Nos Artistes Anversois

Par Gustave DE GRAEF

1898

NOS ARTISTES ANVERSOIS.

De Graef

NOS ARTISTES ANVERSOIS

NOTICES BIOGRAPHIQUES

PAR

GUSTAVE DE GRAEF

Similigravures de Joseph MALVAUX

ANVERS
Établissement Vve Jos. THEUNIS, rue du Lombard 28.
—
1898

PRÉFACE

En écrivant ces pages, j'ai eu pour but de grouper les biographies de ceux de nos artistes anversois, qui ont acquis leur place au soleil.

Naturellement, la présente série est susceptible de compléments. Elle en appelle d'autres, par le seul fait que les générations naissent, se développent, et que les jeunes également, auront, dans quelques années, leur réputation établie.

Il en résulte que le travail que j'ai élaboré n'est que le prélude d'un historique artistique local, dont la teneur est indéfinie.

Avant tout, je me suis attaché à être véridique.

J'ai donc bâti mon ouvrage sur des éléments contrôlés

par moi-même et sur le vif, en ce sens que les détails que j'expose m'ont été fournis verbalement par les intéressés. De la sorte, j'ai pu faire, non seulement des biographies exactes, sans boursouflures ; mais encore une étude sincère des caractères de mes sujets.

Cette assertion est d'autant plus permise que les artistes, sachant que les détails en question allaient être publiés, s'en sont tenus à la vérité la plus stricte.

C'est même à raison de cette scrupulosité qu'on ne trouvera pas dans mon ouvrage les biographies de nos artistes disparus ou émigrés vers d'autres pays : j'aurais dû, pour eux, me servir de documents dont rien ne prouve l'authenticité.

D'autre part, j'ai soigneusement évité toute discussion quant aux œuvres produites. Mon livre n'est point un exposé d'appréciations artistiques, mais un musée de biographies ayant exclusivement trait à la carrière de l'artiste.

La critique en est exclue.

J'ai pris chacun de mes sujets dans ses débuts, son essence, son développement et sa destinée. Je l'ai suivi pas à pas, depuis sa jeunesse jusqu'à son apogée, constatant ses efforts, soulignant ses labeurs, relatant les phases de son existence ; et, si parfois j'ai dépeint quelques traits de la vie privée, ce n'est que pour mieux faire ressortir les différentes tendances d'esprit.

En outre, j'ai dirigé mon travail vers une grande simplicité. Il me semble que les biographes qui s'attachent à faire du style et de la littérature, manquent à une notable partie de leur mission, parce qu'ils attirent l'attention sur eux-mêmes, au détriment des individualités dont ils décrivent la carrière.

Il ne s'agit point ici de faire une apothéose à l'auteur : sa personnalité doit disparaître devant celle des autres.

Assurément, dans un travail aussi complexe, les difficultés sont nombreuses.

Il y a d'abord la hiérarchie des situations, ensuite la jalousie de métier, puis les dissentiments personnels, enfin la suprématie de talent que tout homme croit avoir sur son semblable.

Tel artiste a trouvé à redire sur le fait qu'il venait après un autre, moins officiel que lui ; tel ne voulait pas être en compagnie d'un confrère dont il croyait avoir à se plaindre ; tel, encore, offrait le triste spectacle d'un refus motivé par une divergence de tendance d'art ou par une inconcevable prétention de supériorité sur tout ce qui l'entoure.

Pour avoir été rares, ces cas se sont néanmoins produits, et je le constate, avec un serrement de cœur d'autant plus grand, qu'il est douloureux de voir l'art, cet idéal, éclaboussé par de semblables mesquineries.

Aussi ai-je laissé ces esprits-forts à leur..... modestie, et me suis-je incliné en souriant.

Mais, afin d'éviter les froissements, je n'ai fait ni sélection, ni classement. Au hasard des pérégrinations, j'ai butiné dans la masse et j'ai écrit au courant de la plume.

De la sorte, des personnalités haut placées sont confondues avec des artistes de moindre envergure ; et je ne pense point avoir, pour cela, failli à la tâche que je me suis imposée.

Un des côtés importants de l'ouvrage était, sans contredit, la reproduction des portraits. Je les ai voulus d'une parfaite ressemblance ; à cet effet, l'élaboration en a été

confiée à M. Joseph Malvaux, de Bruxelles, un artiste-graveur dont la collaboration en la matière est des plus précieuses.

Enfin, pour consacrer officiellement mon travail et le rendre durable, j'en ai déposé un exemplaire dans les principales bibliothèques communales de la Belgique, le mettant ainsi à la portée de tous ceux qui, plus tard, désireront connaître les détails biographiques exacts de nos artistes anversois.

Ce faisant j'estime avoir complètement rempli mon devoir.

G. D. G.

David Col.

UNE vraie figure que David Col, comme homme et comme artiste. C'est le type de l'anversois pur sang, dont il a conservé les allures particulières et même un tantinet l'habillement primitif. Il est la personnification de la bonhomie, et son regard franc à quelque chose de malicieusement gouailleur.

Le talent de cet artiste ne se discute plus. Il appartient à la renommée.

Né le 6 mars 1822, David Col fut, dès l'âge de 14 ans, destiné par ses parents, à la profession de cuisinier. A quoi tient pourtant la destinée : on rêvait de faire de Col un Vatel, il ne rêvait, lui, que peinture. Mais il n'y avait pas à s'opposer aux ordres paternels. On plaça donc le jeune homme en apprentissage chez M. Mondon, restaurateur à Anvers, et le futur artiste se mit bravement à tourner les sauces. Cependant, sa vocation le taquinait continuellement. Un jour, des peintres en bâtiment étant venus rafraîchir la façade

du restaurant, Col ne trouva rien de mieux que de se faire une provision des différentes couleurs déposées dans la cour, et se mit hardiment à décorer de paysages, les murs de sa chambre, à l'insu de son patron.

Une couple de mois s'écoulèrent, lorsqu'une circonstance amusante vint fixer le sort de Col. En vue d'un grand dîner, le restaurateur avait à composer une crême, célèbre à cette époque, et qu'on nommait *la Charlotte russe*. Col fut préposé à cette fabrication. Son premier soin fut d'y goûter ; mais il le fit tant et si bien qu'il n'en resta guère. Et, pour comble de malheur, il cassa l'écuelle. Naturellement le patron se fâcha, et Col fut renvoyé. C'était, du reste, le plus ardent désir du marmiton-peintre. Sur ces entrefaites, un client de la maison qui portait quelqu'intérêt au jeune homme, fit les démarches nécessaires pour le faire entrer à l'Académie d'Anvers, où il débuta sous la conduite de Wappers. Il fut bientôt un des plus brillants élèves, autant remarqué pour ses qualités étonnantes que pour sa jovialité et sa bonne humeur. Alors, déjà, se développait cette verve que nous retrouvons, plus tard, dans toutes ses œuvres, et qui les rend si particulièrement attrayantes. C'était chez lui une véritable obsession que d'égayer toutes choses ; à telles enseignes qu'un des concours de composition ayant eu pour sujet la *Colère*, il fit la figure d'un apothicaire qui, la nuit de ses noces, avait été réveillé quatre fois par des clients. Sa composition fit époque. Wappers la montra aux élèves, comme un modèle d'expression ; « seulement, dit-il, ce n'est pas la *Colère* que Col a rendue, mais bien le *Dépit*. » On en rit encore, parmi les rares survivants de cette époque.

* * *

Entretemps, les années s'écoulèrent pour David Col, dans un effort soutenu, lorsqu'en 1841, ayant amené un mauvais numéro au tirage au sort, il fut incorporé. Cependant, la carrière militaire ne lui fut pas bien lourde. Il sut se concilier les bonnes grâces de ses supérieurs, en faisant le portrait de son colonel, et en donnant aux deux filles de celui-ci, des leçons de dessin. Même, il trouva l'occasion de se créer des petits revenus ; le capitaine de sa compagnie se mariant, il fit, en peinture cette fois, le portrait de cet officier et celui de sa fiancée, ce qui lui rapporta 20 florins. En dehors de ces reproductions de haute officialité, Col ne dédaignait point de se prodiguer dans un cadre d'ordre inférieur. Il eut la clientèle de tous ses sous-officiers, pour lesquels il élabora un tarif fixe : le

portrait-buste à raison de fr. 3 ; le portrait jusqu'aux genoux fr. 5. Il fit une grande quantité de ces portraits. Un seul lui fut payé ; les autres lui furent réglés en monnaie de sympathie.

Néanmoins, cette situation créa à l'artiste-soldat des protections telles qu'au bout de six mois, il obtint son congé.

Dès lors, il entra complètemeut dans la vie artistique militante. En 1845 il exposa, au salon permanent, son premier petit tableau, intitulé *T'en souviens-tu ?* qui fut plus tard en la possession de M. Grenier, d'Anvers.

Mais le début de ses succès fut l'envoi, à l'Exposition d'Anvers, d'une toile carrément humoristique, *Les Oiseleurs*. Il en demanda 800 francs ; elle fut acquise pour la tombola, à raison de 600 francs ; une heure plus tard, M. Bosschaerts l'acheta pour fr. 800. Grande fut la joie de l'artiste, et aujourd'hui encore il se remémore avec bonheur, cette première vente, dont le montant lui fut payé en pièces de cent sous, qu'il emporta triomphalement dans son grand mouchoir à carreaux Jamais, dit-il, il n'avait possédé pareil trésor.

* * *

Pendant ce temps, une grande exposition s'organisait à Bruxelles. Col résolut d'y briller. Il fit un tableau d'importante composition, le *Cortège du Bœuf gras*. Sa tentative ne fut pas heureuse. Tous les journaux de la capitale lui tombèrent sus et l'éreintèrent de maîtresse façon. Mais précisément ces critiques portèrent son nom de bouche en bouche, et l'on ne parla plus que de lui. La trouée était faite.

Au reste, il racheta bientôt sa malechance, par une série d'œuvres marquantes, qu'il produisit coup sur coup, et qui établirent sa réputation.

Il se maria en 1854, fut médaillé à l'exposition de Dunkerque en 1855, puis successivement à Ypres (pour un tableau acheté par M. Van den Peerenboom), à Philadelphie et à Vienne.

Décoré en 1875, il fut, en 1885, promu Officier de l'ordre de Léopold. Depuis 1896, le corps académique, l'a proclamé Membre agrégé.

Comme David Col est un homme d'ordre, il peut attester que, pendant sa carrière si bien remplie, il a produit 540 œuvres, parmi lesquelles, naturellement, ses dessins ainsi que des tableaux auxquels il a collaboré.

Il est à remarquer que sa renommée ne se borne pas au seul Continent. En Amérique son talent est apprécié hautement. Un grand

nombre de ses toiles ont été placées là-bas, par les soins du marchand de tableaux anversois M. Albert Dhuyvetter. L'une d'elles, notamment *Le Concours de canaris*, qui avait été cédée ici pour 12,000 francs, a trouvé acquéreur à New-York, en vente publique, pour 51,000 francs.

Plusieurs Musées possèdent des œuvres de Col, entre autres ceux d'Anvers, de Bruges, de Mons, de Chicago de Cincinnati, de Montréal, et l'on est en droit de trouver étrange que le Musée de Bruxelles fasse exception.

Encore la carrière de Col est-elle loin de son déclin. Tous les jours, avec une même ardeur, il est à la tâche, et ce n'est pas lui qu'on accusera d'avoir bayé aux corneilles.

En 1897, ses nombreux admirateurs ont fêté son 75e anniversaire, en un banquet solennel et lui ont offert son portrait, superbement peint par son camarade Van der Ouderaa. Cette œuvre passera plus tard au Musée. En attendant, David Col continue à se porter comme un charme, au grand profit de l'Art et au grand plaisir de ses multiples amis.

Pierre Van der Ouderaa.

FIGURE douce et caractéristique ; yeux profonds ; barbe d'évangéliste grisonnante ; cheveux bien fournis, dans lesquels il se plait à promener les doigts ; attitude un peu penchée ; parole mesurée, quasi grave, appuyant sur les *r* sans les faire rouler, s'animant surtout quand il raconte, avec force détails, des sujets ayant rapport aux us et coutumes de notre Vieil-Anvers dont il fit de si belles traditions en peinture ; tel est l'homme, au physique.

Quant à l'artiste, voici ce que nous en disions, lors de son exposition en 1895, au Cercle artistique : « Elle met surtout en lumière » les qualités et les efforts d'un travailleur consciencieux, sûr de » lui-même, cherchant dans l'infini détail un des plus grands appuis » de son art ; elle dénote un peintre sachant admirablement dessiner » et mieux encore composer, poussant parfois, jusqu'à l'invraisem- » blable, le souci qui le hante.

» En tout état de cause, M. Van der Ouderaa n'est pas parvenu

» encore, et ne parviendra jamais, à se défaire de l'allure classique
» légendaire, et si ceci n'est point un bien, ce n'est peut-être pas
» un mal non plus, en ce sens que cette manie (qu'on nous permette
» d'employer ce mot) a contribué beaucoup à donner aux procédés
» de l'artiste une solidité qu'ils n'auraient, sans doute, pas con-
» servée, s'ils avaient été moins sévères, et partant plus libres. »

Nous n'avons rien à ajouter à cette appréciation.

Pierre Van der Ouderaa naquit à Anvers, le 13 janvier 1841, de parents hollandais, qui résidaient ici, lors de la fondation de la Belgique indépendante. Il est donc essentiellement des nôtres.

Sa première jeunesse fut marquée par une grande antipathie aux études. Au lieu d'apprendre ses leçons, il préférait jouer sur la rue, et le seul souci qu'il prenait de ses livres, était de les remplir de dessins. Cependant une envahissante prédisposition se manifestait en lui : si dans les connaissances positives, telles que l'arithmétique et la grammaire, il brillait par une nullité absolue, par contre sur le terrain de l'imagination, notamment les sujets de rédaction, il éclipsait tous ses camarades. Alors, on le voit, se développait déjà ce tempéramment spécial qui en fit, plus tard, le peintre d'histoire locale que nous admirons. Du reste, comme instruction, il se rattrapa brillamment par la suite. Il se mit à piocher la syntaxe et les auteurs classiques avec une ardeur telle, qu'il possède à son actif plusieurs productions littéraires flamandes, et qu'il s'est même essayé, avec certains succès, comme conférencier. Il n'est donc pas resté ce qu'on appelle communément un ignare.

* * *

Quoi qu'il en soit, cette primitive médiocrité de développement intellectuel, fut peut être la cause que Van der Ouderaa n'a pas suivi une autre voie que celle où nous le trouvons à l'heure présente. En effet, ses parents l'ayant placé au collège des Jésuites, ceux-ci le renvoyèrent pour ignorance. Or, s'il avait fait son éducation chez eux, il est probable (il l'avoue lui-même) qu'en raison de son esprit excessivement impressionnable, il serait un jour entré dans les ordres.

Au lieu d'un artiste peintre nous aurions eu un artiste-prédicateur, ce qui n'est pas du tout la même chose.

A l'âge de 15 ans, Van der Ouderaa s'en fut à l'Académie, où il dessina le paysage, sous la direction de Jacobs. A 16 ans, après

avoir fait la classe d'antique, il passa dans celle de peinture, dont Van Lerius était professeur. Il ne brilla guère dans cet enseignement, et reçut des semonces continuelles pour son manque de zêle. De fait, toute son attention semblait se concentrer sur la perfection de la forme, du dessin.

* * *

A l'âge de 20 ans, il obtint le prix d'excellence en cours supérieur. En 1865, il fut proclamé premier, avec Hennebicq, au concours préparatoire du prix de Rome. Dans l'épreuve définitive il y eut certains désaccords. Pour trancher les discussions, on proposa de nommer Hennebicq premier, de ne pas décerner le 2e prix, mais de demander pour Van der Ouderaa un 2e *grand prix*. La chose fut ainsi conclue : le gouvernement alloua fr. 1500 ; la ville d'Anvers une somme identique et la Province fr. 500. De sorte que Van der Ouderaa jouit des mêmes rémunérations qu'Hennebicq, avec cette différence que ce dernier put voyager pendant cinq ans, tandis que son co-lauréat ne le put que trois années durant. Lorsqu'il annonça sa victoire à son professeur Van Lerius, qui l'avait tant de fois sermonné, celui-ci lui en exprima toute sa stupéfaction par un « Voilà ce que je n'aurais jamais pensé de vous » des plus caractéristiques.

Le départ de Van der Ouderaa pour l'Italie eut lieu en 1866. Son premier envoi fut *La Parabole de l'avare*, une œuvre qui le fit remarquer. A Rome, pendant toute une année, il travailla les classiques, et se compléta par l'étude des têtes, des torses, etc., donnant ainsi un exemple que tous les lauréats devraient suivre. Revenu en Belgique en 1869, il s'y maria. Ses premières peintures d'alors furent des fantaisies romantiques, telles que *Pauvre et Riche*, *Fleuriste florentin*, *Marchand de fruits vénitien*, *Un excellent médecin*, et une foule d'autres, d'après des études faites en Italie. Puis, insensiblement, notre histoire locale absorba complètement son attention, et il peignit *Le Prêche de Tanchelin*, qui fut acheté par la Société des Beaux-Arts. Deux ans plus tard, ce fut le tour de *Philippe d'Artevelde proclamé Ruwaert de Flandre*, une grande et intéressante composition appartenant actuellement à Mme Moretus de Theux. Cette toile fut d'abord acquise pour le Musée d'Anvers et y fut placée ; mais, en 1879, elle fut troquée contre le

superbe tableau historique *De Mondzoen*, qui vint prendre la place du précédent.

En réalité ce fut en 1876 que l'artiste créa sa plus sensationnelle œuvre, *La Veuve d'Egmont présentée au Magistrat d'Anvers*, que M. Arbelot de Paris acheta à l'Exposition de Lyon. Il se distingua encore par *En route pour le supplice*, qui eut un retentissant succès à Paris ; par *Uitdeeling der rozen*, *Une réparation judiciaire*, *Anne d'Autriche*, que nous avons vu au Cercle Artistique et qui fut acheté par Koekoek de Londres, lorsqu'il n'y avait encore sur la toile que la souveraine sur sa blanche haquenée. A la Cathédrale d'Anvers, Van der Ouderaa possède un tryptique, *Exposition du corps de Jean Berchmans*, don de la famille le Grelle. Enfin, à notre Palais de Justice, on remarque de lui deux sujets imposés : *La Peine du parjure* et *Nul ne peut se distraire à son juge naturel.* Ce fut le savant archiviste M. Génard, qui fournit les données de ces deux compositions, comme ce fut également le même érudit qui donna à l'artiste, les indications historiques nécessaires, pour un grand nombre de ses tableaux.

Un fait digne de remarque, c'est que pour ses personnages, Van der Ouderaa utilise toujours ses amis, ce qui revient à dire que ses tableaux, tout en traitant des temps passés, forment une vraie galerie de portraits contemporains.

Van der Ouderaa est représenté aux Musées d'Anvers, de Bruxelles et de Termonde. Il obtint à Sydenham une médaille d'argent ; à Lyon, une médaille d'argent et une médaille d'or ; à Amsterdam et à Anvers (1879), une médaille d'or, puis encore dans cette dernière ville, en 1885, une médaille de 2e classe ; un diplôme d'honneur à Lyon, en 1894, et la même année, une médaille de 1e classe à Anvers, ensuite une médaille d'or à Berlin, en 1896.

Décoré chevalier de l'ordre de Léopold, en 1881, il en fut promu officier en 1891. Il est Membre effectif du Corps académique ; et, depuis 1886, professeur à l'Institut académique supérieur d'Anvers.

Lors du décès de Verlat, on s'attendait à voir Van der Ouderaa placé à la tête de notre Académie des Beaux-Arts. Ce fut M. De Vriendt qu'on choisit. La destinée a parfois des mystères insondables.

La renommée artistique de Pierre Van der Ouderaa n'en souffrira rien. Il occupe une place marquante parmi les sommités de notre École.

Rik Schaefels.

SI VOUS entendez, dans la rue, au concert ou au théâtre, rouler une grosse voix de basse taille, ne cherchez pas : c'est la voix de Rik Schaefels. Elle est unique au monde.

Si vous voyez déambuler un colosse, à larges épaules, à structure superbe, droit comme un i, avec sur le sommet un chapeau de soie gigantesque, ne devinez pas : c'est Rik Schaefels en personne. Depuis Boduognat c'est le seul géant qu'Anvers ait possédé.

Cette voix et ce géant forment un tout composé d'excellentes qualités de cœur et d'esprit, de jovialité rabelaisienne, de bonne humeur constante, de douceur virile, ne faisant nullement mentir l'éternelle vérité qui veut que les corps les plus volumineux abritent les plus volumineuses bontés. Ces dispositions particulières entourent Schaefels comme d'une auréole, si bien que généralement et partout on le nomme « *Nonkel Rik* ».

Il naquit à Anvers, le 2 décembre 1827. Son père, artiste de

certaine allure, fut professeur d'ornementation à l'Académie d'Anvers; et de nos jours encore on voit, à l'église de St-Jacques, son monument par Van Arendonck. Luc Schaefels, frère de Rik, fut également un peintre de bon renom.

Il n'est donc pas étonnant que Schaefels chasse de race et rehausse le blason artistique de sa famille.

Dès l'abord, ses instincts le poussèrent vers la peinture et, lorsque, tout jeune encore, ses parents le croyaient à l'école, il galopait dans les polders, aux environs de la ville, avec son ami Lamorinière, pour se livrer à son penchant de dessinateur. Comme il rentrait régulièrement à midi et au soir, il put continuer ce manège pendant quelques mois ; mais un beau jour la mêche s'éventa et la malice fut découverte.

Alors, ses parents durent céder et l'envoyèrent à l'Académie, où il entra, à l'âge de 13 ans, dans la classe de paysage dirigée par De Jong. Bientôt il fut hanté du désir d'être mariniste, et il passa dans l'enseignement de Jacob Jacobs.

* * *

Après de laborieuses études, il s'en fut, à l'âge de 17 ans, à l'atelier de Jan Ruyten, le peintre de vues de ville dont surtout la postérité appréciera le talent. Sous l'impulsion de ce maître, Schaefels se distingua de prime abord sans pourtant jamais manquer, dans les heures perdues, de monter une bonne farce quelconque. Au reste, il s'y trouvait en excellente compagnie, car il y avait là une bande de gais lurons qui ne négligeaient aucune occasion de se divertir honnêtement. L'atelier de Ruyten était situé au Marché aux chevaux, en face de la Porte Rouge. Or, à cette porte se trouvait le bureau de l'octroi où se vérifiaient les viandes.

Un jour, toute une fournée de magnifiques saucisses ayant été soumises à l'inspection des employés, ceux-ci s'en étaient approprié une partie, aux fins d'en festoyer le soir. Mais ils avaient compté sans leurs joyeux voisins. Schaefels et ses camarades, apprenant le fait, s'introduisirent secrètement dans l'aubette de l'octroi, et bourrèrent les saucisses d'une respectable potion de jalap. Le festin eut lieu, mais le lendemain on vit arriver à leur poste les employés, hâves et abattus d'une nuit passée dans un endroit où l'on ne pénètre qu'isolément.

Puis, toute la journée suivante, encore, ce jeu forcé se continua,

au grand plaisir des mystificateurs qui, de la fenêtre de leur atelier, se payaient une étude naturaliste.

Cependant, semblables entr'actes n'empêchèrent point Schaefels de se vouer corps et âme à son art. Après avoir peint une innombrable série de vues de villes, ainsi que quelques toiles dans le genre de *La Kermesse de St-Job* (qui se trouve à Courtrai), il se sentit entraîné vers les scènes de grande allure, et dès lors sa voie fut tracée clairement. Il aborda à titre définitif les combats navals, par lesquels il se fit depuis, une irréfutable réputation. Sur ce terrain, son *Vengeur*, créé en 1875, fut un coup de foudre. Après avoir été saluée d'enthousiasme à Gand, cette œuvre, exposée dans la vitrine d'un vendeur, à Londres, provoqua de tels attroupements d'admirateurs que la police dut, de force, dégager le trottoir.

Un autre grand succès fut sa *Bataille de Trafalgar*, qui se trouve au Musée d'Anvers, de même que le *Siége de Flessingue*, qui eut une destination analogue.

La *Vue de la Grand'Place* lui valut le titre de Membre de Mérite de l'Académie de Rotterdam. Le Musée néerlandais aurait voulu posséder ce tableau, mais déjà il avait été acquis par M. Evrard. Quelque temps après il fut acheté en Amérique par le richissime Vanderbilt, au prix de 16000 francs. Cette œuvre comportait une foule de personnages, pour lesquels les amis de l'artiste avaient posé.

Ce n'est, du reste, pas la seule toile de Schaefels que possède le *Nouveau-Monde*. Il y envoya nombre de ses productions ; d'abord par l'intermédiaire de M. Dhuyvetter, père, et ensuite par celui de M. Dhuyvetter, fils, notre concitoyen.

Dans le pays des dollars le talent de Schaefels est hautement apprécié.

* * *

Une remarque significative est que Schaefels n'a jamais voulu participer à aucun concours. C'est peut-être en raison de cela qu'il est resté si personnel.

Il est représenté aux Musées d'Anvers, de Courtrai, de Leipzig... mais Bruxelles n'a pas encore daigné jeter les yeux sur lui. On regrettera un jour cette coupable insouciance.

Rik Schaefels fut décoré chevalier de l'ordre de Léopold en 1875, et promu officier en 1888. En outre, il est membre agrégé du corps académique d'Anvers.

Non seulement Schaefels s'est fait une brillante carrière dans la peinture, mais encore il est astronome érudit. Pendant les nuits étoilées, il suit assidument, du haut de son observatoire, les évolutions amoureuses de Saturne autour de la planète Vénus, et peut-être est ce lui qui nous prédira la fin du monde.

* * *

A Anvers, c'est connu, il n'existe pas de plus fervent amateur de musique que Schaefels. On voit constamment se dessiner sa puissante silhouette, aux représentations de l'Opéra flamand, à tous les concerts d'importance ainsi qu'aux églises, les jours de grande festivité musicale. Pendant 18 ans, ce fut lui qui chantait les soli de basse, à la Cathédrale d'Anvers. Aux séances de nos *Concerts Populaires*, il est le plus assidu de tous les habitués. Il y est même quelque peu le cicerone pour les non initiés ; car, en connaisseur parfait de tous les morceaux, lorsque l'orchestre va aborder un passage pathétique, Schaefels ne manque jamais de prévenir son voisin par un coup de coude et par un « *Opgepast ! wij gaan het hebben !* » qui vaut un poème.

Au quartier du Vieil-Anvers et de l'Escaut, sa popularité est établie comme un roc. La chose n'est guère étonnante. Tous les jours, à la même heure, il y fait sa promenade d'étude, et les gamins de l'endroit le reluquent, avec une sainte admiration, comme ils le feraient du colosse de Rhodes.

Dans la rue aux Crabes et Pont aux Anguilles on est si pénétré de son exactitude quotidienne que les bonnes femmes, quand il passe, l'après-midi, ont coutume de dire : « Quatre heures ! C'est le moment du goûter ! M. Schaefels est là ! »

On le voit : plus célèbre que Napoléon, et plus régulier que les pendules électriques.

Mais, aux yeux de Schaefels, même, il est un titre de gloire dont il est beaucoup plus fier. Quand un jour nous lui demandions, bien discrètement, s'il était marié, il bondit comme un fauve, et pendant que sa voix formidable fit trembler les vitres de la maison : « Que le bon Dieu me préserve de ce malheur ! » hurla-t-il.

Après tout, il a peut-être raison.

Jean Portielje.

GRAND, osseux, avec le nez légèrement en bec d'aigle, correct de tenue, parlant à son aise, ayant sur l'art des opinions arrêtées, qu'il défend avec une ténacité surprenante. Toujours modeste, d'ailleurs, trop modeste même, car ce n'est pas lui qu'on pourra accuser d'avoir prêté le flanc à la moindre démarche pour titres ou honneurs. Ceux qu'il possède lui ont été acquis par son travail et son scrupuleux talent. Incorrigible amateur de musique, quoique pas musicien, à telles enseignes qu'il improvise aisément, et que plusieurs douzaines de fois il a accompagné au piano, des chanteurs de réputation. Particularité bizarre : pour cet homme tiré à quatre épingles, la femme est un pôle magnétique (en tout bien tout honneur, bien entendu). En société de dames il se transforme en marquis au petit pied, et il n'y a pas de galant qui sache roucouler mieux que lui, et malgré son âge, des choses agréables.

Au reste, en art aussi, la femme est son élément. Toujours fourré dans les dentelles, les soies et les velours, son pinceau a créé un nombre incommensurable de sujets féminins, passionnément creusés, qui lui ont valu une belle et bonne réputation artistique.

Jean Portielje naquit à Amsterdam, de parents protestants, le 19 avril 1829. Son père, un des plus importants libraires-éditeurs de la Hollande, avait la spécialité des ouvrages de luxe avec gravures, et c'est dans le but de s'acquérir un précieux collaborateur, qu'il conçut le plan de destiner son fils à l'art pictural.

A vrai dire, ceci ne plut pas du tout au jeune homme, qui montrait une aversion prononcée pour la peinture, et dont la seule ambition était de devenir musicien.

* * *

Quoi qu'il en fût, on le mit à l'école, où il se perdit bientôt dans des rêves lyriques.

Un beau matin il signifia à l'auteur de ses jours son intention formelle de se lancer dans cette voie ; mais la famille tint conseil, et il fut décidé que la carrière picturale serait son lot définitif.

Devant cet édit, Portielje dut baisser pavillon et, malgré sa répulsion, il s'en fut à l'Académie d'Amsterdam. Son grand dada fut d'y dessiner des têtes de mort... en perspective.

Puis bientôt il entra à l'atelier d'un peintre à Amsterdam, qui lui trouva des aptitudes étonnantes et qui estima comme chefs-d'œuvre les croûtes les plus immenses dont le jeune élève se rendait coupable. Cette appréciation flatteuse trouvait son excuse dans le fait que le dit professeur travaillait des dessins pour la librairie de Portielje, père.

Insensiblement pourtant, Jean Portielje fit des progrès et, en 1847, donc à l'âge de 19 ans, il vint suivre à l'Académie d'Anvers, la classe de peinture de Dyckmans, le savant artiste.

Il y resta pendant deux ans, puis se rendit à Paris, à l'effet d'étudier les maîtres français. Là, il se fit la main, en copiant les chefs-d'œuvre des Musées, travail dans lequel il acquit bientôt une habileté telle que ses petits tableaux, faits d'après ce système, se vendaient comme le pain.

Après avoir épuisé son labeur dans la capitale, il se remit en route, et parcourut toute la France, pour revenir, après quelque temps, se fixer en Belgique.

Son étoile grandissait de jour en jour. Les commandes de portraits affluèrent, et parmi eux, ceux de M. Lefevre, qui se trouve actuellement à Leuze ; ainsi que celui du général Fleury-Duray. Pour ce dernier travail la satisfaction du modèle fut telle, que, outre le prix de vente, l'artiste reçut en cadeau une superbe montre en or, avec dédicace indiquant l'année 1851. En ce moment encore Portielje la porte avec fierté.

Dans la colonie anglaise, à Bruxelles, l'artiste eut une vogue extraordinaire. Ce qui, dans ce monde là, était un peu officiel, lui fit une commande de portrait.

La chose prit si grande importance qu'un jour, Van Lerius demanda à Portielje comment il s'arrangeait pour avoir tout ce travail et pour rouler ainsi continuellement, à Bruxelles, en carrosse à quatre chevaux, en compagnie des personnes les plus en renom. Nous ne savons ce que l'artiste a répondu à cette question un peu indiscrète.

* * *

Parfois, Portielje dut faire des tours de force. C'est ainsi qu'il reçut ordre de faire le portrait de M. d'Omallius d'Halloy, Vice-Président du Sénat, mais avec la circonstance piquante que celui-ci devait complètement l'ignorer. Certes, le cas était embarrassant. Toutefois Portielje trouva le joint. Il se fit délivrer une carte d'entrée permanente au Sénat et, pendant les séances où siégait M. d'Omallius, il put, de la loge diplomatique, étudier son modèle, sans que celui-ci s'en doutât. Pour compléter cette étude, il fit constamment le voyage dans le même compartiment que M. d'Omallius.

La réussite fut parfaite. L'œuvre fit sensation.

Un autre portrait qui consacra la réputation de l'artiste fut celui de Léopold II, que ce dernier gagna à une tombola de notre Cercle Artistique, sur l'exhibition d'un banal *Bon pour un portrait*, délivré par Portielje. Cette toile, qui représente notre Roi, en pied, fut envoyée plus tard à l'Exposition de Port-Adelaïde et valut à son auteur le diplôme de l'ordre de mérite. Il a été placé à la galerie du Palais de Bruxelles, en face du portrait de Léopold I.

La Cour de Hollande, elle aussi, est en possession d'un tableau de Portielje, *Jeune femme avant le bal*, qui avait figuré à l'Exposition de la Haye.

Le peintre qui nous occupe a énormément travaillé pour les Pays-Bas, et plus encore peut-être pour les États-Unis. Déjà, sous la conduite de M. Dhuyvetter, père, ses œuvres y acquirent une grande notoriété, et à présent, pilotées par notre concitoyen, M. Dhuyvetter, fils, elles continuent à y porter vaillamment la renommée de leur auteur.

Jean Portielje se maria à Anvers en 1853.

Il fut nommé chevalier de l'ordre de Léopold en 1882, titre auquel il joint le diplôme de l'ordre de Mérite d'Australie et de membre de l'Académie de Rotterdam.

Il fut médaillé à Londres.

Le Musée de Rotterdam possède une de ses œuvres.

Et encore, après une carrière si bien remplie, Jean Portielje, avec une stupéfiante verdeur d'âge, s'attèle quotidiennement à la besogne, produit continuellement de ces toiles tant estimées pour leur rendu élégant, et semble vouloir justifier jusqu'à la fin la superbe devise : *Repos ailleurs*.

C'est un de ceux que le travail ne courbera jamais.

E. J. Boks.

D'UN abord très avenant, le sourire toujours prêt, Boks présente tous les signes caractéristiques du charmant homme. Causeur souple, parlant quelque peu du bout des lèvres, le regard bien droit sur son interlocuteur, il semble constamment observer, sans en avoir l'air, non seulement ce qui se passe à la surface des choses, mais encore le moindre geste amené par la conversation. Au demeurant, un mortel qui porte gaillardement son âge, et dont le cœur parait habiter un corps de vingt ans, tant son esprit s'accommode des joies de Jouvence, tout en ne s'écartant point des règles de bonne compagnie. En un mot, un parfait gentleman.

Boks naquit le 18 avril 1839, à Beekbergen, en Gueldre.

Ses parents, propriétaires d'une importante fabrique de papier, possédaient le joli lot de sept enfants, ce qui, à un moment donné, les rendait fort perplexes quant à l'avenir de cette progéniture nombreuse.

Ainsi, après qu'on eut fait faire à notre artiste ses études à l'école française (comme on disait là-bas) d'Appeldoren, on lui choisit une carrière administrative, et il entra comme commis au Bureau des contributions.

Tout en subissant la torture des chiffres et des actes officiels à tant de francs par rôle d'inscription, Boks se sentait secrètement entraîné vers une autre voie.

Précisément à cette époque, le roi de Hollande fonda au Loo, à ses frais personnels, une école académique, nommée *Hooge Burgerschool*, pour laquelle il enrôla spécialement un professeur artiste-peintre.

Boks, ne pensant encore qu'à manier la brosse en amateur, se mit à suivre les cours de la dite école, où l'on enseignait le dessin d'après la méthode Dupuis. Son assiduité fut telle, qu'après la première année, il obtint le premier prix. Encore faut-il dire qu'à part l'instruction au Hoogeschool, il recevait des leçons particulières du professeur dirigeant.

* * *

Ce qui devait arriver arriva, tout naturellement : le jeune homme s'éprit de plus en plus de l'art, et c'était son labeur au Bureau des contributions qui en souffrait terriblement. Au lieu d'être à son travail administratif, il déméritait ses appointements, en s'exerçant sans trève au dessin, et Dieu sait si certaines feuilles d'impôt portant au recto des formules gouvernementales n'ont pas été illustrées, au verso, de quelque composition joyeuse comme Boks en a tant créées.

Toujours est-il que le jeune employé s'exerçait (question de s'amuser bien entendu) à dessiner de sa plus belle main, en imitation, les signatures de fonctionnaires dont les paperasses de son bureau étaient ornées. Il y acquit une habileté si grande qu'elle suscitait certaines appréhensions, car un jour l'inspecteur de l'Etat, ayant appris le fait, demanda très sérieusement si l'auteur de ce passe-temps n'était pas un être dangereux.

Ainsi s'écoulèrent quelques années, sans amener pour Boks aucune modification dans l'existence, lorsque son professeur l'engagea à se vouer spécialement à l'art. Ceci plut au jeune employé, qui ne souhaitait rien mieux que de changer de destination.

On décida de l'envoyer à Amsterdam, chez le portraitiste

Pinneman, lequel, après avoir reçu le postulant-peintre, lui conseilla d'aller se compléter à l'Académie d'Anvers.

La chose fut ainsi conclue. Jonkheer Van Bronkhorst lui donna une lettre d'introduction pour son ami De Keyser, et en 1858 Boks débarqua dans notre cité, avec armes et bagages.

De Keyser lui demanda s'il avait déjà travaillé d'après nature. Avec cette effronterie inhérente à la jeunesse, le candidat affirma d'éloquente façon, bien qu'il n'eût jamais croqué que fort piteusement une vache ou un moulin à vent. En présence de cette belle assurance, on lui fit fournir une épreuve de dessin d'après l'antique. Ce fut un coup de foudre pour le récipiendaire ; mais comme il avait promis, s'il passait, de régaler ses camarades de classe, ceux-ci l'aidèrent de tout leur savoir, et, après sa seconde épreuve, il fut admis. Il va sans dire que le soir on fit bombance de bière et de pains fourrés.

* * *

Cependant, animé d'un zêle constant, Boks se mit à la besogne, si bien qu'après l'année, il obtint le prix d'antique.

A l'âge de 20 ans il entra dans la classe de peinture, sous De Keyser, obtint le prix d'excellence et, après trois années, se trouva en mesure de marcher seul. Du reste, le travail l'absorbait en entier. Les heures qu'il ne passait pas à l'Académie, il les écoulait dans un atelier particulier qu'il avait loué, rue de Tournai.

De prime abord son esprit le poussa vers les compositions amusantes dont, depuis lors, il nous a légué tant de beaux spécimens. Son caractère observateur le conduisit à faire mouvoir sur la toile les scènes comiques prises dans les salons, la vie de famille et le monde si intéressant de la domesticité. Nul, mieux que lui, n'y a déployé cette verve, cet entrain, d'une suggestion parfaite, sans lesquels des œuvres de ce genre ne portent jamais. Boks s'en est fait une spécialité telle qu'elle lui a valu, à justre titre, une renommée irrenversable.

Deux hommes intelligents, marchands de tableaux très connus, MM. Delahaye et Dhuyvetter père, avaient bientôt remarqué les brillantes dispositions de Boks et pilotèrent ses œuvres vers le Nouveau-Monde.

Fort de leur appui, il exposa, au salon de Paris, son premier grand succès, intitulé *Corpus Delicti*, qui fut vendu en Amérique.

Il en reçut 2000 francs. Au moyen de ce petit capital, il se rendit à Paris, où il resta trois mois, vivant au quartier latin, étudiant aux Musées du Louvre et du Luxembourg ; puis, revenant à Anvers, quand le magot était épuisé.

Alors, coup sur coup, il produisit des œuvres qui le firent remarquer davantage, et parmi elles, la superbe composition « *Quand les chats sont absents, les souris dansent* », acquise par M. Bennert, d'Anvers. Sur ce tableau on voit la figure de l'agent de change M. Touche, plus célèbre à Anvers que le pape à Rome.

A côté d'une série de portraits très admirés, on peut encore citer parmi les créations de Boks, *En flagrant délit* et *L'oncle à succession*, vendus avantageusement à Philadelphie par M. Albert Dhuyvetter ; la *Veuve de l'artiste*, acquis en Hollande ; *Serré de près*, acheté par M. Ferdinand Massange, bourgmestre de Stavelot.

Il faut remarquer que Boks a peu vendu à Anvers. La plupart de ses œuvres ont été écoulées au pays Wallon, en Hollande et en Amérique. Même, lorsqu'il expose, ce sont presque toujours des américains qui enlèvent ses tableaux.

Boks se maria à Anvers, en 1869, et cette circonstance contribua encore à raffermir son droit de cité parmi nous.

Il fut, en 1886, nommé chevalier de l'ordre de Léopold, distinction qu'il a pleinement méritée.

Son œuvre n'illustre aucun Musée, quelque étrange que la chose paraisse.

La valeur de cet artiste n'en est pas, pour cela, amoindrie.

Sa place est marquée parmi les plus valeureux de nos peintres.

François Lamorinière.

A PREMIÈRE vue d'un abord raide, il fait mentir les apparences, car rien n'est moins vrai que de rencontrer en lui un homme à façons. De puissante carrure, la barbe en éventail, le port droit, ayant quelque peu les allures militaires, il commande bien vite une espèce d'attraction par sa manière toute personnelle de donner aux choses leur véritable nom. Sa brusquerie n'est que superficielle Elle se fond dans la conversation, sans cependant se sacrifier aux opinions des autres. On voit que Lamorinière a été un indomptable et qu'il l'est peut-être encore.

Voilà pour l'homme.

Quant à l'artiste, nous n'avons pas à le juger ici, l'ayant déjà fait un nombre incommensurable de fois, pendant les précédentes années. Sa robuste technique lui a acquis une grande réputation parmi nos paysagistes.

François Lamorinière naquit à Anvers le 20 avril 1828. Son

père, maître d'équitation, le destinait à l'état militaire ou à la carrière que lui-même professait. Dès lors il n'est pas étonnant que, depuis son jeune âge, l'artiste qui nous occupe, fut homme de cheval et cavalier parfait. Mais sa destinée était ailleurs.

A l'école il ne fit rien de bon, en raison de son esprit d'indépendance, et déjà il suivait pendant trois mois les cours à notre académie, sans que ses parents se doutassent de rien. Il était alors âgé de 14 ans. Comme il avait défaut complet de s'acheter le nécessaire pour ses appareils d'étude, il dut faire contre mauvaise fortune bon cœur, et avouer à son père, son coup de tête. A titre d'atténuation il lui montra un de ses dessins. L'auteur de ses jours en fut satisfait, et décida de lui laisser libre carrière. A partir de ce moment, Lamorinière fut sacré rapin.

Tout d'abord il montra des dispositions pour l'art plastique et entra à l'atelier du sculpteur Geefs. Mais bientôt encore il sentit que là n'était pas sa vraie voie. La peinture lui tendait les bras, il en était convaincu.

Grâce aux relations de son père avec le peintre Noterman, il put suivre l'enseignement de ce dernier, ce qui lui semblait le comble de la félicité. Il allait donc enfin pouvoir dessiner d'après nature !

L'horizon s'ouvrait tout large pour lui. Il ne se croyait plus d'entraves.

Fervent admirateur de nos campagnes locales, il s'en allait, avec son camarade Schaefels, du matin au soir, rôder dans les Polders, aux environs d'Anvers, et s'y faire la main à cette nature si intéressante.

Cependant, Dieu sait combien de privations allaient de pair avec cette ferme volonté d'être artiste ! Muni, pour tout potage, d'une couple de tartines, il passait des journées entières, là-bas, sous le grand soleil, à s'assimiler les beautés du paysage, avec autorisation de ne consommer journellement, au cabaret le *Rooden Leeuw*, qu'un petit verre de bière de Louvain, dont son père allait hebdomadairement acquitter le coût.

Mais cette maigre pitance ne rebuta nullement le peintre qui, aujourd'hui, doit doublement se délecter au souvenir de ces privations passées.

* * *

Ainsi s'écoulèrent quelques années, jusqu'à ce que, arrivé à l'âge

de 17 ans, Lamorinière secoua ses langes et se mit à travailler tout seul, prenant pour maître exclusif la nature, qui est, en somme, le meilleur des professeurs.

Marchant de progrès en progrès, il atteignit sa vingtième année, lorsque son père eut un terrible accident causé par un cheval rétif. Lamorinière, aussitôt, se prodigua et comme, ainsi que nous l'avons dit, il était excellent cavalier,il continua les leçons d'équitation que son père avait à donner, se montrant de la sorte, fils dévoué et raisonnable.

Son premier succès fut en 1847, à l'exposition d'Anvers, par un grand tableau, très romantique, intitulé *Le soir*. Cette toile lui coûta bien des soucis. N'ayant même pas les fonds nécessaires à l'achat du cadre, il en écrivit à sa tante qui, fort heureusement. lui envoya 100 francs. Le dit tableau fut vendu au prix de 300 francs ; un marchand l'acquit ensuite pour 700 francs, et enfin il fut cédé au Musée de Liverpool, moyennant 2400 fr.

Un autre grand succès échut à *Mois d'avril*, au Salon d'Anvers de 1855. Des polémiques se soulevèrent, âcres, mordantes, et l'on alla jusqu'à accuser l'artiste d'avoir peint sur photographie. Le bon sens a détruit cette légende ridicule.

En 1857, exposition de Bruxelles, Lamorinière obtint la grande médaille d'or, par une toile qui fit sensation.

En 1860, il fut nommé chevalier de l'Ordre de Léopold, titre qui, en 1869, se changea en celui d'officier.

M. Gambard, de Londres, l'appela en Angleterre, en 1862, à l'effet d'y faire, pour son compte, une douzaine de tableaux. Lamorinière réussit si victorieusement que, de retour en Belgique, il vendit immédiatement, au Musée de Spa, une des toiles qu'il avait créées là-bas.

Le Gouvernement belge, lui aussi, avait l'œil sur notre paysagiste. Il lui commanda, en 1863, une toile capitale, *Bois de trembles*.

En 1866, Lamorinière se maria à Anvers.

* * *

Nous le voyons remporter successivement à Vienne (1873), la médaille d'or, doublée de la Croix de commandeur de l'ordre de François-Joseph ; à Prague (1877), Rotterdam (1878), Amsterdam (1881), des médailles d'or ; à Paris (1878) trois médailles (la même

année il fut proclamé membre agrégé du corps académique d'Anvers) ; en 1885, à Anvers, un diplôme de médaille d'honneur. Même, alors, notre administration communale fit frapper une médaille commémorative qui lui fut remise par le Bourgmestre, en séance du 3 janvier 1886. En 1889, à l'exposition de Paris, il obtint la 1e médaille d'or et le grade d'officier de la Légion d'honneur ; à l'exposition de Berlin, le grand diplôme d'honneur, et à celle de Munich, l'ordre de commandeur de Bavière.

Encore se peut-il que nous ayons omis de citer des distinctions et des honneurs.

Le roi des Belges possède 4 tableaux de Lamorinière, dont un de grandes dimensions, qui lui fut spécialement commandé. Il y a 4 ans, notre souverain demanda à l'artiste de lui faire la copie d'un Hobema qui tombait en ruines. Notre paysagiste se tira à merveille de ce labeur difficile.

Lamorinière est représenté dans un nombre considérable de galeries, notamment dans celle de M. Yerkes, à Chicago.

Le Musée d'Anvers possède de lui le *Pensenvijver*.

Dans l'eau-forte il s'est fait également une belle réputation. Tous les musées d'Angleterre ont des spécimens de son travail. Il est président de l'*Association des aquafortistes* d'Anvers.

Il a beaucoup peint en Hollande, en Allemagne et en France, mais la Belgique a toujours eu ses prédilections.

Une existence aussi laborieusement, aussi artistiquement remplie, n'empêche pas Lamorinière d'être encore toujours à la tâche ; et s'il a acquis quelques biens terrestres, il les a certes bien mérités.

Henri-Jacques Bource

TRAPU, la figure encadrée d'une barbe un peu revêche, le regard profond, le teint bilieux. Parole mesurée, accent fortement neérlandais, débit plein de retenue. Nez large, aux ailes flexibles, qui semble trôner sur cet ensemble physique comme un gardien au sérail. Au demeurant la plus complète apparence d'un excellent garçon. Particularité étrange : à première vue, on croit trouver en lui une forte ressemblance avec Schaefels ; mais, comme proportions, ce ne serait jamais qu'une miniature du colosse anversois, avec une voix qui est à celle de Schaefels ce qu'un souffle est au tonnerre.

L'art de Bource se concentre dans la vie des marins. Il les prend au milieu de leur existence si intéressante, avec leurs joies et leurs misères, leurs luttes continuelles contre les éléments, leurs idylles familiales, toutes faites de naïvetés et de tendresses ; mais toujours il choisit ses types avec une prédilection marquée pour ce qui n'est

ni loqueteux ni répugnant. Et, dans son domaine, il s'est fait une personnalité.

Bource naquit à Anvers, le 2 décembre 1826.

Son père, un manufacturier, montois de naissance, avait fait la guerre sous l'Empire et séjourné, pendant un certain temps, aux Indes.

En suite de la révolution de 1830, la famille Bource quitta notre ville pour se fixer à Middelbourg. Là le jeune homme commença son éducation au *Fransche school*, suivant les désirs de ses parents, qui rêvaient de l'envoyer plus tard faire sa carrière aux colonies hollandaises.

De son côté, il ne voulait qu'une chose des deux : ou entrer dans la cavalerie ou devenir artiste.

Or, comme les cavaliers aiment la monture, et que les artistes détestent l'école, Bource était toujours soit à cheval soit au jeu. Il n'y avait pas de plus fervent ni de plus consommé joueur de billard que lui, ce qui revient à dire que des études de classe il n'avait cure.

Cependant des dispositions artistiques se manifestaient déjà chez lui, malgré son insouciance pour l'intellect, tant il est vrai que notre destinée nous tient invisiblement dans ses tenailles.

Il était lié de grande amitié avec Jan Schutz, un excellent mariniste, qui lui enseignait le dessin ; de sorte que bientôt il acquit, sous ce rapport, des connaissances assez développées.

Sur ces entrefaites, Bource père s'étant, un jour, rendu à Anvers, et y ayant rencontré un sien neveu, la conversation tomba, tout naturellement, sur l'artiste en herbe. On examina la question de savoir s'il ne conviendrait pas d'encourager ses penchants artistiques, et, sur l'insistance du neveu, on alla trouver Wappers, pour lui causer de la chose.

Il faut croire que la réception avait satisfait le vieux Bource car, rentré à Middelbourg, il donna immédiatement à son fils l'autorisation de commencer ses études académiques à Anvers.

Il n'en fallut pas davantage pour voir, presque séance tenante, le jeune Bource arriver en notre ville et s'enrôler définitivement sous la bannière artistique.

Il comptait alors 17 ans.

* * *

D'abord élève de Dujardin, il passa bientôt dans la classe de Dyckmans, qui le prit en affection illimitée. Ce fut cet artiste

consciencieux, ce professeur d'élite, qui conduisit avec abnégation son élève dans le chemin si difficile des débuts sérieux; et même plus tard, quand le peintre marchait déjà de ses propres forces, cette sollicitude quasi paternelle ne se ralentit pas un seul moment. Ayant constaté que son protégé s'entourait d'un clan d'amis plus braillards que travailleurs, Dyckmans l'en réprimanda sévèrement, et le menaça de se retirer de lui. Bource eut le bon esprit d'écouter son maître et rompit avec son entourage dangereux. Cette décision eut d'excellentes conséquences, car dès ce moment l'artiste se mit au labeur avec une constance indomptable.

Aussi faut-il l'entendre, encore aujourd'hui, se prodiguer en expansions de reconnaissance envers son Mentor, dont la mémoire lui est restée comme un culte.

Ses études complètes terminées, Bource se fit promptement remarquer.

Après avoir exhibé quelques œuvres conventionnelles, il exposa à Anvers, en 1856, avec beaucoup de succès, deux paires de pastels, *Les quatre saisons*. Ces productions eurent d'autant plus de vogue, que le genre n'en était chez nous qu'à l'état d'enfance.

Au surplus, l'art de Bource n'était encore nullement fixé. Il fit tour à tour le nu, le portrait, l'histoire ; et le diable sait si, l'envie lui en prenant un jour, il n'aurait pas fait le paysage.

Il s'attira l'attention générale en 1857, par une toile d'importance, les *Adieux de Marie-Antoinette*, qui, après avoir été exposée à La Haye et Bruxelles, fut acquise par la Grande-Duchesse Marie de Russie. Il en reçut 3000 francs, qu'il estimait une petite fortune.

L'année d'après, il créa le *Dévouement des pilotes d'Anvers sauvant l'équipage d'un navire français en vue de Flessingue* ; puis, coup sur coup, d'autres sujets marins.

* * *

Ici se place, dans l'existence artistique de Bource, une chose singulière. Bien qu'en réalité son tempérament ne fût ni aux scènes de pêcheurs, ni à celles de la mer, il avait, en en produisant quelques unes, si bien conquis le public que, lorsqu'il fit autre chose, on s'écria de toutes parts : « cela n'est pas de Bource ! » Evidemment, l'artiste subit cette influence du *vox populi*, et se rendit au désir de la masse. De sorte qu'on peut dire que c'est, en définitive,

le public qui l'a *forcé* à adopter le genre de peinture dans lequel il se distingue si hautement.

En 1863, sa *Soirée d'été sur la plage de Scheveningue* fit époque.

En 1865 il partit pour la Norwège, où il resta 3 mois et, lorsqu'il revint à Anvers, il ne possédait plus qu'une pièce de deux francs. Il fallait donc se refaire, ce qui ne tarda point, puisque Bource a toujours été un grand et sérieux producteur.

L'année suivante vit naître son *Naufragé*; l'année 1867, son *Triste retour* ; et l'année 1869, sa *Fatale nouvelle*, une page capitale, ainsi que le *Départ*, qui fait partie de la collection Fop Smith de Rotterdam.

En 1882, le fameux capitaliste américain Mackay lui acheta pour 10.000 francs, deux réductions de tableaux exposés à Bruxelles.

* * *

Il serait téméraire de suivre dans leur détail, les innombrables créations dont Bource a doté notre pays, l'Angleterre, la Hollande et le Nouveau-Monde, ainsi que celles qu'il élabora pendant ses voyages en Italie, en Suisse, en Ecosse, en Norwège, en France, en Angleterre et dans les Pays-Bas. Pour ce faire il faudrait aller bien loin. Il est connu un peu partout.

D'ailleurs, il suffira de citer les distinctions obtenues par lui, distinctions qui sont multiples. Médaillé en 1857 à La Haye, il obtint des médailles d'or, en 1862 à Rotterdam ; en 1863 à Bruxelles ; en 1866 à Amsterdam ; puis une médaille à Vienne ; une autre encore en Hollande, avec diplôme d'honneur du Roi des Pays-Bas. En outre, il est représenté aux musées de Mons, La Haye, Liége, Bruxelles, Gand et Anvers. Il est membre associé du corps académique, depuis 1887, et Membre des académies de Rotterdam et Amsterdam.

Nommé chevalier de l'ordre de Léopold, en 1869, il fut promu au grade d'officier en 1881.

Il se maria à Anvers en 1863, mais l'année après, jour pour jour, sa femme mourut. Il convola en secondes noces, en 1868, pour redevenir veuf en 1870. Les joies de l'hymenée ne lui ont donc pas été durables.

Celles de sa réputation artistique le sont infiniment plus.

Karel Ooms

PETIT homme, très vif, très alerte, commandant d'emblée la sympathie par son allure de charmant camarade. Racontant, sans emphase, son existence si pleine de labeurs, si féconde en succès. Regard limpide et bienveillant, ne cherchant point à se cacher derrière les verres d'un pince-nez qu'il ôte et remet avec une continuité évoquant le mouvement perpétuel. Très soigneux de sa personne, ce qui est une vertu pour un célibataire endurci comme lui. Et, à le voir, en somme presque freluquet, on ne soupçonne-point en lui le créateur de tant de belles pages de peinture historique.

C'est qu'en réalité, Karel Ooms eut son roman d'enfance, auquel il faut nous arrêter quelque peu et qui serait digne d'inspirer un poéte.

Il naquit, en 1845, à Desschel, un maigre village de la province d'Anvers. Ses parents l'envoyèrent, naturellement, à l'école de la commune, dont il suivit avec assiduité le rudimentaire enseignement. Cependant, il était travaillé du démon de l'art ; car, à peine

âgé de huit ans, il dessinait déjà, guidé par son inspiration native et sans même se faire la moindre idée des régles les plus élémentaires. A l'âge de 12 ans, il en était arrivé à faire des compositions qui stupéfiaient tous les naturels de l'endroit. Mais il n'avait pas seulement la bosse de l'art, il avait encore celle de la spéculation : il se mit à copier des images, qu'il vendit un peu à tout le monde, au prix de cinq ou de dix centimes, suivant leur importance. Son chef d'œuvre, à cette époque, fut un dessin à la plume, qu'il fit pour le curé de la commune d'après une planche de l'ouvrage *La Biographie nationale.* Il en reçut la somme de cinquante centimes, une fortune comme on voit.

Chose assez curieuse, dans ses productions naïves, il dessinait avec prédilection des types de chasseurs. Alors déjà, probablement, mûrissait en lui ce goût des exercices cynégétiques qui ne l'a plus quitté depuis, puisque, à l'heure présente, il est encore un de nos plus fervents Nemrods.

* * *

Toujours est-il que sa réputation de dessinateur-campagnard, allait en grandissant et lui valut, dans son village, une quasi célébrité. Elle lui servit même, un jour, de punition. Ayant, un beau matin, en compagnie de quelques autres gamins, rossé d'importance un de ses camarades, le maître d'école lui ordonna, à titre de pénitence, de reproduire par le dessin la scène du pugilat. Sans se déconcerter, il se mit à la besogne et, sur une grande feuille de papier qu'on lui donna, le drame fut bientôt reconstitué. Ce fut un triomphe, et certes si la commune de Desschel avait un Musée, cette page y eût été conservée religieusement.

Sur ces entrefaites le gouverneur Teichmann fit une tournée officielle dans toutes les écoles de la province. Arrivé à Desschel, il interrogea les meilleurs élèves, parmi lesquels Karel Ooms Il se déclara fort satisfait de ce dernier, mais le maître d'école, fier comme dix Artabans, lui révéla que ce jeune élève avait encore d'autres qualités, bien plus transcendantes. On exhiba au gouverneur, une série des dessins de l'artiste en herbe. M. Teichmann en fut frappé, promit de s'occuper de l'enfant, et emporta les spécimens en question. Rentré à Anvers, il les soumit à De Keyser, lequel, émerveillé à son tour, fit venir immédiatement en notre ville le jeune campagnard.

Ce fut donc en 1857 que Karel Ooms quitta Desschel, pour débarquer parmi nous. Sous l'aile de ses protecteurs, il passait la moitié de chaque jour à l'Ecole Moyenne en vue de son éducation grammaticale, et l'autre moitié à l'Académie, pour son éducation artistique. Néanmoins la première partie de ce programme fut bientôt négligée par lui, car il s'absorba complètement dans les études académiques. De la sorte, il fit, la première année, la classe des têtes ombrées ; la deuxième, celle d'après buste en plâtre ; et la troisième année, alors qu'il n'était âgé que de 15 ans, il entra dans la classe de peinture. Il se distingua particulièrement à toutes ces étapes, si bien que, la quatrième année, il fut second en peinture.

* * *

Ce ne fut, en réalité, qu'à l'âge de 18 ans, que ses dispositions en composition se développèrent pratiquement, ce qui eut pour résultat qu'en 1865 il remporta le prix d'excellence.

En 1866 il peignit,et exposa au Salon triennal de Bruxelles *L'éducation des Gracques*, une page de combat, qui fut acquise pour la tombola et échut à l'Etat Belge.Cette œuvre se trouve dans la salle du Sénat.

A cette époque déjà, Karel Ooms se taillait une jolie réputation par des portraits, qu'il fit en assez grand nombre, ainsi que par sa spécialité de peindre des stations pour les églises.

Sa renommée avait depuis longtemps percé jusque dans son village, lorsqu'en 1867, la fabrique d'église du dit endroit, voulant posséder également une couple de ses créations, lui commanda un *St.-Dominique* et une *Ascension*.

En 1870, il obtint le 2e prix du concours de Rome.

Depuis lors il se lança, en plein, dans le genre historique. Après s'être fait remarquer, en 1872, par *Les Pirates flamands revenant avec leur butin*, vendu à M. Avery en Amérique, il conclut un engagement rémunérateur avec le marchand de tableaux M. Dhuyvetter, père, qui écoula, dans le Nouveau-Monde, une foule de ses toiles. Du reste, ce placement continue encore de nos jours, par les soins de M. Dhuyvetter, fils. Parmi les œuvres capitales expédiées au-delà des mers, on peut citer *Les derniers jours de Rubens*, vendu à John Spreckels de San Francisco, pour 15.000 francs.

Vers 1876, la production de l'artiste atteignit son apogée. Il élabora successivement des tableaux qui le classèrent de plus en

plus, notamment *Bonheur parfait* et *Une perquisition chez Plantyn*. Ensuite, pendant une période de six à sept années, il fit presqu'exclusivement des portraits, alternés de temps à autre par un sujet quelconque.

Il a peint aussi son propre portrait, une œuvre de mérite qui passera plus tard à notre Musée. Déjà nous y trouvons de lui, *Philippe II rendant les derniers hommages à Don Juan d'Autriche*, alors qu'au Musée de Bruxelles, on admire *La lecture prohibée*, et à celui de Prague, *Un Bohéme*.

* * *

A un moment donné, le Duc de Saxe-Weimar fit auprès de Karel Ooms, de pressantes démarches pour lui faire accepter le directoriat de sa célèbre académie; mais le peintre refusa, et ce fut Alexandre Struys qui fut chargé de ces fonctions.

Ooms est encore superbement représenté au Palais de Justice d'Anvers par deux sujets : *La purge criminelle* et *Toutes les classes de la société rendant hommage à la Justice*.

Il n'a pas mal voyagé. En effet, il a parcouru la Hollande, l'Allemagne, le Tyrol (celui-ci pédestrement), l'Italie, une partie de l'Angleterre, la France, l'Egypte et la Palestine.Son art superbe s'est aguerri à toutes ces sources d'inspiration.

Médaillé à Bruxelles et à Amsterdam, il eut des diplômes d'honneur à Melbourne et Port Adelaïde (hors concours). Chevalier de l'ordre de Léopold en 1886, il fut promu au grade d'officier en 1894. Il est également, depuis 1875, chevalier de l'ordre de Charles d'Espagne ; puis encore membre effectif du corps académique d'Anvers et membre honoraire de l'Académie de Prague.

Karel Ooms a une manie très appréciable, celle de tenir une comptabilité régulière et détaillée de toutes les œuvres qu'il vend, donnant d'un côté le titre et les chiffres, et de l'autre une esquisse du sujet. Ce relevé établit jusqu'ici 212 toiles faites et vendues, ce qui est énorme si l'on tient compte du fini de ses œuvres. Un regard furtif jeté sur ce registre, nous a révélé un total effrayant, comme chiffre de vente.

Ce qui couronne admirablement la vie de Karel Ooms, c'est sa vénération pour le souvenir familial. Il a acquis depuis longtemps, la petite maison paternelle à Desschel, et son existence se partage entre celle-ci, son atelier à Anvers et le plaisir de la chasse.

C'est là sa seule ambition.

La biographie ci-dessus était faite et imprimée, quand Karel Ooms s'est marié à Anvers, en 1898.

André Plumot

TOUT le long de l'existence d'André Plumot a sonné le glas des maladies, des souffrances physiques, des déboires. C'est un cortège ininterrompu d'abattements, faisant dans l'âme le vide, et dans le cœur l'indifférence. De quelque côté qu'on regarde dans la vie de cet homme, ce ne sont que douleurs, effondrements des affections les plus chères. Courbé, lui-même, dès son plus jeune âge, sous une extrême faiblesse de corps, il vit encore celle qu'il adorait comme une sainte, sa mère, terrassée par un mal qui ne pardonne point, condamnée à passer de longues années sur son lit, sans espoir de guérison. Et lui, l'artiste, prenant sur ses heures de travail, celles que lui réclamait son dévouement de fils, s'épuisait en soins pour la malade, la soutenait nuit et jour contre l'envahissement de l'heure dernière, sans songer à sa propre débilité. Puis, après une infinissable série de mois passés dans cette infinissable tristesse, quand le néant avait englouti cette dépouille si vaillam-

ment disputée à la mort, il ne restait plus à Plumot qu'une seule consolation, son art.

Ce sont là de ces tocsins dont le funèbre carillon pénètre les os jusqu'à la moëlle, effaçant à tout jamais le sourire des lèvres.

Immanquablement Plumot porte les traces de ce désastre moral.

Sa figure anguleuse, au regard souffreteux, au nez maigre, semble le reflet de toutes ces misères humaines ; et sa parole lente, traînante, monotone, accompagnée de gestes indolents, révèle à forte dose l'indifférence des choses mondaines.

Si donc Plumot est pour son entourage d'un scepticisme un peu déconcertant, c'est le destin seul qui en est cause ; car ces yeux-là ne s'allument guère plus que lorsqu'il disserte sur son art, qui est devenu sa seconde mère.

Il s'y renferme, il s'y momifie, au point de thésauriser une collection de ses œuvres, qu'il rêve de léguer plus tard, à ses neveux et nièces, les seuls survivants de sa famille.

* * *

Il naquit à Anvers, le 10 février 1829, de parents bourgeois.

Comme les enfants de sa condition, il suivait les cours de l'école primaire, tout en dessinant chez lui d'instinct.

Son existence se passait ainsi, jusqu'à l'âge de 12 ans, lorsqu'un jour ayant fait une longue promenade au Musée de notre ville, il se sentit subitement pris par le désir d'être artiste.

Rentré chez lui, il s'en ouvrit à son père, qui consentit volontiers, à condition toutefois que le *métier* qu'il allait embrasser lui procurât les moyens de vivre.

Le sort en fut jeté.

Le jeune homme entra à l'atelier des élèves de De Keyser, marché aux bœufs. Mais comme on l'employait beaucoup plus à titre de commissionnaire qu'à celui d'apprenti-artiste, il déserta bientôt, et s'en alla chez le peintre Carpentero.

Cependant la guigne semblait toujours le poursuivre ; car ce dernier artiste étant parti pour la Hollande, Plumot se trouva de nouveau pris au dépourvu.

Heureusement il eut la chance de pouvoir entrer, peu de temps après, chez le peintre de figures Lion. Il y fit son premier tableau, l'*Antiquaire*, qu'il envoya à l'exposition d'Anvers, où il fut vendu.

Bientôt encore, son nouveau maître s'en alla à Bruxelles, ce qui priva derechef Plumot de tout enseignement. Alors, se sentant suffisamment fort, il décida de marcher de ses propres moyens, et, bien que malade déjà, il se remit assidûment au travail.

Naturellement, durant toute cette période, il n'avait cessé de suivre les cours complets de l'Académie, où il eut comme professeurs, Dujardin pour le dessin et Verschaeren pour les études d'après le plâtre et la nature.

Vers l'âge de 20 ans il abandonna l'enseignement officiel, et se mit à peindre des intérieurs XVIe et XVIIe siècles avec figures, genre dans lequel il eut certains succès, à cause surtout de ses grandes qualités de dessinateur.

Néanmoins, son état de santé se délabrant de plus en plus, les médecins lui ordonnèrent un séjour prolongé à la campagne. C'était facile à dire, mais moins aisé à faire. D'une part, l'artiste voyait la presqu'impossibilité de supporter les frais de ces vacances forcées ; d'autre part, il ne pouvait se séparer de sa mère, infirme au plus haut point, et qui réclamait tous ses soins. Il ne lui restait donc qu'à adopter une conduite intermédiaire.

C'est ainsi que, afin de se donner le plus possible un bain d'air frais, il allait se promener quotidiennement, pendant quelques heures, dans les campagnes environnant la ville, et de préférence aux polders.

Ce fut pendant ces ballades sanitaires que lui naquit son véritable et actuel genre de peinture. Ayant remarqué qu'en général nos animaliers péchaient par le dessin, il résolut d'y apporter ce qu'il rêvait être une rénovation. Après un essai malheureux, qui impressionna beaucoup sa maladive nature (et dont les larmes lui viennent encore aux yeux, quand il le narre), il fit un matin la rencontre d'un berger menant un nombreux troupeau à une bergerie d'Austruweel. Plumot suivit le pâtre, s'installa dans l'étable, qui était superbement éclairée, croqua pendant de longues heures, les moutons, et sortit vainqueur de l'épreuve. Immédiatement il fit sur les bases esquissées, un tableau qui eut un excellent accueil et trouva de suite acquéreur.

* * *

Dès lors sa voie était traçée.

Il se compléta, pendant de fréquents séjours dans les environs

de Calmpthout, en compagnie de Rosseels et Isidore Meyers, ainsi que dans des pérégrinations annuelles au pays wallon, avec Van Luppen.

Insensiblement il marcha aux succès. Il fut remarqué aux expositions de notre Cercle Artistique, ainsi qu'à diverses exhibitions à Londres, où il vendait couramment, malgré les prix élevés qu'il demande pour ses œuvres. C'est pendant une de ces expositions que le Shah de Perse, de passage dans la capitale de l'Angleterre, lui acheta une toile importante, représentant des chèvres sur une route montagneuse.

Du reste, il a beaucoup vendu également en Amérique, bien qu'il se plaigne très amèrement des marchands de tableaux, qu'il accuse d'exploitation à son égard.

Notre ex-ministre de Burlet était aussi en possession d'une de ses œuvres, le *Passage du Pont*. Lors de l'incendie de l'hôtel ministériel, à Bruxelles, il y a quelques années, elle fut détruite par les flammes.

Les distinctions de Plumot se résument comme suit : diplôme à Londres, en 1872 ; médaille à Philadelphie, en 1876 ; médaille d'or à Gand, en 1880 ; diplôme à New-Orléans, en 1884 ; diplôme à Edimbourg, en 1886 ; distinctions à Adelaïde, en 1887 ; médaille d'argent à Melbourne, en 1888. Il est représenté aux Musées d'Anvers et de New-Orléans, sans l'être à celui de Bruxelles.

En 1892, il fut nommé chevalier de l'ordre de Léopold.

Il se confine dans un célibat rigoureux, suffisamment justifié par sa chétivité corporelle ; et s'il traîne une existence monotone, presque bénédictine, la faute en est d'une part à la nature qui le fit quelque peu hypocondre, et d'autre part à son indifférence parfaite de ce qui n'est pas son art.

En un mot, il vit de solitude et de souvenirs.

Auguste De Lathouwer

FIGURE éveillée, carrure mince, parlant précieusement et avec conviction. Devise volontiers sur l'art, dont il semble avoir une très exacte compréhension. Avec sa barbiche en pointe, ses cheveux renversés en touffe, son front découvert, sa figure un peu allongée, il rappelle ces mousquetaires Louis XIII, dont Alexandre Dumas était si friand ; mais un mousquetaire sur le retour, puisqu'il grisonne sur toute la ligne. Au reste,d'un ensemble de sérénité faisant naître immédiatement, chez ceux qui l'approchent,un courant de sympathie.

Comme artiste, nous n'avons plus à le juger : la méticulosité de sa personne s'est transférée dans l'application de sa méthode, et ce n'est pas lui qu'on accusera de laisser-aller, dans la peinture de ses paysages. Chaque feuille de chaque arbre, chaque brindille et chaque pousse d'herbe sont étudiées et rendues avec soin. De sorte que ses œuvres se ressentent parfaitement de son travail de bénédictin laborieux.

Auguste De Lathouwer naquit à Louvain, le 25 décembre 1836.

Orphelin, il vint à Anvers, à l'âge de 3 ans, dans sa famille, qui l'adopta.

Quand le moment fut arrivé de se faire une éducation, on l'envoya à l'école primaire, où il ne se distingua nullement par son assiduité, traînant la savate pendant les heures de classe, et se créant des vacances continuelles.

Ainsi il marcha jusque vers l'âge de 8 ans, lorsqu'insensiblement il sentit s'éveiller en lui des désirs d'art.

Un de ses parents lui ayant donné en cadeau une de ces grandes boîtes à couleurs, dont s'amusent les enfants, le jeune garçon croyait toucher à la félicité.

On n'eut pu lui faire un présent plus royal.

Il se mit, en effet, à peinturlurer tout ce qui lui tombait sous la main, développant ainsi l'instinct qui sommeillait encore au fond de son être.

* * *

C'était surtout l'image des fruits qui l'attirait invinciblement. Lorsqu'on servait, à table, des poires ou des pommes, il ne manquait jamais d'en empocher quelques exemplaires ; puis, le soir venu, il se retirait dans sa chambre, prenait une feuille de papier, et se mettait à les reproduire, tant bien que mal.

Naturellement, son matériel artistique était d'une primitivité compréhensible : un verre d'eau pour rincer les pinceaux, un bout de loque pour les essuyer.

Cette pénurie d'installation fut cause d'un accident qui faillit compromettre la future carrière artistique de De Lathouwer. En effet, sans penser à mal, il laissait traîner les verres dans lesquels il avait nettoyé ses brosses, si bien qu'un jour, la servante, une brave vieille presque myope, prenant l'un pour l'autre, avala le contenu d'un de ces récipients à couleurs, croyant se régaler d'une gorgée de lait. La malheureuse jeta de hauts cris, et l'on crut à un empoisonnement. Heureusement tout se borna à une vulgaire restitution du liquide ; mais le parent de l'inconscient coupable, intima à celui-ci la défense la plus formelle de toucher encore à ses pinceaux et à ses couleurs.

C'était, pour l'enfant, une vraie calamité, une inénarrable tris-

tesse, car son peinturlurage formait partie intégrante de sa vie.

Cependant il ne se découragea point et continuait clandestinement à se livrer à son occupation favorite, jusqu'à ce qu'il fut envoyé au pensionnat, d'où il revint, à l'âge de 14 ans.

Alors il obtint la permission de suivre les cours de l'académie d'Anvers. Il se distingua par un travail et une assiduité à toute épreuve, sous la conduite des professeurs Dujardin et Weiser. Il obtint bientôt le premier prix de la figure ombrée, puis passa à l'antique. Entretemps il s'appliqua au paysage, sous Jacob Jacobs, et y remporta le prix d'excellence.

Il avait une certaine prédilection pour les paysages dessinés à la craie, noir et blanc, dont il a fourni une série de spécimens remarquables.

Sa production dans ce genre ne l'empêcha pourtant pas de cultiver avec succès, la peinture des fruits, et l'on se souvient de la polémique admirative que provoqua, sur ce terrain, son tableau de nature morte, *La Lutte*, exposé en notre ville, il y a bon nombre d'années.

* * *

Bientôt De Lathouwer ayant reçu un atelier du gouvernement, créa *La coupe des bois*, une vue sur les anciennes fortifications d'Anvers, qui fut exposée à l'une de nos triennales. Elle fut acquise pour la tombola et gagnée par le roi Léopold Ier, qui la plaça dans les salons de la cour.

A partir de cette époque, l'artiste se mit à produire constamment et participa à presque toutes les expositions.

En 1889 il envoya à Paris deux toiles : *Sous le cerisier* et *Devant la ferme*, dont la dernière fut achetée, lors de l'exposition d'Anvers en 1891, par le roi Léopold II. A cette occasion notre souverain fit même appeler auprès de lui le peintre pour le féliciter et lui dire qu'il estimait autant son œuvre que celle d'Hobema, qu'il possédait. Nous citons, naturellement, cette appréciation à simple titre documentaire, n'ayant pas à nous occuper de sa plus ou moins de véracité artistique.

En 1890, lors de la grande exposition d'aquarelles à la Société d'Harmonie d'Anvers, on demanda la collaboration de De Lathouwer. Il donna une aquarelle d'après son tableau *Sous le cerisier*, laquelle fut vendue à un américain, pour 500 francs.

Il prit également une part active à l'élaboration du panorama Verlat, dont il fit, en majeure partie, le côté paysage, avec un très appréciable succès.

Il se maria à Anvers en 1867.

En 1872 il fut nommé officier de l'ordre de la Croix Rouge, en reconnaissance de ses nombreux dons de tableaux pour œuvres charitables. Depuis 10 ans, il est professeur à l'Académie d'Anvers.

Ce sont là quasiment toutes les distinctions échues à ce travailleur, dont les allures franches ont fait une sorte de victime des grands lamas qui président à nos destinées académiques.

* * *

Mais un de ses plus ineffaçables titres de gloire, est son professorat à l'Institut des Sourds-Muets à Anvers.

Depuis bientôt vingt cinq ans, il y donne l'enseignement du dessin, et l'on peut dire que, sous ce rapport, il est un véritable créateur philanthrope. C'est, en effet, grâce à lui, que cet enseignement s'y est développé au point d'être devenu une des plus superbes parties de l'éducation pratique des sourds-muets.

Le secret de la chose est pourtant d'une simplicité primitive, comme base, mais il fallait le trouver, comme pour l'œuf de Christophe Colomb.

En effet, la méthode enseignée est basée essentiellement sur le dessin et sert à perfectionner pratiquement les sourds-muets qui se destinent aux métiers d'ébénistes, tapissiers, forgerons, et autres. Il s'en suit que ces praticiens parviennent à posséder entièrement le côté artistique de leur profession, ce qui en fait des artistes et non des ouvriers. Il est facile de comprendre les progrès immenses et les bienfaits réels que De Lathouwer est ainsi parvenu à réaliser sur ce terrain. Les conséquences sont si brillantes que là où jadis on vit les pauvres sourds-muets faire appel à la charité publique, on les voit à présent marcher tête haute dans la vie commune, se suffire à eux-mêmes et se créer des positions enviables.

Et,il faut bien le dire, l'enseignement du dessin préconisé par De Lathouwer est si appréciable que l'Inspecteur gouvernemental, feu M.Sneyers,l'a introduit dans nos Ecoles Moyennes et nos Athénées.

De Lathouwer est donc non seulement un artiste, mais encore un vrai philanthrope.

Cela vaut vieux que d'être braillard et égoïste.

Emile-Pascal Godding

L'ENSEMBLE de cette figure calme se fait remarquer par une intense expression de bonté,un de ces signes particuliers dont l'impression est douce, profonde, et qui vous restent en la mémoire, même après quelques instants de conversation.

Godding est nn convaincu de l'art. A l'entendre parler, il n'est jamais complètement satisfait de lui-même : s'il a déjà beaucoup appris, il se persuade qu'il lui reste beaucoup à apprendre. Aussi s'attache-t-il avec une ardeur continuelle au perfectionnement de ses moyens, et son grand espoir est d'être complet après un terme d'années encore plus ou moins grand.

Il n'est donc ni un prétentieux ni un blasé, ce qui plaide tout en son honneur. C'est uniquement de cette catégorie de patients et de croyants que naissent les artistes sérieux.

Il vit le jour à Bruges, le 18 août 1844.

Son éducation d'enfant fut sévère.

Son père, intendant militaire, ne badinait pas sur le chapitre de la discipline, comme bien on pense.

Il rêvait de faire de son fils un médecin doublé d'un musicien, et à cet effet il l'envoya aux cours de l'Athénée de Bruges ainsi qu'à ceux de l'Institut musical.

Cependant le jeune homme obtint la permission de suivre également, le soir, les cours de l'Académie.

Ainsi s'écoulèrent les années, strictement passées aux études, lorsqu'en 1862, Godding entra à l'Université de Louvain.

Alors déjà le goût de la peinture s'était fortement incrusté dans son esprit, et pendant le jour il se livrait à son art, avec une véritable frénésie, tandis qu'il passait une partie de la nuit sur ses livres de médecine.

De la sorte il se formait à la manipulation des chairs humaines en même temps qu'à celle des couleurs.

Il faut bien le dire pourtant, la célébrité médicale ne le tentait nullement. C'étaient surtout les dissections qu'il avait en horreur, et c'est à peine s'il parvenait à en supporter la vue. Chaque fois il sortait quasi malade des séances d'amphithéâtre.

* * *

Sur ces entrefaites un évènement douloureux frappa sa famille. Sa mère mourut et il dut, à cause de ce décès, rentrer à Bruges. C'était en 1865, donc trois années après son début à l'Université de Louvain.

Il profita de ce retour imprévu pour exposer, encore une fois, à son père le désir impérieux qu'il avait d'embrasser définitivement la carrière artistique. Il faut croire qu'il sut chaleureusement plaider sa cause, car le vieil intendant militaire se laissa fléchir, et permit à son fils d'entrer à l'atelier du peintre Van Hollebeke, à Bruges.

Mais, ceci ne satisfait qu'à moitié le jeune homme, qui obtint encore l'autorisation de suivre, le soir, les cours de l'Académie.

Il alla bon train et fut bientôt admis à collaborer aux œuvres de son professeur. Celui-ci avait à exécuter, en divers endroits, des Chemins de la Croix, auxquels Godding travailla assidument.

On sait que Van Hollebeke, qui était un artiste de grand talent, est devenu aveugle. Or, à un certain moment, alors que sa vue s'était déjà très affaiblie, il reçut du gouvernement la commande

d'une copie du portrait de Guillaume I, pour le Palais Ducal. L'exécution de ce travail traîna quelque peu, et lorsque Van Hollebeke fut sommé de livrer son œuvre, Godding, de concert avec Emile Verbrugge, un autre élève du maître, s'attelèrent à la tâche et contribuèrent, pour une large part, à finir la besogne de leur malheureux professeur.

Ainsi il se perfectionna, et, lorsque Van Hollebeke fut appelé à la création des stations à l'abbaye de Louignes, en Flandre, Godding dut également l'accompagner pour la confection de cette œuvre.

Les frères firent fête aux deux peintres. On leur réserva bonne chère, assaisonnée d'une quantité incommensurable de pots de cette bière excellente brassée au couvent même. Et ce fut ainsi un admirable travail de peinture en même temps qu'un réjouissant travail d'estomac.

Entourée de toutes ces délices, la vie des artistes à l'abbaye s'écoulait heureuse, et ils en furent si bien influencés que les moines leur proposèrent d'échanger pour tout de bon, l'accoutrement civil contre le froc des religieux.

. L'offre n'était pas dépourvue de tentation ; mais Godding, qui à cette époque était fiancé, fut rappelé à la raison par les lettres que lui écrivait sa future épouse.

* * *

Il se maria en 1872, à Léau, près de Tirlemont.

En 1873 il exposa, pour la première fois, à Bruxelles. Ce fut un tableau genre Frans Hals, intitulé *Een Drinkebroer*.

L'artiste eut du succès, et lorsqu'il fut présenté au Roi, celui-ci le complimenta par cette phrase : « On voit bien que votre *drinkebroer* a bu autre chose que de l'eau. »

La toile fut acquise, à un très bon prix, par un anglais.

Après avoir fait, à Bruges, une série de portraits de marque, il vint se fixer à Anvers, en 1874, où il fit ceux de M. et Mme Osterrieth, de M. et Mme Desguin, etc. etc. Nous le voyons représenté régulièrement aux expositions du Cercle Artistique.

Depuis ses débuts, Godding s'est senti attiré par le genre portrait et les œuvres avec figures grandeur naturelle, genre historique.

A l'Hôtel de Ville d'Anvers, on a de lui une composition importante, *Le bourgmestre Van Straelen porté au supplice.*

Dans la grande salle de réunion de notre Gouvernement Provincial on remarque son *Accomplissement d'un vœu*, une page caractéristique, étudiée avec soin.

Il obtint des médailles d'argent aux Expositions de Philadelphie, Port-Adelaïde, Melbourne, mais aucun musée ne possède de ses tableaux.

Il est professeur à l'Ecole Moyenne pour jeunes filles, rue d'Argile, en notre cité, ce qui n'est point une sinécure.

Godding n'est pas décoré.

Frans Vinck

ENCORE un de ces types caractéristiques, dont la silhouette est intéressante. Barbe longue, presque blanche, un peu à la diable. Yeux vifs, allant sans cesse d'un objet à l'autre, paraissant chercher toujours. Traits accentués, ayant conservé un reste de beau mâle. Teint profondément jauni, donnant à l'ensemble de la figure un cachet spécial.

Essentiellement anversois, dans ses allures comme dans ses expressions, Frans Vinck est un inépuisable causeur, surtout quand il conte les évènements de sa jeunesse, ses luttes sur le domaine de l'art, ses espérances passées, et les déceptions qui en sont inévitablement la résultante.

Malgré ses 69 années, qu'il porte gaillardement, il s'anime au feu de la discussion et, avec beaucoup de bon sens, il tranche des questions d'art devant lesquelles plus d'un s'arrêterait.

Frans Vinck naquit à Anvers, le 14 septembre 1827.

Son père, comptable dans la maison Meeus, une des plus importantes firmes anversoises, le destinait à la carrière musicale et voulait surtout en faire un violoniste.

Ceci tombait, du reste, parfaitement dans les goûts de l'enfant qui, en attendant des destins plus illustres, fut mis à l'école d'enseignement élémentaire. Là, il se distingua principalement par la manie qu'il avait d'illustrer de dessins, les fables qu'il fallait transcrire au net, ce qui démontre une prédisposition naturelle à l'art.

* * *

De la sorte il marcha jusque vers l'âge de 14 ans, lorsqu'un évènement imprévu vint subitement changer le cours de son existence.

Il avait été décidé qu'il irait faire son éducation musicale au Conservatoire de Bruxelles et, à cet effet, on lui préparait dans sa famille le trousseau indispensable.

Pendant que ce laborieux travail se pratiquait, Vinck se balladait en ville, promenant son oisiveté temporaire à droite et à gauche et rendant surtout de fréquentes visites à son grand père, un brave boulanger, renommé pour ses petits pains de corinthes.

Cet artiste du four, nommé Van Bladel, avait une fille qui pratiquait quelque peu la peinture et qui était assidûment courtisée par un élève de Van Brée, le peintre Karel Schippers, qu'elle épousa plus tard.

D'emblée, Vinck se sentit porté vers ce couple artistique, d'autant plus qu'il reçut de Schippers des leçons de dessin. Et lorsque le trousseau fut enfin fini, lorsque linge et habillements étaient méticuleusement rangés dans les malles, prêts à partir pour Bruxelles, le futur musicien sentit en lui un de ces revirements soudains qu'on ne s'explique point, mais auxquels on ne résiste pas : il déclara nettement qu'il renonçait à la musique et qu'il voulait devenir peintre.

On peut juger du coup de théâtre.

La stupéfaction fit place au mécontentement dans la famille du jeune homme ; mais comme le père de celui-ci était fort pratique, il comprit que contrecarrer les aspirations de son fils serait peut-être les anéantir, et il donna son assentiment.

A 14 ans donc, Frans Vinck se mit à suivre les cours de l'Académie d'Anvers, tout en continuant ses leçons de dessin chez Karel Schippers. Il débuta, sous le professeur Cor, par les têtes de proportions ; passa successivement aux figures ombrées, sous Dujardin ; à la grande antique sous Verschaere (à cette époque la petite antique ne se pratiquait pas) ; à l'étude d'après nature, et enfin à la peinture proprement dite, sous le professorat de Dyckmans. La méticulosité de travail de cet artiste plaisait beaucoup au jeune élève, qui se formait volontiers à cette école.

Après y être resté pendant un an, il se crut en mesure de marcher seul, et loua un atelier, rue de l'Orgue, chez le maître d'école Verbraeken.

* * *

Entretemps, il ne cessait pas de cultiver la musique et fut un des plus beaux chanteurs de la célèbre chorale anversoise *Les Bardes de l'Escaut*.

Il avait alors 21 ans et se sentait plein d'espoir. Peinant dur, toujours à la besogne, étudiant sans cesse, il ne dédaignait point pourtant de prendre largement sa part de la vie de Bohême, et il fut un des plus joyeux lurons de la bande des farceurs qui avait en son sein David Col et d'autres.

En sa qualité d'ex-aspirant musicien, il battait admirablement le tambour. Or, il fréquentait beaucoup l'atelier de Teurlings, situé Grand'Place, et c'est de là que plus d'une fois, le soir, il lança dans l'ombre,de formidables roulements,qui faisaient accourir au dehors, la grand' garde de l'Hôtel de Ville, croyant à une alerte ou peut-être même à une nouvelle édition de la révolution brabançonne. Et les farceurs de rire, tout là-haut !

Cependant ces intermèdes funambulesques ne détournaient pas Frans Vinck de ses occupations artistiques.

Il étudiait ferme et ce fut en 1848 qu'il débuta par son *Joseph chez la femme de Putiphar*. L'œuvre fut envoyée à l'exposition de Philadelphie, où elle eut du succès. L'artiste en demanda 2000 fr.

On lui écrivit qu'il y avait offre pour 1500 francs, ce qu'il accepta.

Puis, chose bizarre, il n'entendit jamais plus parler ni de son tableau ni de son argent. L'Amérique l'avait ainsi filouté de ses peines et de ses fonds, ce qui n'était guère d'un heureux présage.

* * *

Ceci, cependant, ne le découragea nullement, et il se reprit de belle ardeur pour le travail ; si bien qu'après avoir passé un mois à Paris, en compagnie de Bource, à copier les chefs-d'œuvre du Louvre, il se prépara au concours de Rome, pour lequel il entra en loge, en 1852.

Il fut classé parmi les six, mais ce fut Florent Pauwels qui remporta les palmes.

Tout en se jurant de ne plus recommencer la tentative, il décida d'accompagner le lauréat en Italie.

Grâce aux libéralités du patron de son père, il reçut une lettre de crédit de 6000 francs, soit pour une durée de 3 ans, et il partit pour la patrie des grands maîtres. Néanmoins avant de pousser jusqu'à Rome, il s'arrêta à Paris, où il fit la rencontre de Wappers, qu'il visita presque journellement, et qui fut quelque peu son cicerone dans la capitale française.

Après un séjour de 9 mois à Paris, il continua sa route vers l'Italie, et débarqua bientôt à Rome.

Là, il se mit à étudier avec ferveur. Bientôt il envoya à Anvers un tableau élaboré sur un sujet philosophique : *Le travail des sept péchés capitaux sur le genre humain.* L'œuvre eut un succès tel que le gouvernement belge alloua à l'artiste un subside de 1.500 francs, pour une année.

* * *

Frans Vinck revint dans sa patrie en 1856, lorsque peu de temps après, M. Mols-Brialmont, appréciant sa valeur, lui proposa de l'accompagner en Orient, ce qui fut accepté. Et le voilà encore en route, avec son nouveau protecteur.

Ce voyage, qui dura un an, lui fut très profitable comme étude d'après nature. Les nombreuses esquisses qu'il en possède encore prouvent surabondamment qu'il n'a pas perdu son temps en Egypte et à Jérusalem.

Il se maria à Anvers en 1859, puis il alla se fixer à Bruxelles. Après une absence de notre ville, d'environ 7 ans, il y revint pour n'en plus sortir.

C'était l'époque où Leys touchait à la gloire et était fêté à l'égal d'un dieu.

Il remarqua Frans Vinck. Avec cette franchise qui lui était propre, il émit le désir de le compter au nombre de ses élèves. Ce fut certes un grand honneur pour Vinck, car les élèves du maître ne se ramassaient pas à la pelle. De fait, il n'eut jamais comme tels que Henri De Braekeleer, Hendrickx, et l'artiste qui nous occupe. Il y a plus, Leys fit de Vinck un de ses amis.

C'est ainsi que, initié au grand art, notre artiste devint le vaillant peintre d'histoire que l'on connait et qui tient une place marquante dans la galerie contemporaine.

* * *

Vinck est certes un de nos artistes les plus producteurs.

S'il fallait faire la nomenclature de toutes ses œuvres, il faudrait un volume. Citons donc, au hasard de la plume :

Les sept stations du chemin de la croix, à la Cathédrale d'Anvers, reconnues des chefs-d'œuvre du genre.

Les confédérés devant Marguerite de Parme, se trouvant au Musée de notre ville.

Charles le Bon faisant vendre le blé des accapareurs à Bruges, toile ornant la salle du conseil à l'Hôtel de Ville de Termonde.

La joyeuse entrée d'un roi du tir à la perche.

Entre la paix et la guerre et *Par droit de conquête*, deux pages admirables acquises par le rôi Léopold II.

La joyeuse entrée de Guillaume le Taciturne à Anvers.

Les réformés bannis d'Anvers.

Sans compter les quatorze stations, dans le genre gothique, à l'église St.-Cuthbert de Londres, ainsi que celles, dans le genre romain, à l'église St.-Nicolas de Boulogne-sur-Mer.

Et enfin, le travail difficile et ingrat dont il fut chargé par notre administration communale, à savoir la composition de dix toiles murales à la salle des fêtes de notre Athénée Royal.

Il obtint des médailles, successivement aux expositions de Dun-

kerque (1852), Bruxelles (1869), Vienne (1873), Londres, diplôme d'honneur (1873), Lyon (1874), Philadelphie (1876).

Il est professeur du cours de dessin d'après la figure antique, à notre Académie des Beaux-Arts.

Il n'est pas décoré, ce qui ne l'empêche pas de dormir comme un bienheureux, et d'y aller encore, de temps en temps, de son air de *Joseph* ou autre ressouvenance lyrique.

Robert Mols

NERVEUX, avec les allures d'un homme très décidé. Traits fortement accentués, calvitie assez prononcée qui cependant ne donne rien de désagréable à l'ensemble de la figure. Ni barbe, ni barbiche, rien donc du luxe capillaire dont ordinairement les artistes s'ornementent : de simples moustaches, qu'il porte comme le commun des mortels.

Robert Mols naquit à Anvers en 1848.

Son père, Mols-Brialmont, était un peintre paysagiste avec figures, d'une belle réputation, ce qui revient à dire que, tout naturellement, le fils suivait la même voie.

On le mit donc en classe, comme tous les enfants de sa condition, et déjà il peignait d'après nature, sans professeur, suivant ses inspirations. Il est évident que ses productions n'étaient guère des chefs-d'œuvre. Cependant il prit énormément goût à l'art, si bien que, tout en faisant son éducation scolaire, il suivait les cours de

l'académie d'Anvers, le matin et le soir. En outre il recevait chez lui, des leçons particulières de perspective, par le professeur Weiser. Son stage académique ne comportait pas tout l'enseignement, car il n'alla que jusqu'à la classe de grande antique. Il eut successivement comme professeurs Dujardin, Weiser, Beaufaux et Geefs.

De plus Robert Mols avait, depuis l'âge de 5 ans, des dispositions toutes particulières pour la construction de bateaux en miniature. Ces dispositions se développèrent même, à mesure qu'il avançait en âge, et son talent de charpentier artiste se raffermit par une fréquentation assidue des marins et des spécialistes,par la technique, par de continuels voyages sur l'eau, et surtout par une étude approfondie de la construction navale.

Mols a fait de la sorte, une infinité de ces bateaux de tous genres et de toute nature, travaillant lui-même également les ferronneries, les pièces de mécanique en cuivre et autres accessoires, en un mot, charpentant ces constructions au grand complet.

Il a, entre autres, construit un immense et superbe trois-mâts, qui lui a coûté dix années de travail.

Cette prédisposition marine était peut-être innée par le fait que la famille Mols a parmi ses ancêtres un *Hans Molls* qui fut amiral néerlandais, naviguant pour la Société des Indes. Il y a quelques siècles il se battit au Congo, contre les Portugais, et prit à St. Paul de Loanda, un fort qui fut dénommé le *Fort Molls*. Un ouvrage célèbre : le *Reis der Hollanders door de Wereld*, parle avec beaucoup de détails, de la gloire de ce Hans Molls (avec deux *l*).

* * *

Toutes ces particularités aidant, il est étonnant que Robert Mols, au lieu de se vouer d'emblée à la peinture marine, aît d'abord, et pendant bien des années, cultivé la peinture du paysage.

Toujours est-il qu'il travaillait consciencieusement et sans relâche, lorsque, à l'âge de 16 ans, il fit paraître ses premières créations de quelque importance : *Soleil couchant* et *Orage*. Ces deux toiles, exposées au Cercle Artistique d'Anvers, eurent du succès et attirèrent sur leur auteur l'attention du public.

On constatait déjà en cet artiste un paysagiste plein de bonnes qualités, voyant clair et juste, comprenant la nature, et qui était étayé par une connaissance approfondie des lois de la perspective.

Ainsi il commençait à marcher dans la voie des succès, lorsque un an plus tard, sur les conseils du peintre Victor Papleu, un ami de ses parents, il fut envoyé à Barbison, où il travailla tout un été durant, d'après la nature et sans conseils. Puis, il s'en alla étudier à l'Ile Adam, chez Jules Dupré, qui l'engageait spécialement à dessiner au crayon dur, pour l'anatomie des arbres. Après un séjour de deux ans, il retourna à Barbison et devint l'élève et l'ami de Millet. Il ne pouvait être à meilleure école. C'est là qu'il apprit à apprécier ce grand principe : établir une œuvre par le dessin, non par la couleur. C'est là aussi que s'écoulaient les soirées, en causeries artistiques sur les maîtres italiens, dont on passait continuellement en revue les œuvres photographiées. C'est là encore qu'on s'occupait, des soirées entières, à l'étude de la perspective, et que, pendant le jour, on faisait des promenades dans la campagne, pour s'extasier devant la forme d'un arbre, la composition d'une feuille, ou la structure d'une plante. Etudes d'autant plus productives pour le jeune élève, que Millet était non seulement un grand artiste, mais encore un lettré, un savant doublé d'un musicien érudit. Il n'est donc pas étonnant que, durant les cinq années qu'il a passées là-bas, Robert Mols se soit fait une éducation solide.

* * *

Après avoir peint une importante série de paysages à Fontainebleau, il revint à Anvers en 1870, et fit la connaissance de Vollon, par l'intermédiaire de Ghémar. Celui-ci eut une idée aussi soudaine qu'heureuse. Il posait cette question : Pourquoi Mols, qui affectionnait si particulièrement la marine, ne ferait-il pas de la peinture marine? Au fait, pourquoi pas? L'artiste était armé de toutes pièces, tant sous le rapport des connaissances constructives que sous celui de la plus parfaite technique picturale.

La question posée fut aussitôt résolue. L'artiste se fit peintre mariniste, et c'est dans ce genre qu'il acquit bientôt la grande réputation que l'on sait.

Il alla se fixer à Paris, où il résida pendant dix années environ, non sans alterner ce séjour par des voyages à droite et à gauche, car il visita la Turquie, la Bulgarie, la Hollande, l'Autriche, les ports de mer de la France, ainsi que Venise.

Depuis 1870 il exposa en permanence à Paris, dans tous les salons.

En 1871 il eut, à l'Exposition de Bruxelles, une *Vue d'Anvers*, qui obtint un beau succès et qui fut acquise par Fèvre.

En 1873, il fit la *Rade d'Anvers*, puis successivement trois œuvres d'importance : *Bordeaux*, *Le Havre*, *Paris*.

Sa réputation se fixa ainsi, et pour mieux encore se consolider, il fit de fréquentes visites aux marines anglaise et française. En outre, il s'embarquait très souvent sur un bateau quelconque, pour excursionner en pleine mer et étudier de la sorte, sur les lieux mêmes.

En 1894 il fit, en collaboration avec Piet Van Engelen, le Diorama du Congo, qui fut une des plus belles parties de l'Exposition Universelle d'Anvers.

Depuis nombre d'années, Mols s'est lancé dans le monde naval officiel. Lors du jubilé de la Reine d'Angleterre, il s'embarqua à Portsmouth sur le *Victoria and Albert*, bateau de la souveraine, à l'effet de croquer tous les mouvements et opérations de l'escadre. Il en fit une immense toile: *La Revue de Spithead*, qui fut achetée par le colonel North. Cette œuvre provoqua même une espèce de polémique avec le Prince de Galles, polémique qui tourna tout à l'avantage de l'artiste.

Celui-ci fit encore : *La visite du Président Carnot à l'Escadre du Nord*, une œuvre capitale étudiée sur les lieux même des manœuvres. Puis il alla dessiner, à Toulon, les évolutions de l'escadre italienne ; il fut ensuite envoyé dans le même port, pour compte de journaux illustrés, lors de la visite de l'amiral Avelanne, avec l'escadre russe. Enfin il fut délégué à Cherbourg pour l'arrivée de l'empereur de Russie, où il prit des croquis de toutes les manœuvres des Russes et des Français.

Il est représenté aux Musées d'Anvers, au Ministère de la Marine en France, à Cette, Prague, Buda-Pesth. Il obtint en France, hors concours, des médailles d'or, 2e et 3e classe ; une médaille d'or à Bruxelles, une médaille en Espagne et une autre à Philadelphie. En outre il est décoré des ordres de Léopold et de Roumanie.

Robert Mols est célibataire.

Il le restera sans doute, car il semble plus épris de la mer que de la belle mère.

Alphonse Van Beurden

FIGURE sympathique dans sa simplicité. Ses cheveux assez longs, un peu à la mode artiste, sa barbe blonde et pointue évoquent les silhouettes bibliques, tandis que sa bouche, quasi toujours souriante, et ses yeux franchements ouverts donnent en plein l'impression de ce qu'on nomme communément un bon garçon.

La vie de Van Beurden est toute faite de travail, d'étude, de persévérance. A le suivre dans le développement de sa carrière artistique, on pourra constater que ce sculpteur, dont aujourd'hui la place au soleil est brillament conquise, est un de ceux qui ont pour devise : *Vouloir c'est pouvoir*.

Alphonse Van Beurden naquit à Anvers, en 1854, de très modestes parents, puisque son père était charretier.

Après avoir suivi les classes de l'école primaire jusqu'à l'âge de 12 ans, l'enfant manifesta le désir d'apprendre un métier, et déclara

nettement que le seul qui pût lui plaire était celui de sculpteur. Le père Van Beurden, qui était un homme raisonnable, ne voulut pas contrarier les goûts de son fils, et alla trouver les frères Goemans, statuaires qui eurent à Anvers leur période de renommée. Les dits artistes voulurent bien consentir à prendre sous leur tutelle le jeune débutant, en appuyant toutefois leur consentement de cette phrase : « Un beau métier que la sculpture, mais un fruit tardif ». Cette démonstation ne fit faillir ni le fils ni le père, lequel s'en consolait en disant : « Pourvu que le garçon fasse son possible. »

Le garçon semblait avoir à cœur de ne point détromper les sacrifices paternels, car il se mit à la besogne avec une ardeur soutenue. Cependant, au début il ne voyait dans son métier qu'une question de pratique, sans peut-être encore penser au côté artistique, et il se mit à sculpter le bois, non sans certain succès. Insensiblement l'amour du métier se développa et bientôt le jeune ouvrier visa plus haut. Il se mit à suivre très assidûment, le matin et le soir, les cours de l'académie d'Anvers, sous les professeurs Schaefels et Dujardin.

* * *

D'autre part, ses patrons se montraient satisfaits. Après quatre années d'apprentissage, il en était arrivé à gagner un franc par jour, ce qui semblait représenter pour ses parents, une rémunération fort convenable. Enfin vint le moment où il entra dans la classe du sculpteur Geefs. Ce fut un beau jour pour le jeune homme, car il sentait que là il allait pouvoir donner un plus grand essor au désir qui le hantait. Mais, comme aucun bonheur n'est parfait, il y eut, au début, un petit nuage à l'horizon: pour les cours de modelage, il lui fallut une chaise. Or, c'étaient là des frais extraordinaires, peu accessibles à ses modestes moyens. Un sien ami le tira d'embarras. Il lui fit se procurer une poutrelle de bois, la décomposa et en fabriqua un trépied répondant à tous les besoins. La situation était sauvée.

Sans relâche et sans trêve, il travaillait, si bien qu'en 1872, il obtint le premier prix d'excellence pour l'enseignement primaire, et en 1874, le prix pour l'enseignement moyen.

Pendant tout ce temps, il avait encore fait la navette entre divers ateliers de praticiens, où il avait appris la taille du marbre et de la

pierre, de sorte que, pratiquement parlant, il se trouvait armé pour des destins plus glorieux.

Même il s'était si bien fait la main, que déjà il gagnait 50 centimes à l'heure, ce qui constituait pour les siens un inestimable revenu.

* * *

Malheureusement, les lois de la milice vinrent mettre une ombre à ce tableau. L'époque du tirage au sort était arrivée. Un mauvais numéro lui échut, et du coup tout s'écroula dans un effondrement complet : rêves d'avenir, soutien de parents, chères études. Plus rien que le vide, l'anéantissement absolu des destinées artistiques par la vie militaire qui allait, durant quelques années, absorber complètement les facultés du jeune homme.

Le coup fut terrible, et Dieu sait combien de larmes coulèrent silencieuses, larmes de rage et d'impuissance, dont la patrie ne s'émeut guère et ne saurait s'émouvoir.

Cependant, comme dans les grands malheurs les grandes décisions sont les meilleures, Van Beurden chercha le moyen de rendre la situation tolérable. Il fallait surtout parvenir à continuer les études à l'académie. Ce n'était possible qu'à condition de rester à Anvers. Or, un seul régiment, celui du Génie, se trouvait en permanence dans cette ville. Donc, là était le salut. Mais comment y arriver ? Précisément à cette époque, de même qu'il l'est encore maintenant, M. Goemaere, notre actuel Echevin, était professeur à l'académie ; et, comme jadis il avait eu le grade de lieutenant au régiment du Génie, il y avait conservé d'excellents rapports. Il donna une lettre de recommandation à Van Beurden qui, grâce à ce talisman, fut incorporé dans l'arme susdite. L'artiste-soldat y jouit immédiatement de certaines faveurs, en ce sens qu'on l'autorisa à suivre les cours de l'académie, le soir, après les exercices à la caserne. Bientôt il obtint même la permission de fréquenter, l'après-midi, les leçons de dessin de Beaufaux.

* * *

Il est facile de s'imaginer combien maigre était le goût de Van Beurden pour le maniement du fusil et de la pioche, lui qui ne pensait qu'à son art. Aussi chercha-t-il à se débarrasser, le plus possible, des corvées, en faisant les portraits de ses caporaux et sergents, voire de ses supérieurs de plus haut grade. Constam-

ment, en rentrant à la caserne, à 10 heures du soir, il travaillait à ces sortes de productions, en s'éclairant d'une méchante lampe. Les modèles posaient jusqu'à minuit, moment obligatoire du coucher. Le réveil sonnait à 5 heures du matin, à 6 heures l'artiste-soldat était à l'académie, et à 8 1/2 heures il se trouvait aux exercices, en tenue de service. De la sorte, son existence s'écoulait entre les études et les devoirs militaires, lorsqu'en 1876 il remporta le prix d'excellence en cours supérieur. Ce fut un sujet d'orgueil pour son régiment et pour lui, ainsi qu'une cause de grande satisfaction pour son professeur Geefs, de même que pour son protecteur M. Goemaere.

Sur ces entrefaites, il avait à faire le portrait du lieutenant Allewyk, actuellement consul belge aux Etats-Unis. Il s'y consacra avec d'autant plus de zêle, dit-il, que le dit officier avait une frappante ressemblance avec le roi Léopold II. Or, par ce fait, il se figurait faire le buste même de notre souverain. Cette œuvre fut créée peu de temps avant son départ de l'armée.

Les trois années de service militaire terminées, il fut admis à travailler chez notre superbe sculpteur Jef Lambeaux, qui eut bientôt à se réjouir des rapides progrès de son élève. Lambeaux reçut la commande des grands lions qui ornent le Palais des fauves au Jardin zoologique d'Anvers, de même que celle d'un groupe en marbre pour feu M. Gossen. Ce fut Van Beurden qui tailla la majeure partie de ces œuvres, sous la conduite de son maître. En 1875, Lambeaux partant pour Paris et pour Rome, Van Beurden résolut de marcher de ses propres forces, d'autant plus qu'il avait amassé un millier de francs... Une fortune !...

* * *

C'est alors qu'on le voit suivre, à pas rapides, la route des succès. Successivement il obtint le premier accessit (rapportant 300 francs) au concours pour l'exposition triennale, concours dont le sujet était *La Prudence*, destiné au Palais de Justice de Bruxelles ; puis, en 1883, après avoir régulièrement exposé dans la capitale et à notre Cercle Artistique, il signa son œuvre admirable, *Réveillé trop tôt*, vendue deux fois, et dont les exemplaires en marbre et en bronze furent commandés par M. Niguet et par M. Nys, père. Ensuite il remporta le 2e prix au concours pour la statue de Conscience, bien

que, de l'avis général, il méritât le premier. Il eut aussi sa part dans les travaux de sculpture à l'Hôtel de ville d'Anvers. En 1885 il obtint la médaille en argent à Liverpool; en 1887 et 1888, la plus haute distinction à Port Adelaïde et Melbourne. Vers la dite époque il fit les portraits en bronze de la famille Osterrieth, ceux du général Brialmont, de M. Bal, feu le grand industriel, ainsi qu'une foule d'autres. Lors du concours organisé par la ville pour deux statues destinées au nouveau Musée d'Anvers, Van Beurden fut proclamé vainqueur, à l'unanimité des voix. A cette époque déjà il avait exécuté, pour M. Spreckels, de San Francisco, un groupe en marbre, grandeur naturelle, intitulé *La Jalousie*. En 1890 il exposa à Paris, *A la fontaine*, œuvre qui lui valut une mention honorable, doublée en 1891, d'une médaille d'or, à l'Exposition de Berlin. En 1892, lors de l'Exposition de Bruxelles, la ville d'Anvers acquit cette composition qui se trouve actuellement dans le jardin de notre nouveau Musée, où Van Beurden a d'ailleurs encore d'autres morceaux de sculpture.

Ensuite il élabora, en marbre, pour M. Cateaux, et en bronze pour le Gouverneur Baron Osy, *Le bain forcé*, ainsi qu'une série de portraits officiels. En 1890, il fit sa première œuvre en ivoire, le portrait du fils Van Havre, genre dans lequel, depuis cette époque, il s'est acquis une si brillante notoriété. En ce moment encore cette réputation a pris un essor nouveau, par les admirables spécimens, notamment *Le Christ à la colonne*, qu'il exhibe à l'exposition de Tervueren.

Une de ses sculptures en ivoire, *La toilette*, lui valut la médaille en argent, en 1892.

Nous allions oublier de dire qu'en 1894, il remporta la 2e médaille, par son *Sauveur*.

* * *

Au surplus, s'il fallait suivre, pas à pas, toutes les productions et distinctions dont Van Beurden peut s'enorgueillir, il faudrait des pages entières; car, indépendamment de ses constantes expositions, depuis 1890, au Royal Academy à Londres, de ses innombrables ventes aux sommités du monde anglais, de ses colossales figures d'*Atlas* soutenant la Mappemonde (exposition universelle d'Anvers) et tant d'œuvres encore, il importe de l'admirer dans les pério-

diques expositions que, depuis 1892, il organise avec le mariniste Steppe, et où toujours son art si pur est admiré.

Il fait partie de la société *Als ik kan*, depuis la création de celle-ci, et c'est à son ciseau si fécond que l'on doit les portraits de presque tous les artistes du dit cercle.

Il y a 13 ans qu'il fut nommé professeur à l'Académie d'Anvers.

Il y a 19 ans qu'il se maria en notre ville.

Sa boutonnière est vierge de toute décoration.

On peut saluer en lui un sculpteur de grande allure, devant sa réputation au seul travail, à la seule persévérance, et dont l'art est d'autant plus solide qu'il est basé sur une connaissance approfondie de la pratique.

Rares sont ses collègues qui peuvent en dire autant.

Charles Boom

De figure avenante, avec sa barbe noire en pointe, le teint profondément bistré, Charles Boom commande la sympathie par sa conversation joviale et son air simple. Il émet sur l'art des idées très libérales et semble toujours éviter de parler de lui-même, ce qui est certes une vertu chez les artistes dont la réputation est si bien établie qu'ils ont le droit de s'en prévaloir.

Et Charles Boom est de ceux-là.

Il naquit le 3 avril 1858, à Hoogstraeten, où son père était peintre sur bois et sur marbre, pratiquant également, à dix lieues à la ronde, la peinture en bâtiments. On peut donc dire que Charles Boom a vu, dès sa naissance, des couleurs de toutes sortes.

A l'âge habituel, on l'envoya à l'école de la commune, où il ne se distingua nullement par son zèle. Au lieu d'écrire ses devoirs de classe, il trouvait toujours moyen de les faire confectionner par ses camarades, pour lesquels, en échange, il dessinait des images. Car

dès cette époque déjà, étaient écloses en lui de constantes et réelles dispositions pour un art futur, dont il ne se rendait pas encore un compte exact, mais qu'il ressentait impérieux et absorbant.

D'ailleurs son père voyait d'un excellent œil ce développement naturel. En fin campagnard qu'il était, il escomptait in petto les services que son fils pourrait lui rendre plus tard, et peut-être rêvait-il une brillante association, qui donnerait du regain à son commerce.

Toujours est-il que le père Boom se gardait bien de sermonner son fils, lorsque celui-ci tripatouillait les couleurs étalées dans la boutique. Naturellement, cette latitude, loin de déplaire à l'enfant, le poussait à la consommation, et c'est ainsi qu'insensiblement il se mit à colorier les images qu'il dessinait.

De la sorte, il en était arrivé, à l'âge de 12 ans, lorsqu'un jour le fournisseur du magasin, M. Thibaut d'Anvers, étant venu prendre les ordres de son client, vit l'enfant à la besogne et promit de lui apporter quelques vessies *(blaaskens)* de couleur. Il tint parole, et l'artiste en herbe se trouva donc pourvu d'un stock de matériaux, dont il usa à pleine brosse.

* * *

Les années s'écoulèrent dans ce travail préparatoire et Charles Boom fit des progrès tels que son père, qui était le propriétaire et l'occupant de l'estaminet *De Welgezinde*, le chargea de décorer les murs de son local. Sans broncher, le jeune homme s'exécuta avec enthousiasme. Il déploya tout son savoir, en reproduisant consciencieusement des viandes, des pots de bière, des victuailles de toutes sortes, sans oublier un superbe fromage de Hollande, ceci pour faire plaisir à l'auteur de ses jours, qui adorait manger ce qu'il appelait la *croûte rouge (de roode korst)*. La chose fit sensation en Campine, et aujourd'hui encore les naturels d'Hoogstraeten montrent avec orgueil ce morceau de peinture illustrant toujours l'estaminet *De Welgezinde*, situé à côté de l'église du village.

Cependant, comme en ce monde rien ne chôme, Charles Boom avait atteint l'âge de 14 ans, lorsqu'un pharmacien d'Anvers, gendre du peintre Dujardin, et qui était un ami de la famille, vint un beau matin faire une visite à celle-ci. Inévitablement on lui exhiba les productions du jeune homme ; il les trouva si pleines de promesses qu'il se proposa de les soumettre à son beau-père. Par cet intermédiaire, Dujardin en eut connaissance et conseilla de faire immédiatement venir Charles Boom à Anvers. Peu de jours après, le

futur artiste débarqua dans la métropole, plus heureux qu'un prince.

Immédiatement il se mit à l'étude, recevant des leçons particulières de Dujardin, fréquentant les classes de l'école communale dirigée par son oncle, M. Weyler, et se rendant, le soir, aux cours de l'Académie. La première année il y obtint le deuxième prix, sous Luc Schaefels; puis le 1r prix, classe des figures, sous Dujardin, sans compter que dans la classe de l'antique, sous Beaufaux, il obtint également le premier prix. Pendant le jour il suivait aussi le cours de peinture.

A cette époque, cette dernière branche était sans professeur officiel. Le directeur, De Keyser, faisait l'intérim, aidé par Beaufaux. Ceci ne poussait guère aux progrès, De Keyser se bornant, en général, à corriger fugitivement les travaux des élèves.

* * *

Cette situation se prolongea durant une année, quand parut la nomination de Verlat, comme professeur de peinture. Ce fut un revirement complet, que Boom et ses contemporains se remémorent avec plaisir. Ils se souviennent surtout du jour où se fit la présentation du nouveau titulaire, par De Keyser. Tous deux entrèrent dans la classe, l'un majestueux et drapé dans son officialité habituelle ; l'autre, le petit Verlat, simple et sans emphase, avec son légendaire pantalon à carreaux. La cérémonie terminée, à peine De Keyser sorti, Verlat, donnant libre cours à sa bonhomie si appréciée, fit le tour de ses élèves et, de son large et puissant coup de patte, transforma en envolées robustes, les léchages conventionnels dont on avait jusqu'alors saturé les aspirants-artistes.

Dès ce moment, la révolution picturale était consommée avec d'autant plus de promptitude que le nouveau professeur, loin de dominer ses élèves par des allures d'aigle, se fit véritablement leur ami et camarade. Boom, un des premiers, se ressentit de ce changement, car la même année encore, il fut lauréat.

Peu après il loua un atelier, rue des Vignes, sous les toits, et continua tout spécialement à s'appliquer au dessin, la grammaire de l'art. Cet atelier n'avait aucunement l'apparence d'un palais, à telles enseignes qu'un jour Verlat, étant venu voir le peintre, faillit se casser les jambes dans l'étroit et sombre escalier, aventure qui suscita au maître la curiosité de demander combien de milliers de francs de loyer l'occupant payait pour ce taudis.

C'est là que notre artiste créa *L'Ecole Buissonnière*, une toile

d'importance, avec figures, qui le fit admettre d'emblée au Cercle Artistique. Il y peignit également plusieurs autres tableaux, qui eurent du succès dans différentes Expositions. Il avait alors 21 ans.

* * *

Sur ces entrefaites se fit la réorganisation de notre Académie. Boom y rentra et y obtint un atelier, en communauté avec Louis Van Engelen et Houben. Il y travailla avec une ardeur soutenue, se faisant volontiers corriger par Verlat, qui jamais ne refusait ses conseils à quelqu'un. Entr'autres il y créa une étude du *Christ en croix*, qu'on remarqua beaucoup à l'exposition collective des académies à Bruxelles.

Bientôt arriva l'époque du concours de Rome. Boom résolut d'y prendre part, mais il ne réussit guère, étant donné qu'à l'épreuve préparatoire il était précisément le dernier qui fut écarté. Ce mécompte ne le découragea point. Sur le conseil de Verlat, il fit une grande toile, de composition laborieuse, *La Belgique aux belges*. Exposée à Gand, elle eut un superbe succès et fut acquise par M. Somers d'Anvers.

En 1880, Verlat devant peindre, en notre Ville, le Panorama que l'on sait, Boom y collabora activement, tout en continuant de produire pour diverses expositions, notamment *On ne passe pas*, une toile qui contribua beaucoup à consolider sa réputation.

En 1882 il partit, avec Louis Van Engelen et Houben, pour la Russie, où ils étaient engagés pour le Panorama de Moscou que Verlat devait créer. Après un séjour de cinq mois, sous une chaleur tropicale, dans la patrie des czars, il rentra à Anvers, où il se lança hardiment dans la peinture des portraits. Il en fit une grande quantité, principalement dans les familles patriciennes de notre métropole, série qui se complète encore de nos jours.

Il se maria à Anvers en 1885, fut nommé, la même année, professeur à l'Académie de cette ville, et se fit encore remarquer, à la même époque, par une toile capitale, *Le vétéran*, après avoir signé un autre tableau de valeur, *La pipe du grand'père*.

A côté de ces succès il obtint plusieurs médailles et distinctions dans des expositions diverses, et envoya à notre triennale de 1891, *L'amour maternel*, qui fut vendu, pour un prix royal, à M. Wilkens de New-York.

Et encore n'a-t-il pas dit son dernier mot.

Léon Brunin

De taille ne dépassant pas une honnête moyenne, il a le regard très vif, perçant même, et qui s'allume singulièrement quand il discute, avec cette pittoresque abondance de mimique et de paroles qui lui est propre. Figure d'extrême mobilité, avec sa fine moustache noire et son nez romain donnant à l'ensemble un cachet d'homme déterminé. Et ce n'est guère un signe distinctif illusoire : Brunin est homme d'action et de décision virile. En outre on ne vit jamais plus fidèle amateur de la plante de Nicot, car il fume toujours et toujours, le cigare ou la pipe, selon les circonstances.

Léon Brunin naquit à Anvers en novembre 1861.

Quand nous disons Brunin, nous sommes peut-être inexacts, puisque de son vrai nom il s'appelle Léon De Meuter. C'est du reste ainsi qu'il est consigné dans les registres de l'académie, comme professeur, de même que dans tous les actes plus ou moins officiels.

Il est et reste donc bien établi que Léon Brunin c'est Léon De

Meuter, et réciproquement ; tout comme dans *Mam'zelle Nitouche* Célestin c'est Floridor et Floridor c'est Célestin.

Léon Brunin vit le jour dans cette partie si typique de notre ville, qu'on nomme le *Schipperskwartier* ou quartier des marins, là où l'on trouve les caractères les plus énergiques et les meilleurs cœurs.

Dès son jeune âge on le mit à l'école primaire (alors très réputée) de M. Berber, rue Goddaert ; mais il n'y fit absolument rien de bon. Remuant au possible, batailleur émérite, il professait sans relâche la théorie des coups de poing, et passait de ce chef plus souvent le midi en punition à l'école qu'à dîner chez lui. C'était dur, mais il trouvait toujours une consolation par le fait que dans ces cas, son grand'père, un colosse, qui l'adorait et qui le gratifiait de l'appellation caressante de « *mijnen Jon* », venait régulièrement le prendre à la sortie de classe, à 4 heures, et lui apportait quelque friandise. Chose curieuse, le gamin, qui pendant les heures d'étude était un petit diable, se transformait complètement après cela. A peine rentré chez lui, il se mettait à dessiner avec un courage soutenu et sans éprouver de lassitude.

* * *

Ce n'est pourtant pas qu'il se sentait des velléités d'artiste, car il criait à qui voulait l'entendre, que son seul et unique désir était de se faire, plus tard, gendarme. Au reste cette aspiration singulière s'explique par la profonde impression que lui causait tout ce qui était force brutale, cliquetis de sabres, mouvements d'armes, rixes, et autres choses de même nature. Cela est si vrai que son plus grand plaisir était de dessiner des scènes de carnage, où les personnages, ployant sous le poids d'armes formidables, s'entrechoquaient dans des combats meurtriers, se coupaient des bras et des jambes, voire des têtes, le tout assaisonné de sang et d'entrailles. Un de ces dessins, encore conservé, représente un homme bien râblé, au torse puissant et nu, assis sur une chaise et aiguisant un énorme couteau. A ses pieds, dans une mare de sang, est accroupi un autre individu affreusement mutilé ; puis des couteaux partout, des membres humains épars dans tous les coins, du sang, encore du sang, une véritable boucherie, de quoi faire peur aux gens sensibles....

A l'âge de 8 ans, Brunin se mit à suivre, de sa propre initiative,

les cours de l'Académie d'Anvers. Chez lui, on ne demandait pas mieux, puisque c'était un excellent moyen de se débarrasser de sa turbulente et batailleuse présence. Mais à l'Académie il trouvait à exercer, sur une grande échelle, sa nature belliqueuse. Il était de taille excessivement petite, presqu'un nain, à telles enseignes que pour atteindre au pupître à dessiner, il devait se servir d'un escabeau de 80 centimètres au moins. Or, comme toujours les petits sont les souffre-douleur des grands, on lui réservait toutes sortes de quolibets et de taquineries. C'était alors que le lion se réveillait sous la forme de Brunin tapant dru, de son escabeau, sur ses agresseurs, et leur faisant payer cher leurs moqueries déplacées. Il a illustré, avec une plaisante naïveté, une de ces scènes de grand combat, en un dessin de laborieuse composition qui fait encore partie de ses archives. D'ailleurs, cette exiguité de taille était un des travers de sa jeunesse. On peut dire que, sous ce rapport, il était absolument hors de proportion ; et ce n'est que bien plus tard, vers l'âge de 16 ans, qu'il acquit un degré de croissance raisonnable.

* * *

Quoi qu'il en soit, Brunin ne tarda pas à attirer sur lui l'attention des professeurs en général, et en particulier celle de M. Cloetens, un sculpteur classique qui avait déjà formé plusieurs élèves, notamment feu Van Engelen, Jef Lambeaux et Frans Joris. Ce M. Cloetens avait bien vite remarqué les étonnantes dispositions du jeune homme et projetait de l'avoir à son école. Profitant de ses relations avec les grands parents de Brunin, qui tenaient une auberge renommée, rue Klapdorp, à l'enseigne *De 3 Snoeken*, il manœuvra si bien qu'à l'âge de dix ans, l'enfant s'enrôla sous sa tutelle. Il lui fit faire surtout d'importantes et incessantes études anatomiques.

Brunin avait 11 ans quand il exposa, à la vitrine du libraire Tessaro, une collection de dessins qui eut un succès délirant. L'on peut dire que réellement le nom du débutant fut mis en vedette à cette occasion.

Cependant, comme on le jugeait trop jeune pour l'étude du nu, il allait quotidiennement à l'Académie de Malines, dessiner d'après nature, sous la direction de Geets. Chaque soir il revenait à Anvers; mais dans la gare, en attendant le train, il crayonnait des portraits

de qui voulait bien les lui commander, et les vendait communément au prix de 10 centimes. Sa clientèle était nombreuse, et il arrivait même qu'une âme joviale lui fourrait une piècette de 50 centimes ou d'un franc. Toute proportion gardée, il y faisait fructueuse recette.

* * *

Pendant 4 ans cette vie de labeurs se continua pour lui, agrémentée quotidiennement d'une heure d'exercices gymnastiques. Tous les dimanches on allait excursionner en famille, et Brunin, toujours muni de son calepin, devait, par ordre de son maître, croquer les campagnards et leurs intérieurs. Ceci, évidemment, contribua beaucoup à développer le savoir de l'artiste sculpteur, qui entretemps faisait, en terre cuite, le portrait de tous ses amis et connaissances. On voit qu'à cette époque il n'y avait pas encore, pour Brunin, question de peinture, d'autant moins qu'il travaillait successivement aux ateliers des sculpteurs Smout et Joris. C'est chez ce dernier que se décida sa véritable vocation. Un beau jour, à propos d'un travail important, une violente discussion s'éleva entre le professeur et l'élève. Celui-ci s'en plaignit à Cloetens, lequel, après enquête, l'enleva de chez le sculpteur Joris, en lui disant : « Venez, mon garçon, nous allons nous faire artiste peintre». En effet, ils s'en furent tout droit au Parc, dessiner les plus beaux arbres, surtout les catalpas aux environs du Kiosque, leçons de pleine nature qui se répétèrent pendant 3 ou 4 semaines.

Dès ce moment il n'y avait plus question de sculpture. Brunin, se sacrant définitivement peintre, alla travailler à l'atelier de Peeters, rue des Wallons.

Sur ces entrefaites arriva, en 1873, la catastrophe de Wommelghem. On organisa une exposition pour les victimes, au Cercle Artistique. Brunin y envoya un tableau qui fut remarqué et le désigna d'emblée à l'admiration publique.

* * *

Sous l'impulsion de Joseph Isenbaert, une figure vraiment anversoise, il trouva un noyau de protecteurs en les personnes de MM. Victor Lynen, Florent Joostens, Sabbe, Servais, De Bom, De Wandere, Van den Nest, Edouard Pecher, le baron van Havre etc., qui s'occupèrent très activement de lui faire une éducation scolaire d'abord, et de compléter ensuite son éducation artistique. Vers l'âge

de 16 ans donc il fut envoyé à l'école communale payante, rue de l'Amman. Il s'y reprit si victorieusement que la deuxième année, il remporta tous les premiers prix. En dehors de cela un instituteur communal, M. De Laet, se dévoua spécialement pour lui apprendre à fond l'histoire.

Ensuite il fut placé sous la direction du peintre Van Kuyck, qui l'amena à Buggenhout et Baesrode, à l'effet de peindre d'après nature. Après des aventures de tout genre, il revint à Anvers, pour suivre définitivement l'enseignement de l'Académie. Alors il rompit à tout jamais avec M. Cloetens, qui était parvenu à le brouiller avec ses protecteurs, lesquels du reste, lui revinrent plus tard avec plus d'enthousiasme, quand ils eurent reconnu l'erreur dans laquelle on les avait induits.

D'abord il fut admis au cours de dessin par Beaufaux, puis, après 6 mois, dans la classe de peinture de Verlat, où la première année il fut lauréat sur 70 élèves. C'était l'époque superbe des grands élans et des gigantesques labeurs. La 2e année il fut encore couronné, ce qui lui valut l'obtention d'un atelier à l'Académie. Là naquit entre Verlat et lui cette sympathie immense, qui créa entre le maître et l'élève des liens indissolubles d'affection et de vénération mutuelles.

* * *

Dès ce moment il marcha seul et victorieusement. Du coup sa personnalité se dégagea. Il peignit son premier tableau d'intérieur intitulé: *Que faire?*, une révélation, à cause surtout de deux rayons de soleil qu'il y avait appliqués avec une perfection telle, qu'ils défiaient la réalité. Cette toile, envoyée à l'exposition des concours, fut acquise par Nicolié pour fr. 35c. A peine ce marché fut-il conclu, que M. E. Grisar entra dans la salle et racheta l'œuvre à Nicolié pour fr. 600. Ce dernier, en homme loyal, fit profiter Brunin de la bonne aubaine, en lui donnant fr. 500, au lieu de fr. 350.

La trouée était faite. Le nom de Brunin s'auréolait. Après avoir, avec quelques camarades, fondé le cercle *Als ik kan*, il s'en allait assidument et constamment travailler aux environs de Calmphout, où il peignit des intérieurs. Sa réputation grandissait comme par enchantement et il vendait, à de bons prix, tout ce qu'il créait. Alors déjà il faisait également fort bien les animaux.

A la même époque il créa *Le mangeur de moules*, destiné à *Als ik*

kan. P. E. Nicolié le lui acheta pour 500 francs, avant même l'ouverture de l'exposition, tout en commandant un pendant, *Le mangeur d'huîtres.* Insensiblement de sérieuses relations s'établirent entre l'artiste et le marchand de tableaux, si bien qu'ils passèrent une sorte de contrat moral qui porta des fruits excellents pour chacun d'eux.

Brunin alla faire une tournée en Hollande, où il devint un des plus fervents admirateurs de Rembrandt. Il l'a du reste prouvé, car il est d'une jolie force dans la peinture à contre-lumière.

Ce fut alors pour lui la renommée décidément établie, et cette renommée n'a plus faibli.

* * *

Il se fit remarquer à chaque étape : en 1885, à l'exposition d'Anvers, par *L'empailleur* ; la même année par *Le Chimiste* et le *Broyeur*, ce dernier acquis par M. Emile Verellen ; en 1888, exposition d'Anvers, par *De quelle provenance ?* Il vendit à lord Meux, de Londres, son *Rembrandt peignant* ; à M. Kiebel de Ohio, son *Benvenuto Cellini* (exposition de Chicago); à M. Correns d'Anvers, son *Chimiste* ; au baron Hirsch de Paris, son *De quelle provenance* pour 2400 fr. ; à Yerkes, le plus grand collectionneur de l'Amérique, son *Collectionneur ;* au banquier Warburg de Londres, *Le dernier Bijou* ; puis il fit des placements continuels aux Maisons Carmer de New-York, Knudler de Paris, et Valladon de La Haye ; ensuite une énorme série de ses toiles furent envoyées en Amérique par feu Nicolié et D'huyvetter fils, deux intermédiaires dont nos artistes connaissent la valeur ; enfin, dans la magnifique galerie de M. Huybrechts, à Anvers, il a 16 tableaux.

En 1886 il obtint à Liverpool la médaille ; en 1888, à Anvers, la médaille d'or ; en 1892, à Paris, et la même année à Munich, également la médaille d'or ; en 1893 à Chicago, une distinction; en 1894, à Anvers, la 1e médaille et en 1895, à Bordeaux, une distinction.

En 1894 il fut nommé chevalier de l'ordre de Léopold.

En 1886 il devint professeur à l'Académie d'Anvers

Il est représenté aux Musées de St.-Louis et divers autres du Nouveau-Monde ; à celui d'Anvers, par *Méditation*, et à Munich, par *L'atelier du sculpteur.*

Il se maria à Anvers.

On voit que le petit Brunin de jadis, l'enfant-nain, a fait de la route et qu'il peut hardiment se mesurer avec nos plus vaillants artistes.

Eugène-François Siberdt

Le regard franchement ouvert derrière les verres de son pince-nez, les cheveux d'un noir de jais, dont une touffe lui taquine parfois capricieusement le front, la moustache fournie, l'allure pleine de vivacité, Siberdt exerce d'emblée une attraction sympathique. Sa parole est convaincante et lorsqu'il s'étend sur les choses d'art, on aime à savourer sa logique.

Il naquit à Anvers le 21 avril 1851.

Son père, maître tailleur, ne dédaignait nullement, dans ses heures de loisir, de s'occuper un tantinet d'art. Il fréquentait beaucoup l'atelier des peintres Vinck, Noterman et Huysmans, et même un jour il avait poussé la pratique jusqu'à faire un tableau pour l'église de Bouchout, lequel y est peut-être encore.

Dès lors il n'est pas étonnant que les premiers pas artistiques d'Eugène Siberdt furent fortement encouragés par son père, car il importe de dire que l'enfant, quand il était à l'école, s'amusait

presque constamment à dessiner, soit sur ses livres, soit sur des cartes mortuaires, soit sur tous autres papiers qui lui tombaient sous la main.

Aussi dès l'âge de 4 ans, le gamin faisait déjà un abondant usage du crayon, et s'était formé une respectable collection d'études et d'esquisses, que le père Siberdt montrait avec ostentation à ses amis et connaissances.

Ceci était légitimé par le fait qu'il rêvait de faire de son fils un peintre, intention que, du reste, celui-ci ne contrariait d'aucune façon, puisqu'au contraire toutes ses facultés semblaient tendre vers la vie artistique.

C'est ainsi, qu'à peine âgé de 10 ans, il entra comme élève à l'Académie d'Anvers, où bientôt il se distingua sur toute la ligne, par ses aptitudes extraordinaires.

Il y eut successivement comme professeurs Dujardin, Beaufaux, Joseph Van Lerius et De Keyser, mais c'est surtout sur ce dernier que se reporte toute son admiration et toute sa gratitude, pour les incessants et précieux encouragements qu'il en reçut.

A chaque étape de ses études il se distinguait, si bien qu'à l'âge de 16 ans il obtint la médaille d'or en cours d'enseignement supérieur.

* * *

Cependant, par un de ces étranges revirements qu'on ne parvient pas à s'expliquer, lorsqu'il était à la classe de grande antique, se produisit chez Siberdt une certaine détente, une sorte de lassitude, qui prit un caractère inquiétant. Lui qui toujours était si ardent au travail, si infatigable aux études, semblait subitement les prendre en horreur.

Il ne suivait plus ses cours qu'avec irrégularité, ne pensait plus qu'à se divertir et se laissait aller à un abandon presque complet et certainement répréhensible.

Heureusement son père veillait sur lui.

Il suivait avec tristesse ce relâchement subit, mais en même temps il résolut de ramener, par la rigueur, la brebis égarée.

Un soir donc, au lieu d'aller à l'Académie, le jeune Siberdt s'était encore rendu au café, où il jouait fièvreusement au billard avec ses amis, lorsque son père, qui l'avait guetté et suivi, vint très carrément lui mettre la main au collet.

Il lui signifia que, puisqu'il ne voulait plus travailler comme artiste, il n'avait qu'à travailler comme tailleur.

Ainsi fut fait : Le jeune homme dut subir la pose peu académique des couturiers sur la table, et on lui donna à confectionner des boutonnières, ce que du reste il fit très mal.

La leçon porta des fruits immédiats. Le tailleur improvisé demanda à retourner à ses dessins. On en écrivit à De Keyser, qui répondit sur le champ que Siberdt pouvait rentrer à l'Académie.

Dès ce moment il se remit à l'étude avec une ardeur nouvelle, bien profitable, puisque, au grand concours de Rome, en 1873, il obtint la médaille de 2e prix, le premier prix n'ayant pas été décerné. Cette distinction lui valut un subside de frs. 12.000, fourni moitié par le gouvernement, moitié par la ville. Au moyen de ces fonds il se rendit à Paris, pour étudier au Louvre; ainsi qu'à La Haye.

Sa renommée s'établit promptement, attirant sur lui l'attention de notre ancien échevin, feu l'avocat Cuylits et de l'avocat Van Hissenhoven, qui devinrent pour lui des protecteurs aussi dévoués qu'influents.

* * *

C'était surtout sur le genre portraits que s'étaient concentrés tous ses efforts. Son talent s'y épanouissait de robuste façon, de telle sorte que successivement dans un grand nombre d'expositions il se fit remarquer, depuis 1874. Les commandes affluèrent, le proclamant ainsi officiellement peintre de portraits.

En 1875, il se maria à Anvers avec Mlle Joséphine Aulit-Logé, la sœur de M. Gustave Aulit, un des négociants les plus connus de notre ville ; mariage qui lui donna deux enfants, un garçon et une fille.

Quelques années plus tard, il lui prit fantaisie d'organiser à Londres, en compagnie du peintre Narcisse Baudin, une exposition spéciale de leurs œuvres. Réunissant donc tout ce qu'il possédait en fait d'argent, il s'en fut dans la capitale de l'Angleterre. Les deux amis y louèrent des appartements, dans l'un desquels ils ouvrirent leur salonnet ; l'autre leur servait de chambre à coucher. Or, pendant la deuxième nuit, ils entendirent cogner à la porte et une voix leur commander d'ouvrir. Naturellement, effrayés, ils n'en firent rien. Le lendemain, après enquête, ils apprirent que des voleurs s'étaient introduits dans l'immeuble. Détail piquant : il fut moralement établi que le propriétaire était complice de l'attentat. Immédiatement

les artistes déposèrent une plainte en justice, ce qui eut pour seul résultat qu'un agent de police fut placé en permanence devant la maison.

Au reste, cette entreprise d'exposition semblait devoir être fatale aux organisateurs, car ils ne vendirent absolument rien et revinrent, les poches vides, à Anvers. Leur seule consolation était que le comte de Flandre, de passage à Londres, avait visité leur Exposition. En vérité, la compensation n'était guère énorme.

* * *

Mais ceci n'était point de nature à détourner Siberdt de son labeur. Il s'y remit, au contraire, avec plus de force encore, lorsqu'en 1883, à la suite de la démission de Beaufaux, le conseil d'administration de l'académie lui offrit spontanément la place de professeur intérimaire d'enseignement supérieur. Le jeune artiste s'y voua corps et âme, si bien que lors de la réorganisation de notre Institut académique, il se vit nommer, à titre définitif, pour l'enseignement supérieur de dessin d'après le modèle vivant, fonctions qu'il remplit encore en ce moment. Dans une lettre officielle, feu Charles Verlat lui exprima son entière satisfaction pour la manière toute brillante dont il s'acquittait de ses devoirs, appréciation qui sera certes confirmée par notre actuel Directeur, Albert De Vriendt.

On peut évaluer à des centaines les portraits (tant dessinés que peints) créés par Siberdt. Parmi eux, ceux du gouverneur Baron Osy de Zegwaert ; d'Alfred Osy de Zegwaert ; de l'avocat Cuylits ; de M. Saunier, bourgmestre d'Hemixem ; de la famille Geelhand, etc.

Pour les tableaux, notons au courant de la plume : *Le retour des champs*, à l'Exposition d'Anvers de 1870, acquis pour la tombola et gagné par M. Gysbrechts de notre ville ; *Dénicheurs de nids*, acheté par M. Naes et détruit par un incendie ; *Art et amour*, appartenant à M. Foulon d'Anvers ; *Assomption de la Vierge*, commandé en 1880, par M. De Coen, pour l'église de Brasschaet ; *Boutique de l'imprimerie Plantyn*, au consul d'Angleterre ; *Cabinet de Juste Lipse*, à un banquier de Londres ; *Halte de Bohémiens*, à M. F. Latinie ; *Meurtre de Rizzio*, qui a figuré à l'Exposition d'Anvers en 1894, et *Enfant martyre*, une œuvre émotionnante.

Siberdt n'est ni décoré ni représenté dans les galeries gouvernementales.

Il a pourtant des titres sérieux à cette double apothéose.

Jacques De Braekeleer

BEAU vieillard, attractif au possible, avec sa figure encadrée d'une barbe grise et patriarcale, son front largement découvert, ses yeux profonds surmontés de sourcils abondamment fournis et qui semblent vouloir flotter au vent, comme deux touffes de broussailles. Ses cheveux, encore joliment bouclés, tombant dans la nuque, lui donnent un air de crânerie peu ordinaire pour un homme ayant dépassé les soixante-dix ans. Au reste, jeune encore de cœur et d'esprit, De Braekeleer semble défier l'outrage des ans, qui paraissent avoir pour lui un respect tout particulier.

Il naquit à Anvers, le 30 mars 1823. Son père, fils de forgeron, et forgeron lui-même, était le frère du peintre Ferdinand De Braekeleer, dont le nom appartient à l'histoire et qui lui dut, en très grande partie, les succès de sa carrière artistique. En effet, le forgeron aidait constamment de ses deniers le peintre, et le soutenait pécuniairement quand il s'agissait de subvenir aux frais d'études. Même, lorsque Ferdinand De Braekeleer séjournait en Italie, ce fut encore

le brave artisan qui le subsidiait et ne le laissait manquer de rien.

Si nous attachons quelque importance à ces détails d'outre-tombe, c'est que nous voulons appuyer sur le profond esprit de famille qui régnait chez les De Braekeleer. Cet esprit y est passé à l'état permanent car, de nos jours encore, le sculpteur qui nous occupe coule doucement son existence de célibataire heureux, en compagnie de ses sœurs, formant ainsi un ménage d'excellents bourgeois qui n'ont qu'une pensée : la concorde et la paix.

Dès sa plus tendre jeunesse, Jacques De Braekeleer avait d'irrésistibles penchants pour le dessin. Lorsqu'il suivait les classes de l'Athénée d'Anvers et du pensionnat, il vouait à cette passion des heures délicieuses, fortement encouragé du reste, par son père, qui estimait que c'était là un louable passe-temps. Au surplus, Jacques De Braekeleer, comme par une attirance instinctive, fréquentait assidûment son oncle, le peintre, qui lui prodiguait de précieux conseils.

Un fait digne de remarque, c'est que les parents de notre sculpteur semblaient prendre goût à tout ce qui avait rapport à l'art, car annuellement ils organisaient, en petit comité, une sorte de concours de dessin auquel participaient tous les enfants de la famille. Les morceaux de composition étaient exposés dans une des chambres de la maison ; puis un jury familial, ayant à sa tête le peintre Ferdinand De Braekeleer, prononçait gravement ; et, le dimanche suivant, avait lieu la distribution des prix aux vainqueurs. Ces prix consistaient en boîtes à couleurs, canifs, portefeuilles et autres menus objets.

Inutile d'ajouter que Jacques De Braekeleer était le plus souvent proclamé lauréat.

* * *

Néanmoins, à cette époque-là, ces faciles victoires ne l'avançaient pas beaucoup comme point de départ de sa future carrière artistique, car son père lui réservait des destinées plus mercantiles. En effet, on le plaça comme employé de bureau chez un de ses oncles, manufacturier, avec l'espoir de le voir, plus tard, se lancer définitivement dans cette branche. Au reste, le jeune De Braekeleer s'y trouvait parfaitement bien, puisque, au bout d'une couple d'années, il fut chargé des voyages. Il souscrit volontiers à ces dispositions, mais il y mit la condition absolument expresse de pouvoir quand même suivre les cours de l'Académie. Il avait alors 18 ans.

Ses débuts à l'Académie furent brillants, car la première année, il remporta le premier prix des têtes d'après l'antique, dans la classe

du professeur Van Hool. Ce fut une grande joie pour la famille et un légitime orgueil pour le lauréat, d'autant plus que son oncle, Ferdinand De Braekeleer, voyant plus clair que les autres, lui conseilla d'abandonner ses manufactures et de se faire définitivement sculpteur. Il n'en fallut pas davantage pour mettre le feu aux poudres.

La carrière commerciale fut répudiée avec enthousiasme et le jeune homme entra à l'atelier de De Cuyper, non point comme praticien, mais comme élève, ceci tout en continuant ses études à l'Académie. Ses progrès furent marquants. Pendant les quatre années qu'il resta chez son nouveau maître, il s'était vraiment formé comme artiste.

Un beau matin il reçut de M. Guyot-Van Havre, un client de son père, sa première commande. Non sans une certaine émotion, il se rendit à l'hôtel de ce riche amateur d'art, où il fut reçu par Madame. On lui fit faire une statuette en marbre, pour une cheminée. Le sujet était basé sur une légende mystique. Il intitula son œuvre *L'Ange à la mer*. La réussite fut complète et son travail lui rapporta 1000 francs. Ce début lui porta bonheur : coup sur coup, il obtint d'autres ordres de différentes sources, ce qui lui créa une vie de labeurs, à laquelle il se plut surabondamment.

* * *

Peu à peu il se fit des relations productives, et les années s'écoulèrent dans une étude constante. Un jour on lui fit entrevoir une vente lucrative au roi de Hollande, Guillaume II. Pour cet objet De Braekeleer se mit en frais. Il élabora un marbre d'importance, une femme nue, *La Fragilité*, qui lui coûta au-delà de 3000 francs comme matière et frais de main d'œuvre ; mais lorsque le tout fut achevé, le roi Guillaume mourut. Ce fut une amère déception pour l'artiste, qui vit ainsi s'échapper un placement dont il espérait beaucoup.

Il se décida alors à exposer sa composition à Anvers, où elle ne trouva pas acquéreur ; puis, sur le conseil de Leys, il l'envoya à Bruxelles, où elle obtint un succès enthousiaste. Le gouvernement lui alloua pour cette statue un subside de 1000 francs. Elle fut achetée par M. Couteau, un banquier bruxellois, qui la plaça dans sa galerie. Peu après on lui commanda une statue en marbre, grandeur naturelle. A cette occasion, Verlat vint voir son travail et l'engagea fortement à aller compléter ses études à Paris. Il lui donna même une lettre de recommandation pour Carrier-Belleuse. Muni de ce précieux passe-port, De Braekeleer eut facilement accès auprès du

maître, qui mit son atelier à sa disposition. D'emblée il fut traité sur le pied d'une amitié parfaite.

De Braekeleer avait alors 35 ans et possédait un respectable bagage de connaissances artistiques, qu'il tripla par son apprentissage chez Carrier-Belleuse. Aussi se proposait-il de rester encore longtemps auprès de ce dernier, lorsqu'il reçut la commande de la statue d'Albert Grisar, cette création de grande allure qu'on a si malencontreusement reléguée dans un coin du péristyle du Théâtre Royal d'Anvers. L'inauguration eut lieu le 9 mars 1871. Au pied même de l'œuvre, l'artiste fut décoré chevalier de l'ordre de Léopold. Immédiatement après il fut chargé de l'exécution du monument en marbre blanc, érigé sur une place publique à Buenos-Ayres, à la mémoire d'Alsina, président de la République Argentine.

* * *

Il fit successivement encore une importante série de portraits, notamment de Rogier, du cardinal Dechamps, de Michiels-Loos, van Havre, Van Put, sénateur, Vergouts et autres, le tout en marbre. Puis des groupes pour MM. Gossen, Constantin Biart et Paul Hamman, ainsi que des statues pour MM. Florent Joostens et Foulon. Le monument Lies, au cimetière du Kiel à Anvers, est également son œuvre, traitée au point de vue purement artistique. Pour cette superbe page il arriva beau premier sur 14 concurrents. Sans parler des nombreuses terres-cuites qui ornent une foule de salons anversois, De Braekeleer est représenté au Musée de Bruxelles par un groupe en marbre, *L'Attente*, et au Musée d'Anvers par les bustes de Lies, Ferdinand De Braekeleer, Cuylits, Louis Van Kuyck, Rogier, ainsi que par un groupe en bronze, le *Massacre des Innocents*. Il a encore à Anvers un monument public, *Quentin Metsys*.

Il est académicien et membre effectif du Corps académique d'Anvers ; membre de la commission royale des monuments pour la province d'Anvers ; membre de l'administration du Musée du Steen; ancien membre de la commission administrative de la Société des Beaux-Arts ; ancien secrétaire de la section plastique du Cercle Artistique; et enfin, depuis 10 ans, professeur à l'Académie d'Anvers.

A la suite de l'Exposition des Beaux-Arts de cette ville, en 1891, il fut promu au grade d'officier de l'Ordre de Léopold.

On voit donc que Jacques De Braekeleer ne s'est jamais endormi sur ses lauriers.

Romain Steppe.

QUI pourrait jamais penser que ce gros et grand garçon, avec ses allures de caille grasse, sa bonne mine rubiconde, sa gaieté d'homme qui se laisse vivre, fut jadis un des enfants les plus malingres et les plus souffreteux que la terre ait portés ?

Et pourtant, rien n'est plus vrai.

Depuis sa naissance jusqu'à l'âge de 20 ans, il a traîné une existence maladive, prête à s'envoler dans un souffle ; et si maintenant la nature lui est devenue plus clémente, c'est que probablement elle a voulu faire amende honorable, en conservant à l'amitié et à l'art le plus charmant des hommes, le meilleur des camarades et.... un peintre destiné à occuper une place marquante.

Romain Steppe vit le jour à Anvers, le 13 janvier 1859.

Son père, négociant en charbons et armateur, était à la tête d'une des plus honorables firmes commerciales de notre ville.

Il habitait Canal St.-Pierre, donc au bord de l'eau, ce qui

peut-être contribua à faire naître et à développer chez son fils Romain, le goût pour les marines.

Toujours est-il que, dès l'âge le plus tendre, le jeune Steppe prenait un plaisir extrême à tailler dans le bois, des petits bateaux, dont il faisait corriger les imperfections par son oncle maternel, M. De Block, demeurant dans le voisinage, et qui avait un atelier de *blockmaker*.

La famille ne nourrissait encore aucune idée précise d'avenir pour l'enfant, que l'on plaça à l'école primaire de Hoeikens. Il n'y fut qu'élève tout platonique, lorsqu'on prit la décision de l'envoyer à Alost pour le lancer dans les études d'humanités.

La mort de son père étant survenue, il fut dirigé sur Namur, au Collège Notre Dame de la Paix. Là il se distingua beaucoup, car il y remporta une cargaison de prix.

Il n'avait pourtant pas abandonné son occupation favorite : faire des bateaux en pratique et en dessin. Il en fit de toutes formes et de toutes nationalités, pour les religieux.

Un beau jour lui prit la volonté de se faire marin, mais, la famille s'y opposant, il dut retourner à ses livres.

* * *

Il était arrivé à l'âge de 19 ans, lorsque son frère, devenu chef de la maison, l'envoya en pension en Angleterre. Il y séjourna une année ; puis s'en fut à l'Université de Bonn, en vue surtout d'une connaissance parfaite de la langue allemande.

Devenu sérieusement malade après 6 mois de résidence là-bas, il dut rentrer à Anvers, où il resta pendant assez longtemps, dans un état d'indécision. Durant toute cette période il s'adonnait, avec une ferveur soutenue, à la lecture, alternant avec l'étude de la mécanique ainsi que la confection et le dessin de bateaux, lorsqu'enfin il fut décidé qu'il se ferait employé de bureau.

Mais le jeune homme n'était pas taillé pour cette vie là, il le sentait bien.

Par bonheur, une circonstance inopinée vint lui donner sa véritable direction.

Le peintre Van Hoorde devait décorer, chez le frère de Steppe, une salle flamande. Il vit les dessins du jeune homme et lui conseilla

d'essayer de se faire artiste-peintre. La résolution fut prompte et catégorique.

Immédiatement Steppe s'en alla acheter des couleurs, un chevalet, une blouse ainsi que les autres accessoires, et s'improvisa peintre, dans sa chambre, où il travailla d'inspiration et sans l'aide de personne.

Bientôt il eut fait son premier petit tableau, qu'il montra triomphalement, et dont on était passablement satisfait. Sans presque respirer, il se mit à sa seconde toile, une marine de grande dimension, qu'il offrirait en cadeau à son frère, à l'occasion de l'anniversaire de celui-ci.

Mais il avait trop présumé de ses forces : il resta en détresse au beau milieu de sa création, et ce fut Van Hoorde qui y peignit le ciel, rendant ainsi la chose acceptable.

C'était en 1882.

* * *

Sur ces entrefaites Steppe se rendit en Suisse, auprès de sa sœur malade.

Lorsqu'il revint, son frère, qui avait réfléchi, résolut de lui laisser suivre ses penchants et de lui donner un professeur. On s'accorda avec le peintre Boland, à l'atelier duquel Steppe se mit incontinent à faire des marines.

Il débuta par une toile, *Le calme*, qu'une dame anversoise lui acheta pour 350 francs, puis par une série de tableautins qui furent acquis par M. Verset de notre ville.

En 1883 il prit, pour son propre compte, un atelier rue Carnot, voisinant de la sorte avec quelques autres artistes qui, eux aussi, avaient établi leurs pénates dans le même immeuble.

C'était la belle époque du travail assidu agrémenté de farces d'atelier et de mystifications restées légendaires. On vivait en communauté et l'on ne se privait d'aucun plaisir.

C'est ainsi que chacun des artistes de la colonie avait une carabine, et lorsque le propriétaire envoyait toucher le montant du loyer, on se formait en peloton et l'on tirait à blanc sur le malheureux encaisseur, qui s'enfuyait sans demander son reste. Puis on payait la quittance.... quand on avait des fonds.

Cette existence de bohêmes dura trois longues années, pendant

lesquelles Steppe s'en allait continuellement peindre en pleine nature, aux bassins et environs d'Anvers, sur des toiles de grande dimension.

* * *

Entretemps Georges Geefs, un des assidus du Café Frison (le cabaret révolutionnaire, comme on disait alors), avait remarqué Steppe. Il offrit de lui donner une introduction pour Isidore Meyers, l'excellent paysagiste-mariniste, à l'effet d'être admis comme son élève. On lui écrivit sur le champ et la réponse fut favorable. Tout de suite Steppe se rendit auprès de son nouveau professeur, qui l'amena étudier à Santvliet, St. Amand, Hamme, et dans toute cette magnifique partie des rives de l'Escaut.

Bientôt il fut connu à trois lieues à la ronde, d'abord par sa drôlatique manie d'aller toujours peindre en redingote et chapeau haut de forme ; ensuite par sa participation à toutes les plaisanteries que l'on imaginait.

Entre autres, un jour il peignit en vert et jaune, des pattes au museau, un superbe caniche, du nom de *Bijou*, appartenant à un hôtelier de St. Amand. La mystification fit époque et il fallut douze mois de lessive acharnée pour faire disparaître complètement les couleurs dont le quadrupède était enduit.

Cette vie là se poursuivit pendant une couple d'années, durant lesquelles Steppe exposa déjà successivement des tableaux à Amsterdam, Boulogne-sur-Mer, ainsi qu'à *Als ik kan*, à Anvers. Ces toiles étaient des paysages, des fleurs, mais principalement des marines.

De la sorte il entrait en pleine carrière artistique, s'installant définitivement dans son actuel atelier à Anvers, et alternant ses travaux avec des études sur place, à Blankenberghe, Castel et autres endroits.

* * *

Bientôt encore, il organisa avec Alphonse Van Beurden, la première de ses expositions particulières, à la Salle Verlat, en notre ville, ce qui d'emblée attira sur lui l'attention publique.

Ces expositions, dont on en compte déjà une demi-douzaine, se continuent encore périodiquement avec un éclatant succès.

Son grand tableau, *En Mer*, le classa brillamment.

Cette dernière œuvre le fit remarquer également au salon d'Anvers, en même temps qu'une autre toile de grande allure, *Au bord de l'Escaut*, qui fut acquise pour la tombola, à raison de fr. 700.

Ensuite il alla étudier d'après nature à Hasselt, Genck et environs, et plus tard en Angleterre, Hollande, France etc.

Lors de sa deuxième exposition à la Salle Verlat, il remporta un brillant succès par un tableau de grande allure, *L'orage approche*, qui fut acquis par le Roi des Belges, Léopold II, à l'exposition Universelle des Beaux-Arts d'Anvers, en 1894. Dans cette même exhibition il vendit à la tombola son *Bords du Rupel*.

Depuis cette époque Steppe a marché à pas de géant.

Sans compter sa collaboration aux expositions de notre *Cercle artistique* et de *Als ik kan*, ainsi que sa belle exposition personnelle à la salle Clarembaux, à Bruxelles, il fit des envois successivement à Munich, Vienne, Prague, Dresde, Hambourg, Bordeaux, Limoges, Bruxelles, Courtrai, Roulers, Namur, Malines, Liége, Gand, Mons, Dinant.

Encore en oublions-nous, peut-être. En dehors de cela, il a beaucoup vendu en Allemagne et en Amérique.

Pas mal de ses œuvres ont été avantageusement placées par l'entremise de M. Jos Ducaju, le fils du grand statuaire anversois. Dans les ventes à la Salle Verlat, ses tableaux ont souvent atteint des prix très élevés.

* * *

On peut citer, parmi ses plus importantes créations :

L'orage approche — L'après-midi. — Les glaçons sur l'Escaut. — A la remorque. — La mise en mer à Flessingue. — Moulin à Dordrecht. — Une plage flamande. — Le départ des chaloupes à Ostende. — Bords de l'Escaut. — La côte française. — La mer. — Vers la haute mer. — Temps gris — Gros temps. — Les quais à Anvers.

Puis encore ces marines peintes sur ivoire, qu'il fait si admirablement, et dont nous avons pu voir de superbes spécimens à

l'exposition congolaise de Tervueren. Deux de ces peintures ont été acquises par le Gouvernement Belge.

Il a vendu à la Cour de Russie et à de nombreux industriels en Allemagne.

Il compte des médailles aux expositions de Bordeaux, de Boulogne-sur-Mer, et une médaille d'honneur à Limoges.

Il n'est encore ni marié ni au Musée. Un jour, certainement, il passera par là.

Josué Dupon

QUELQUE peu l'air conquérant, avec ses cheveux en brosse et sa mine grave, Dupon semble, de son regard d'aigle, toiser l'avenir. Sur son front large, accentué, on lit un perpétuel travail de la pensée, imprimant à sa figure une mobilité particulière. Ce mûrissement, cette gravité précoce, s'expliquent par le fait que l'enfance et la jeunesse de Dupon n'ont pas été baignées dans les délices de Capoue ; et si, à l'heure actuelle, ce vaillant artiste-sculpteur jouit déjà d'une enviable réputation, il la doit à ses labeurs persévérants, à son énergique combat contre les nécessités de la vie, à son indomptable volonté de devenir quelqu'un. Dans ces blocs de fer on taille les hommes d'action.

Dupon naquit le 22 mai 1864, à Ichteghem, un solitaire village de la Flandre Occidentale. Son père, un artisan qui fabriquait des ustensiles pour menuisiers, avait à nourrir une assez nombreuse famille, et ne rêvait guère pour son fils des destinées brillantes. L'enfant suivit les classes de l'école villageoise où il remporta plus

de punitions que de prix. A l'âge de 10 ans il quitta cet enseignement, et il fut question de l'envoyer à Roulers, chez son frère, qui était praticien-sculpteur chez M. Carbon. Ceci était absolument dans les goûts du jeune Dupon. Sans savoir encore au juste ce qu'il désirait, il nourrissait l'espoir d'être un jour plus qu'un campagnard ou un simple artisan. Mais le sort en décida autrement. L'idée de le placer à Roulers fut abandonnée, et son père le mit comme garçon de ferme, à Ichteghem même. De la sorte, l'enfant dut se prêter aux lourds travaux des champs, tour-à-tour gardant les vaches, creusant la terre, brouettant l'engrais, courbé sous les fatigues d'un esclavage moderne.

* * *

Pendant six années, pour lui longues comme des siècles, cette existence pénible se continua, désespérant le pauvre être qui voyait ainsi s'anéantir son idéal naissant, et dont l'horizon d'émancipation se trouvait de la sorte obscurci par la nuit, de plus en plus profonde, d'une vulgaire servitude.

Enfin vint la délivrance, cette félicité si longtemps entrevue et jamais atteinte : un beau matin, sans doute le plus beau qu'ait jamais vécu Dupon, une lettre de son frère l'appela à Roulers, à l'effet d'y devenir praticien. Immédiatement il quitta son village et ses vaches, pour se rendre au poste qui l'attendait, dans l'atelier de Carbon. Là il se mit assidûment à la besogne, si bien que lorsque, peu de temps après, Lagae (qui était au même atelier) partit pour Bruxelles, Dupon fut accepté à sa place, comme élève. Néanmoins tout n'était pas encore rose pour lui. D'un côté, son maître lui déconseillait d'embrasser la carrière artistique, citant à l'appui de sa thèse l'exemple d'une foule de malheureux échoués, crevant la faim ; d'autre part, le travail fini, on ne lui épargnait pas les humiliations, jusqu'à lui faire nettoyer dans la rue, les herbes folles. Mais Dupon s'accommodait de tout. Il avait déjà assez souffert pour ne plus s'attarder à ces misères. Il avait résolu de lutter jusqu'au bout et de vaincre. Il vaincrait.

En dehors de son atelier, il fréquentait les cours de l'Académie de Roulers, où, la 1e année, il remporta le 1e prix dans la classe du buste. Même le dimanche, au lieu de prendre quelque repos, il suivait le cours de perspective, ce qui l'arma d'un large fonds de connaissances.

Les choses allaient donc bon train, lorsqu'en 1882 il décrocha la

médaille du Gouvernement, en classe de perspective, ainsi que la médaille de l'Académie pour le buste. Ce fut une double et belle victoire, qui gonfla d'espoir le cœur du jeune homme, et qui stimula encore son ardeur à l'étude. Avec un courage nouveau, il continua à travailler, lorsqu'en 1884, Carbon n'acceptant plus d'ouvrage, Dupon résolut de se rendre à Anvers, afin d'y compléter son éducation artistique. Le plan était hardi, car pour aller à la bonne aventure, chercher de la besogne dans les grandes villes, il faut au moins avoir quelques ressources pécuniaires. Or, Dupon ne possédait qu'une cinquantaine de francs, ses seules économies. N'importe! La décision prise restait irrévocable. Muni de son maigre pécule, il s'en vint donc à Anvers, bien décidé à se rendre chez tous les sculpteurs, jusqu'à ce qu'il eut trouvé du travail. Il se rendit successivement chez Peeters, chez De Vriendt, et parvint enfin à se faire accepter à l'atelier de Verlinden.

Sa bonne étoile l'avait guidé heureusement, car tout en travaillant chez ledit statuaire, il suivait les cours de notre Académie, où il remporta bientôt le prix d'excellence de l'enseignement moyen, sous le professorat de Geefs. A cette occasion, il reçut de la Province un subside de 200 francs, et un autre du Gouvernement, de 125 francs. Cet encouragement financier le décida à se vouer entièrement aux études académiques. Il quitta donc l'atelier de Verlinden (après y être resté un an) et passa, à l'Académie dans la classe de De Braekeleer. Douze mois plus tard, lors de la création de l'Institut, il fut admis, après examen préalable, et passa dans la classe de Vincotte. Là, il donna libre carrière à ses penchants pour le dessin.

* * *

Depuis cette époque ses progrès furent sensibles. Après avoir fait plusieurs compositions, il trouva dans l'une d'elles, le motif de son *Samson*, cette œuvre vaillante. Grâce à l'influence de Vincotte et à la sollicitude de l'administration, il reçut des subsides qui lui permirent de marcher de l'avant. Néanmoins ces allocations étaient insuffisantes pour aller jusqu'au bout, et avant même que son groupe *Samson* ne fût achevé, les ressources lui firent défaut. Sans ce déconcerter, il chercha un complément de revenus. Bravement il se mit, le soir, après les classes de l'Académie, à tailler dans le bois, des têtes et des figurines, pour compte de l'antiquaire Van Herck, et fit entr'autres des bas-reliefs destinés à une propriété de Christine Nilsson, en Angleterre.

En 1890 le *Samson*, après avoir été exposé à Bruxelles, et après avoir obtenu, en 1891, la médaille d'or au Salon d'Anvers, fut proposé pour un musée de province. Il y eut, à ce sujet, plusieurs projets. Finalement l'œuvre, tout en restant la propriété de l'Etat, fut placée à Anvers, dans le square en face de la Banque Nationale, où elle est admirée de chacun. En 1891 Dupon remporta le 2e prix au concours de Rome, par *Jacob pleurant devant la robe ensanglantée de Joseph*, composition qui se trouve actuellement à l'Hôtel de ville de Roulers. Il est, du reste, intéressant de constater en passant, que l'Académie et la cité de Roulers ont produit plusieurs artistes lauréats du prix de Rome. Depuis l'époque susdite Dupon prit un atelier pour, en 1894, se présenter de nouveau au concours de Rome. A l'épreuve préparatoire, il sortit premier sur 21 concurrents, mais il ne réussit point au concours définitif.

* * *

Les œuvres importantes créées par Dupon sont assez nombreuses. Il fit aussi le monument funéraire de M. Reusens, au cimetière du Kiel, à Anvers. Son art se prodigua également dans la sculpture de l'ivoire. Dans ce genre il exécuta plusieurs commandes, notamment celle faite par M. Louis Coetermans, d'une statuette représentant l'*Inventeur de la taille des diamants*. A l'exposition de Bruxelles (section congolaise à Tervueren) on a admiré son *Belluaire* et sa *Diane*. Il importe encore de citer de lui un buste et un médaillon, ornant la façade du Nouveau Musée d'Anvers, ainsi qu'une statue, *La Rose*, placée au Jardin Botanique, à Bruxelles.

Dupon ne fut pas que statuaire ; en 1891, il exposa deux portraits au pastel, du docteur Colard et de Mlle De Keuster. Il s'est encore occupé de peinture, sans compter qu'il a fait de la gravure à l'eau forte, dont des spécimens ont été publiés dans le *Vlaamsche School*, l'*Album des aquafortistes* et le bulletin de la *Société de médecine*.

Il se maria en 1896.

Son œuvre est représenté aux musées d'Anvers et de Barcelone. Il obtint en 1891, au Salon d'Anvers, la médaille d'or ; en 1895, dans la même ville, plusieurs médailles dans différentes sections.

Il faut convenir que, pour un ancien garçon de ferme, cela n'est vraiment pas trop mal ; et bien des gens, élevés sur les genoux d'une duchesse, ne pourraient se prévaloir de tant de mérites.

Voilà pourtant où mènent le travail et la persévérance.

Jean-Guillaume Rosier.

On a plaisir à causer avec Rosier, tant sa conversation est intéressante. Il possède un joli bagage de connaissances de toute nature, et ses yeux, logés profondément dans leurs orbites, sont comme le reflet d'une âme calme, d'un caractère excellent et d'une incommensurable douceur. Le front très découvert révèle un penseur, peut-être même un savant, dont l'horizon intellectuel ne se borne point aux seules choses d'art. Il n'est pas étonnant, dès lors, que Rosier ait toujours été et soit encore entouré du respect général.

Le peintre qui nous occupe naquit à Lanaeken, le 15 septembre 1858.

Son père, entrepreneur et quelque peu architecte, était grand collectionneur de livres, gravures et sculptures, collections dans lesquelles le jeune Rosier puisait un large aliment pour sa travailleuse imagination.

D'ailleurs, ses parents s'intéressaient vivement à toute culture de

l'esprit, et faisaient même donner à leurs enfants, des leçons de musique spéciales.

Néanmoins, ceci allait de pair avec le désir formel de ne pas voir leur fils embrasser la carrière picturale.

Et cependant l'enfant se sentait disposé à devenir peintre ou sculpteur. Déjà à l'école de Lanaeken il passait la majeure partie de son temps à faire des dessins, qu'il échangeait avec ses camarades, pour des billes.

Au surplus, il s'y trouvait sous bonne tutelle, car le directeur de l'établissement était une sorte de peintre manqué, qui l'encourageait fermement dans son occupation favorite. Le fond des désirs de Rosier était la statuaire, et c'était dans ce but qu'il modelait sans cesse et toujours.

A un certain moment il entra en relations avec Guffens, qui lui donna des modèles, d'après lesquels le futur artiste dessinait, ses productions étant ensuite corrigées par le professeur improvisé.

Bientôt il alla à l'école à Maastricht, où il s'appliquait avec assiduité au dessin, sans préjudice des autres branches d'enseignement, puisqu'il remportait toujours les premiers prix.

*
* *

Pourtant, une idée fixe lui torturait le cerveau : aller à Anvers, à l'effet de suivre les cours de l'Académie.

Mais ses parents n'entendaient pas de cette oreille.

Cette divergence d'opinion eut pour résultat que Rosier, arrivé à l'âge de 14 ans, refusa d'aller plus longtemps à l'école ; et puisqu'on s'obstinait à ne pas lui laisser suivre ses penchants artistiques, il préféra rester chez lui, pour entrer dans l'atelier de menuiserie de son père.

Là, il fallait travailler dur, car le père Rosier ne boudait pas à la besogne.

C'étaient des journées de douze heures à passer à l'établi, mais ce rude labeur n'empêchait pas le jeune artisan de s'occuper encore continuellement de ses dessins et sculptures.

Ainsi s'écoulèrent deux années, pendant lesquelles des relations plus suivies s'établirent entre Rosier et Guffens. Celui-ci séjournait fréquemment à Lanaeken pour l'achèvement de ses fresques. Cédant aux intances continuelles du jeune homme, Guffens persuada le père

Rosier de faire de son fils un peintre-décorateur, et l'on tomba d'accord de lui chercher une place à Anvers.

Naturellement Guffens s'en chargea ; et peu de temps après, son protégé fut admis à l'atelier de De Roy, en notre ville.

Ce fut une grande joie pour Rosier, qui se mit à peinturlurer courageusement des portes, des fenêtres, des bois et des marbres, et qui trouva encore moyen, malgré son absorbant travail, de suivre les cours de l'Ecole Industrielle, direction Altenrath.

Au bout de quelques mois, il se faisait remarquer par son maître et, en l'hiver de 1876, il commença à fréquenter, le soir, les classes de l'Académie d'Anvers.

Cette année-là, il fut lauréat dans les trois branches à la fois, ce qui démontre un effort extraordinaire.

En 1878, il fut premier au *torse*. Cette victoire décida son père à lui permettre de quitter son métier, pour se consacrer exclusivement aux études académiques, qu'il renforça par celles de la perspective, de l'anatomie, des langues française, anglaise, et allemande, ainsi que de l'histoire.

* * *

Débarrassé de toutes entraves, Rosier se prit donc à travailler avec une véritable frénésie, si bien qu'après avoir passé de l'*antique* à la *nature*, il obtint, en 1881, le premier prix de la classe de composition ainsi que le prix d'excellence, à l'enseignement supérieur.

Il lui fut accordé un atelier à l'Académie, où il créa bientôt une œuvre sérieuse, *Le Musicien ambulant*, qui eut à l'Exposition de Bruxelles un succès de bon aloi.

Bientôt encore il envoya une toile au Salon de Gand, mais il n'était pas encore complètement satisfait de lui-même. Comme il lui semblait que son dessin manquait de fermeté, il résolut de se rendre à Paris, pour étudier de près la technique des maîtres français. Seulement, n'étant guère un Rotschild, la question des fonds, nécessaires à ce plan, le contrariait beaucoup.

Alors, afin de se les procurer, il copiait des portraits ; mais le sort lui envoya une meilleure aubaine en la personne du peintre Cluysenaer, qui vint solliciter sa collaboration pour le panorama de la bataille de Wœrth, au Jardin Zoologique d'Anvers. Rosier accepta

avec enthousiasme et, son travail terminé, il avait le gousset suffisamment garni pour l'exécution de son projet.

Il partit alors pour Paris, où, après bien des démarches, il fut accueilli par Cabanel, dont il devint promptement l'ami.

Tout en peignant chez le grand artiste, il reçut des leçons de Gérome, indépendammant de la très louable habitude qu'il avait de fréquenter les ateliers des sculpteurs en renom.

De la sorte son éducation artistique marchait à grandes enjambées, mais ses ressources pécuniaires fondaient à vue d'œil, d'autant plus que sa première page créée là bas, *Danse arabe*, avait exigé quelques frais.

Heureusement il reçut la visite d'un anglais qui, ayant vu une de ses esquisses, lui en commanda un tableau pour 600 francs. Ce protecteur bienvenu, qui était d'excellente famille, présenta Rosier un peu partout, ce qui le mit bien à l'aise.

Encore, sur ces entrefaites, il fit la connaissance du comte de Mérode, dont l'influence lui fut également fort profitable.

En 1883 Rosier revint à Anvers pour le prix de Rome, dont Verbrugghe fut lauréat.

Le même hiver il se rendit à Londres, à l'effet de compléter ses études dans les musées de la dite ville, où il entra en relations suivies avec Alma Tadema.

* * *

Revenu à Anvers en 1884, il y exposa, au salon de *Als ik kan*, une tête d'étude, *Patricien de Venise*, qui fut achetée par M. Havenith, et un *Intérieur de sculpteur*, que Nicolié acquit immédiatement.

Dès lors la voie artistique était large ouverte pour Rosier. Il s'y engagea corps et âme, travaillant sans relâche et produisant sans discontinuer.

Néanmoins cet excès de labeur lui fut funeste, car il tomba si gravement malade que, durant plusieurs mois, il dut prendre un repos absolu.

Aussitôt rétabli, il s'en alla en Allemagne, d'où il nous revint en 1885, année de laquelle date sa nomination comme professeur à l'Académie d'Anvers.

Vers cette époque il fit, à part bon nombre de portraits, un

tableau de grande allure intitulé *En temps de paix*, ainsi que *Joueur de flûte italien* qui, exposé à la Salle Verlat, eut un triomphal succès. Cette œuvre fut vendue à Liverpool, à un prix très élevé.

Cédant aux instances de Verlat, il reprit le concours de Rome, en 1886, mais il ne fut classé que quatrième, Montald étant vainqueur. Cette affaire, du reste, souleva d'âpres discussions, et l'avis catégorique de Verlat (dont on ne contestera pas la compétence) fut que Rosier était victime d'une flagrante injustice. Toujours est-il que Nicolié (qui, lui aussi, était fin connaisseur) acheta l'œuvre du jeune artiste, et la plaça en Amérique, moyennant un bon contingent de beaux dollars. Ceci, devait triomphalement consoler Rosier de son échec officiel.

* * *

Après s'être marié à Anvers, en 1886, il produisit, coup sur coup, toute la série de ces pages superbes qui ont fixé sa réputation.

Sans compter les portraits de Mlle Coremans et de M. Van der Haeghen, ainsi que les nombreux tableaux qu'il a vendus en Amérique, par l'entremise de M. Albert Dhuyvetter, nous relevons, en 1888, la *Matinée chez Haydn* et *Chez le praticien* ; en 1889, un portrait en pied, qui lui valut la médaille à l'exposition de Cologne ; en 1890, *L'atelier du sculpteur Dupon* et un tableau qui se trouve au Musée de Liverpool ; en 1891, le *Menuet*, cette œuvre admirable qui enrichit le Musée d'Anvers ; en 1894, *Charles I* et *Portrait de ma mère* ; puis encore le *Chemin de la Croix*, lui commandé en 1887, pour l'église de Lanaeken, œuvre colossale, à laquelle il met actuellement la dernière main et qui lui aura, de la sorte, coûté dix années d'études et de travail.

Bizarre coïncidence : c'est le père Rosier qui bâtit l'église de Lanaeken, et c'est le fils Rosier qui va la doter d'un chef d'œuvre de la peinture.

Il obtint une médaille d'or à l'exposition d'Anvers (1888) ; une médaille d'argent, à Cologne (1889) ; une médaille d'or à Munich (1892) ; une médaille de 1e classe à Anvers (1894) ; une médaille d'or à Paris (1897), et la même année, une première médaille à Bruxelles.

En 1894 il fut nommé Chevalier de l'ordre de Léopold.

Depuis 1892, il est directeur de l'Académie de Malines, qui compte actuellement 1300 élèves.

Il y a complètement réorganisé l'instruction, en introduisant ou en perfectionnant notamment les cours de dessin de machines, ainsi que de peinture d'imitation de bois et marbres, ceux de sculpture et de modelage appliqués à l'industrie de peinture décorative, de construction, etc., ainsi qu'un cours visant spécialement l'industrie du meuble, dont Malines a le monopole en Belgique. On peut affirmer que, depuis l'avènement de Rosier, la dite Académie a conquis sa place au soleil.

Evariste Carpentier.

PHYSIONOMIE haute en couleur, qui semble trempée aux fleurissements de la pleine nature. Parole positive, un peu brève et carrée, mais toujours raisonnable. N'a pas l'air de transiger avec les situations, quand il s'agit de défendre ses principes.

Evariste Carpentier naquit le 2 décembre 1845, à Cuerne, village de nos Flandres. Son père, un fermier-marchand de lin, qui savait surtout compter, envoya l'enfant à l'école villageoise, et encourageait beaucoup les premiers efforts de son fils, lorsque celui-ci barbouillait de couleurs à l'eau des gravures, ou les copiait avec persistance. Il était particulièrement fier de ces essais picturaux, et les montrait avec ostentation à qui voulait bien les voir. De la sorte la première réputation du jeune Carpentier le fit passer, dans son village, à l'état de phénomène, lorsqu'un jour un ami de la maison lui fit remarquer qu'un peintre sans palette n'est pas un artiste. Dare dare on lui en fabriqua une, au moyen d'un morceau de bois sur lequel on fixa, avec de la colle, de ces briquettes de couleur

qu'on vend communément à dix centimes la pièce. Et le futur artiste se trouvait ainsi, à ses yeux, complètement armé pour l'avenir. Jusqu'à l'âge de 14 ans, Carpentier continua à se développer comme il pouvait. Alors on décida de l'envoyer à l'Académie de Courtrai, dirigée par De Prater. On l'amena dans cette ville où, après consultation avec le professeur De Witte, il fut admis dans la classe de Verhaeghe (les têtes). L'épreuve qu'on lui fit passer fut triomphante, si bien que son professeur, devinant ses étonnantes dispositions, lui donna en outre des leçons particulières et le prit en sérieuse affection.

* * *

Ainsi encouragé, le jeune Evariste marcha rapidement, se formant encore chez De Witte, où il se raffinait dans le dessin et où il peignait également des copies de De Keyser. Il obtint succès sur succès, arrivant toujours beau premier aux divers concours. Et cependant, il lui fallait vraiment du courage et de l'énergie pour atteindre ces résultats, car de Cuerne à Courtrai il y a une grosse lieue de distance, et l'on s'imagine aisément le peu d'agrément qu'il y avait à faire quotidiennement et pédestrement ce trajet, par neiges et grand soleil. Mais cela importait fort peu au jeune homme. Pendant quatre années il vécut ainsi, jusqu'à ce qu'enfin, en 1864, sur les conseils de De Witte, il put réaliser son rêve : aller étudier à l'Académie d'Anvers. Là, il fut admis à l'antique et à la classe de peinture, se faisant bien vite remarquer par ses professeurs Beaufaux et Van Lerius, et se prodiguant dans un travail opiniâtre, ce qui eut pour effet de lui acquérir bon nombre de lauriers, bien qu'il fût le plus jeune de ses classes. De Keyser, lui aussi, s'intéressait à l'élève. Il lui apprit beaucoup, quoique Carpentier s'en dégageât bientôt, pour suivre ses propres inspirations. Le concours de Rome, en 1870, le compta parmi les concurrents, mais il fut évincé. On avait pour sujet *Le prophète Elie prédit la mort au roi Ochosias.* Ce fut Mellery qui remporta la victoire.

* * *

A cette époque déjà, Carpentier avait son atelier à l'Académie. Il y fit son œuvre initiale : *Les premières nouvelles du désastre de la grande armée en Russie.* Ce fut un franc succès. Le tableau fut remarqué au Cercle Artistique et à l'Exposition d'Anvers, où il fut acquis pour la tombola.

La personnalité de l'artiste se dégagea nettement, aidée par des souvenances de famille qu'il importe d'expliquer. Son grand' père, qui avait vu les guerres sous la Révolution française, se plaisait naturellement, pendant les longues veillées, alors que les neiges s'accumulaient au dehors, à conter les palpitants épisodes de ces époques troublées ; et ces récits avaient tant frappé l'imagination du jeune Evariste qu'ils hantaient son cerveau d'une manière si absorbante que, plus tard, il se sentait comme une nécessité de les reproduire par le pinceau. De là sont nées ces nombreuses toiles où il a retracé, avec autorité, des scènes de la vie guerrière vendéenne. De là également l'éclosion de sa première œuvre précitée.

Il courait donc à la réputation, quand un affreux malheur vint l'atteindre. Un accident à la jambe le terrassa et il y eut même question d'amputer le membre malade. Néanmoins, ceci ne put abattre le courage de l'artiste. Il ne cessait pas de travailler, se faisant conduire en voiture dans la campagne, pour y peindre d'après nature. Chose curieuse, quand il faisait des paysans, il les habillait en Vendéens. Toujours l'obsession des récits de son grand' père. Pourtant le mal s'aggravant, les médecins ordonnèrent son retour à Cuerne, où il resta trois ans, s'aidant de béquilles pour marcher. Là, en face de la grande nature, il se réveilla, et, après avoir fait une série d'intéressantes études, il créa son œuvre de combat, *Episode de la guerre vendéenne*, qui est au Musée d'Anvers. Exposée dans cette ville en 1879, elle obtint la médaille d'or.

* * *

Bientôt encore Carpentier se sentit dévoré du désir de rentrer à Anvers, mais les médecins lui conseillèrent d'aller à Paris, ce qu'il fit. Il s'y lia d'amitié avec le peintre Jan Van Beers, menant une vie quasi commune, déjeunant et dînant ensemble journellement, sans oublier quelques parties de plaisir, partagées avec le même esprit fraternel. Ici se place un évènement heureux, inscrit en lettres d'or dans la vie de Carpentier : un beau midi on l'appelle pour le repas. Absorbé par son travail, il se lève, oublie ses béquilles, et marche comme le commun des mortels. Un miracle s'était fait. Il était guéri.

Son séjour à Paris se prolongea pendant dix années, sauf quelques périodiques vacances passées en Belgique. Il fit là-bas son grand tableau *Les réfugiés*, puis *L'orage*, puis *Le Roi de la prairie*, qu'il exposa avec beaucoup de succès, aux Champs-Elysées,

en 1886. Vers la même époque il peignit *Le compte à régler*, vendu en Amérique par M. Albert Dhuyvetter, lequel y plaça encore bon nombre d'autres toiles de l'artiste qui nous occupe. Disons en passant qu'il a encore beaucoup envoyé au Nouveau-Monde, notamment à Gump de San Francisco et Schaws de New-York. A Paris également, la maison Knœdler a acquis une série de ses œuvres, de même que la maison Gambard de Londres.

Mais, revenons à nos moutons.

* * *

Pendant son séjour à Paris, il fit encore *Madame Roland à Sainte-Pélagie*, une œuvre de marque, qui eut son histoire. Ne trouvant point l'idéal pour son héroïne, l'artiste obtint la rarissime permission d'entrer à la prison en question, pour y étudier sur le vif un modèle. La réussite fut complète, et la toile fit sensation. Exposée aux Champs Elysées, elle fut désignée par une commission spéciale, pour le musée de Trieste. Mais Carpentier refusa, désirant l'envoyer en Belgique, à l'exposition de Gand. Elle y fut placée, mais non vendue. Alors, les premiers offrants ayant maintenu leur proposition, le tableau fut définitivement acquis pour le Musée de Trieste.

A Paris, Carpentier fit encore *Les Etrangères*, une œuvre transitoire, qu'il vint achever, d'après nature, en son village de Cuerne.

Marié à Verviers, en 1888, il revint se fixer en Belgique, d'abord à Malaise, ensuite à La Hulpe, et enfin à Muysen. A Malaise il créa son œuvre capitale, *Les Navets*, acquise pour le musée de Liége; à la Hulpe, *Soleil d'été*, qui est au musée de Berlin. Citons encore, parmi ses principaux tableaux : *L'arrestation* ; *Le défi* et *La tentation*.

En somme, Evariste Carpentier est représenté aux musées de Bruxelles, Anvers, Malines, Namur, Verviers, Liége, Courtrai, Trieste et Berlin.

Ses distinctions s'établissent comme suit : Anvers (1879), médaille d'or ; Amsterdam (1880) médaille d'argent ; Nice, 2e médaille ; Nouvelle-Orléans ; Anvers (1885), 3e médaille ; Paris, Champs Elysées (1889 et 1890), mention honorable, 2e et 3e médailles ; hors concours Anvers (1894), diplôme de médaille d'or ; Munich, médaille d'or de 2e classe ; Berlin (1896) médaille d'or de 1e classe.

Après avoir été fait chevalier de l'ordre de Léopold en 1884, il fut promu au grade d'officier en 1896.

Depuis quelques mois (1897) il est nommé professeur à l'académie de Liége, un juste honneur rendu à son beau talent.

Isidore Meyers.

GRAND, svelte, le port droit, avec une tête caractéristique plantée sur un cou de taureau, Isidore Meyers, quoi qu'il ait dépassé la soixantaine, est encore un de ces gars bien râblés, dont nos pays flamands ont le monopole. Sa chevelure, qui refuse de grisonner, ondoie capricieusement sur un front large, et son regard, quelque peu malicieux mais d'une limpidité singulière, révèle une parfaite bonté d'âme. Il marche sans détours, en principes comme en paroles, ce qui crée immédiatement un courant sympathique entre lui et ceux qui l'abordent.

Isidore Meyers naquit à Anvers, le 14 février 1836.

Il eut pour père un brave douanier, attaché au service de la patache belge, et qui mourut quand notre artiste n'avait encore que sept ans.

Sa mère, une femme de cœur, reporta sur lui toute son affection. Maintes fois, elle l'encouragea quand plus tard, dans la vie de labeur, les déceptions vinrent assombrir l'horizon.

C'est que Meyers était et est resté une de ces natures simples qui ne s'élèvent point sur un piédestal d'intrigues, de courtisaneries, et qui par conséquent pâtissent fréquemment de leur sincérité et de leur franc parler.

Après avoir fait successivement ses études à l'école primaire et à l'Athénée d'Anvers, Meyers ne se sentit pas encore des dispositions précises quant à son avenir.

Il fut même sur le point d'accepter un emploi de commis à l'hôtel de ville, bureau de l'état-civil, ce qui, s'il l'avait pris, nous eût donné actuellement un bon vieux fonctionnaire à la retraite, au lieu du robuste artiste peintre que nous admirons.

Réflexion faite, il refusa l'offre qu'on lui fit, et, à l'âge de 17 ans, se mit à suivre les cours de notre académie.

Là était son véritable champ de travail ; car, après avoir passé de la classe du paysage, professeur Jacob Jacobs, à celle des têtes ombrées, professeur Dujardin, il obtint dans cette dernière, la première année, le premier prix.

* * *

Deux années plus tard, il remporta le prix d'excellence du paysage et entra ensuite dans la classe d'antique, professeur Verschaeren, où il se distingua encore.

Il avait 20 ans lorsque l'idée lui vint de s'embarquer pour la capitale de la France. Il partit avec trois de ses camarades, qui, bientôt, revinrent en Belgique. Il resta donc seul à Paris, où il s'engagea comme peintre décorateur chez un patron qui lui donnait surtout à exécuter des fresques, qu'il dessinait le soir.

Son gain quotidien était de quatre francs, ce qu'il considérait comme très raisonnable.

Le dimanche, il allait au *Jardin des Plantes*, peindre des fleurs.

Après deux ans, son patron lui fit des propositions d'association. La chose sourit beaucoup à Meyers. Seulement, étant rentré pour quelques jours, en vacances, à Anvers, sa mère l'y retint, et le plan d'établissement à Paris fut définitivement abandonné.

Alors il s'en alla peindre à la campagne, en pleine nature, aux environs de la ville, notamment à Calmpthout, où il rencontra Van Luppen et Rosseels, et où il se lia d'une profonde et inaltérable amitié avec Heymans.

Il fit là-bas sa première œuvre, un intéressant paysage, qui fut exposé à Bruxelles et vendu en Angleterre, à un prix assez élevé.

* * *

D'ailleurs la pleine nature, les champs et les prés, les coins ombreux bordant l'Escaut l'attiraient. C'est là seulement qu'il vivait, et qu'il vit encore, son existence réelle.

En 1867 il fut appelé en Ecosse par un M. Hugo Johlig (auquel il avait vendu à différentes reprises des tableaux) à l'effet d'y peindre, sur les lieux mêmes, deux paysages, dont l'exécution accrut sa réputation naissante.

En 1869 il créa une toile d'importance intitulée *L'assoupissement de la nature*, un de ces superbes hivers comme l'artiste en a fourni plusieurs pendant sa belle carrière.

Exposée à Anvers, l'œuvre fut remarquée par le roi Léopold II, qui l'aurait achetée, si le peintre Jacob Jacobs, en mauvais conseiller, n'avait pas détourné les intentions du Souverain, sous prétexte que l'artiste était encore bien jeune. Cette manœuvre enleva à Meyers la somme de quatre mille francs, puisque c'était là le prix qu'il demandait.

Le tableau fut envoyé à l'Exposition des Champs Elysées, à Paris, où il eut énormément de succès.

Après être renvoyé à Anvers, il fut acquis par une espèce de Société d'acheteurs londoniens et expédié là-bas. Mais depuis lors on n'entendit jamais plus parler de cette toile ni de son coût. L'artiste avait été victime d'une véritable escroquerie.

* * *

Cependant Meyers n'était pas homme à se déconcerter pour une perte matérielle, fût-elle aussi importante que celle qui nous occupe. Il ne cessa pas un instant de se prodiguer en études sérieuses et fit successivement une série de paysages qui bientôt établirent, ferme comme un roc, sa renommée.

En 1870 il fut nommé professeur à l'Académie de Termonde, poste qu'il occupe encore, avec une indiscutable compétence. Deux fois déjà, pour des raisons personnelles, il a démissionné de ces fonctions ; mais à chaque tentative de désistement il a dû céder aux bonnes raisons de ceux qui honorent en lui l'homme intègre autant que le vaillant éducateur.

Il se maria à Drij Göten-lez-Hamme, en avril 1877.

Devant la persistante méconnaissance de ses vues, il quitta Anvers, il y a sept ans, et alla se fixer à Bruxelles, sa résidence actuelle.

Nombreuses sont les expositions où il envoya de ses œuvres. Partout il tint une place d'honneur, dignement acquise par son talent si savoureux et si personnel.

L'Angleterre possède de lui une foule de créations.

Il est représenté aux Musées d'Anvers, par *Bords de l'Escaut* ; de Verviers, par *Nocturne* ; de Termonde, par *Les Cordiers*.

Parmi les distinctions qu'il obtint, citons une médaille d'or à Anvers et à Amsterdam ; un diplôme d'honneur en France ; une médaille d'or à Boulogne-sur-mer ; une médaille à Londres.

En 1890 le Roi Léopold II lui conféra le titre de chevalier de son ordre.

Isidore Meyers est une de ces figures qui passent à la postérité.

Louis Van Engelen.

FIÈREMENT campé sur ses jambes, comme un coq sur ses ergots. Taille élancée, non dépourvue d'une élégance qui sied admirablement à ce garçon sympathique. Le teint passablement bistré, l'œil profond, le nez fortement arqué, la moustache flottante couronnant une barbiche noir de jais, donnent à cette figure quelque chose d'étrangement exotique, imprimant à ce gars bien bâti, une allure de détermination qui serait peut être redoutable, si elle n'était tempérée par une grande douceur dans le geste et dans la parole

Louis Van Engelen naquit à Lierre, le 18 janvier 1857, de parents aisés, son père étant à la tête d'une fabrique et fonderie de cuivre.

Il semble que cette famille était destinée à produire plusieurs artistes. En effet, outre celui qui nous occupe, nous relevons dans cette généalogie les noms de Piet Van Engelen, le peintre bien connu, dont la biographie suit la présente ; Joseph Van Engelen, un architecte de renom, décédé à Bruxelles; enfin le peintre Auguste

Van Engelen, un artiste de grand avenir, mort à l'age de 18 ans, d'une fluxion de poitrine, et des premiers travaux duquel le célèbre Robert Fleury disait qu'ils n'étaient pas œuvre d'élève, mais œuvre de maître.

Ainsi se trouve confirmée, une fois de plus, la thèse très admissible de l'hérédité de facultés identiques dans une même génération.

* * *

Dès sa plus tendre jeunesse, Louis Van Engelen montra des dispositions pour l'art. A l'école moyenne de Lierre, où il était un des meilleurs élèves, il était toujours premier du cours de dessin. Même, lorsqu'il avait à peine 7 ans, après le décès de son père, il se mit à suivre secrètement, le dimanche, les cours à l'Académie de sa ville natale, où son frère Auguste moissonnait déjà de beaux lauriers. Quand cette fugue artistique vint au jour, sa mère en fut très affectée. Elle s'opposa aux projets futurs de l'enfant, sous prétexte qu'il était trop jeune et qu'on avait déjà suffisamment d'un artiste dans la famille. Mais le directeur de l'Académie, M. De Weerdt, ainsi que le statuaire M. Cloetens, ayant remarqué ses étonnantes aptitudes, amenèrent sa mère à lui permettre la continuation de ses études académiques.

Louis Van Engelen fit des progrès tels, qu'à l'âge de onze ans, il fut un des plus forts dans la classe de l'antique, et que, dans une exposition à Anvers, d'œuvres fournies par toutes les Académies du Royaume, la tête qu'il avait dessinée d'après le plâtre (un *Jupiter Olympien*), obtint le premier prix.

Cependant un évènement imprévu vint bouleverser tous ses beaux rêves. Son frère Auguste mourut, après avoir été lauréat à l'Académie d'Anvers. Frappée au cœur dans ses affections les plus tendres, la mère refusa, avec une rare énergie, de laisser encore plus longtemps son autre fils continuer ses études artistiques. C'était déjà trop que l'art lui avait ravi un de ses enfants, pour que l'autre ne s'exposât point au même malheur. Le jeune Louis dut s'incliner, malgré ses immenses regrets. Alors, comme il avait l'esprit d'aventures, il voulut se faire marin ; mais là encore son désir échoua. Après mûre délibération, il fut décidé qu'on ferait de lui un commerçant ou un fonctionnaire. On l'envoya entamer ses études adhoc, à l'Institut supérieur de commerce à Anvers. Malgré sa

répugnance mais comme il était bon fils, il obéit et, pendant les quatre années de son séjour à l'Institut en question, il ne toucha même plus à un crayon. Cependant, au fond de son âme, l'étincelle artistique n'était qu'endormie. Il s'en ouvrit à un ami de la famille, M. Liebrechts, ancien Président du Tribunal. Ce fonctionnaire lui procura les moyens de reprendre ses études académiques, sans nuire à la position sociale que les siens désiraient pour lui. Il le plaça à titre de surnuméraire, au Parquet d'Anvers, et le recommanda spécialement au Procureur du Roi, M. Bocquet. Cet emploi allait de pair avec l'autorisation de fréquenter les classes de l'Académie, après deux heures de l'après midi ; même, à l'époque des concours, on accordait au jeune commis des congés d'un mois, à l'effet de lui donner l'occasion de se distinguer. D'ailleurs, cette occasion ne se fit pas attendre, puisque toujours il était parmi les trois premiers des vainqueurs. Au surplus, Van Engelen s'était créé, sous ce rapport, beaucoup de facilités : il s'était fait estimer par le substitut du Procureur du Roi d'alors, M. Van den Peerenboom, frère de l'actuel ministre, qui aimait les arts, et qui ne demandait pas mieux que de donner sa protection au surnuméraire-artiste. Et c'est ainsi que ce dernier eut des prérogatives exceptionnelles. En tout état de cause, ces prérogatives ne restaient pas sans compensation pour la loi, car quand il y avait des têtes d'assassins ou de voleurs à croquer, ce fut Van Engelen qu'on chargea de cette besogne. On peut aussi présumer que toutes les silhouettes des juges et avocats du barreau d'Anvers passèrent par les doigts du dessinateur et que pas mal de mandats d'arrêt ont été maculés, sur le dos, d'esquisses ou de fantaisistes coups de patte.

* * *

Cette vie-là dura trois années, juste le temps, pour Van Engelen, de terminer ses études à l'académie. Au cours de cette période, il avait passé de la petite antique à la classe de peinture, où il obtint le 2e prix. Etant donc à l'enseignement supérieur, il fallait choisir entre les deux carrières, d'autant plus que De Keyser y subordonnait l'obtention d'un atelier à l'académie, faveur qu'on accordait généralement aux élèves méritants. Cette fois rien ne put l'arrêter. En dépit des remontrances de sa mère, il dit adieu à ses dossiers judiciaires et entra résolument et définitivement dans la vie artistique.

C'était donc en 1878 qu'on lui accorda un atelier à l'académie d'Anvers, où il se lia de profonde amitié avec les peintres Boom et Houben.

Peu de temps après, il s'embarqua pour Paris. Rentré à Anvers, il fit la connaissance de Verlat, qui lui procura, en co-habitation avec Boom et Houben, un atelier, spécialement en vue du concours de Rome. Van Engelen se prépara avec un courage soutenu ; et, lorsque le jour des grandes joûtes fut arrivé, en 1880, il fut proclamé premier, à l'unanimité, au concours préparatoire, pour la composition d'histoire. Malheureusement, sur ces entrefaites, son frère Joseph, l'architecte, étant mort à Bruxelles (Louis Van Engelen était resté à son chevet durant plusieurs jours), il en fut si douloureusement affecté que, malgré le grand espoir qu'on fondait sur lui, il échoua au concours définitif.

Survint la grande vogue des panoramas. Verlat entreprit, à Anvers, celui de la bataille de Waterloo, pour lequel il engagea ses trois élèves favoris : Louis Van Engelen, Houben et Boom. A peine ce travail fut-il terminé, en 1881, que le grand peintre de batailles, Armand Dumarescq demanda la collaboration de Van Engelen et Houben pour le panorama de la bataille de Bapaume, à Lille, dont ces deux artistes firent tout le côté prussien, figures et chevaux. On se rappellera, à ce sujet, une exposition à notre Cercle artistique, en 1883, où l'on remarqua une nombreuse série de dessins à la plume par Louis Van Engelen, faits d'après nature et ayant servi de base pour le susdit travail panoramique.

* * *

Pendant ce temps, Van Engelen avait trouvé moyen de produire une certaine quantité de tableautins de chevalet, entr'autres *Chez l'Equarisseur*, une œuvre qui eut beaucoup de succès à l'exposition d'Anvers de cette époque. Elle fut acquise par M. Similion. Il fit également d'après nature, à la campagne de son ami le baron Van Havre, à Schooten, *La garde du gibier*, que M. Albert Elsen d'Anvers acheta.

En 1882 il partit pour la Russie, avec Verlat, à l'effet de collaborer au panorama de Moscou, avec ses inséparables camarades Boom et Houben. Le peintre Vinck était également de la partie. Là-bas ce fut, en même temps qu'un labeur sérieux, une existence

de bohêmes, car Verlat traitait ses co-créateurs en véritables amis. Quand on avait de l'argent, on menait grand train, roulant en *droschka*, fêtant les bons vins et le reste ; mais quand la caisse était vide, on arpentait pédestrement les fortifications de la ville, se morfondant en ce qu'on appelait, à juste titre, des promenades de tailleur. Là-bas encore ils eurent de nombreuses aventures, parmi lesquelles nous n'en citerons qu'une seule : un jour ils entrèrent dans un hôtel pour manger un bifteck. Van Engelen, qui se piquait de servir d'interprète, commanda la chose au garçon, en ce qu'il croyait être du russe. On leur apporta une bouteille d'eau. Alors Verlat dessina sur la nappe, sous les yeux du serviteur, un énorme bifteck entouré de champignons. Mais comme il adorait ces derniers comestibles, il les avait reproduits en des proportions colossales. Le garçon se frappa le front : il avait compris. Prestement il s'en alla quérir l'objet demandé et revint avec.... un grand parapluie. Il avait pris le plus vaste des champignons pour un rifflard. Et nos artistes de rire à gorge déployée. Seulement, comme ils avaient une faim terrible, l'un d'eux imagina de se taper les côtes en poussant des bêlements, imités à l'unisson par les autres copains. Cette fois leur estomac fut sauvé. On leur apporta de succulentes côtelettes de mouton....

* * *

Mais, pour être parsemée de ces sortes de vaudevilles, la vie de travail n'en marchait pas moins pratiquement ; et après six mois, nos artistes rentrèrent dans la patrie, exténués de fatigue. Alors le baron Van Havre proposa à Van Engelen un voyage en Italie. Partis en janvier 1883, ils parcoururent les grandes villes, ce qui donna au peintre l'occasion d'étudier les œuvres des maîtres. Il n'y perdit pas son temps, puisqu'en juin de la même année, il revint parmi nous avec une cinquantaine d'aquarelles, dessins et petits tableaux. Toutes ces œuvres furent exposées à notre Cercle artistique et intégralement vendues.

En 1884, à l'exposition de Gand, il envoya *La cour de mon atelier*. Ce tableau eut un succès retentissant, fut reproduit en gravure dans le *Vlaamsche school* et devint la propriété de Madame Schulz-Picard d'Anvers.

A cette époque, sous l'impulsion de Verlat, il s'appliqua beaucoup à la peinture des animaux et de la nature morte. Il en fit une

grande quantité, notamment une toile de dimension, *Le Marchand de gibier*, exposée à New-Orléans et y acquise pour un Musée.

Brusquement, une transition se produisit dans sa manière de peindre. Il se passionna pour les scènes de la vie populaire et y puisa à pleine brosse. Successivement, et pendant plusieurs années, il peignit des œuvres de genre, parmi lesquelles *Le troubadour*, qui devint la propriété d'un amateur de Liége; *La place verte*, acquise par M. Gustave Peellaert d'Anvers ; *Le Petit Bourgogne*, acheté par M. Wagemaekers de Leyden ; *Le départ des émigrants*, une toile maîtresse, dévolue en 1890, au Musée d'Anvers. Entre-temps il fit énormément de portraits pour les familles van Havre, Osterrieth, de Turck de Kersbeek, de Vinck, Dellafaille et autres lignées aristocratiques. En 1892 il fut envoyé à Londres, par le baron van Havre, à l'effet d'y faire la copie de la fameuse *Femme au chapeau de paille* de Rubens, dont le modèle représente une des ancêtres du baron en question. En 1893, Van Engelen reçut la commande de quelques portraits, en Amérique. Il en profita pour parcourir le Nord du Nouveau-Monde pendant plusieurs mois.

Depuis cette époque il continue les peintures de genre, mais il s'est aussi distingué dans le paysage avec figures, et parait surtout affectionner les bords si pittoresques de notre Bas-Escaut, où tous les étés il plante son chevalet.

Nous allions oublier de dire qu'en 1895, il fit, à la salle Verlat, une exposition sensationnelle, où presque toutes ses œuvres trouvèrent acquéreur.

Parmi ses productions récentes, il importe de relever le remarquable tableau *A l'aube*, appartenant à M. Eugène Kreglinger, ainsi que *Le départ pour le Congo*, une page admirable, qui passera à la postérité.

En fait de distinctions nous n'avons guère à parler de lui, car, par principe, il refuse toutes médailles.

Louis Van Engelen est célibataire.

Question de goût et de temps, sans doute.

Piet Van Engelen.

CET artiste est le frère du peintre précédent, et le cadet de dix enfants.

Barbe et cheveux noir de corbeau, front large, au haut duquel se dandine une touffe capillaire bien fournie. Regard droit, profond, semblant scruter la pensée de son interlocuteur. Nez prononcé, aux ailes flexibles, battant leur plein quand son propriétaire disserte sur l'art. Ensemble de physionomie pacifique donnant à ce corps grassouillet, de taille très moyenne, un cachet de bonhomie d'autant plus grande que sur ses lèvres se dessine toujours un engageant sourire.

Piet Van Engelen naquit à Lierre, le 12 mai 1863.

Il n'avait encore que 4 ans que déjà il fit preuve d'aptitudes artistiques, qui se developpèrent si bien qu'à l'âge de 6 ans il fit ses premiers dessins, sous les yeux et la conduite de son frère Auguste, malade, et au chevet duquel il passait de nombreuses heures dans un travail assidu. C'était, du reste, un petit garçon très éveillé, un

peu espiègle même, avec ses cheveux bouclés, et qui était, par cela même, l'enfant gâté de tout Lierre, où *Pitje* était connu de chacun.

Arrivé à l'âge de 7 ans, il vint habiter Anvers, avec sa famille. On le mit à l'Ecole moyenne et, le soir, il suivit les cours de l'Académie, dans les classes de Rumfels et Dujardin. A quatorze ans, il entrait dans la classe de peinture de Luc Schaefels, et, passablement contre son gré, on le destinait aux arts décoratifs. Cependant, un changement se produisit: en 1880 il partit pour Bruxelles. Il s'en fut à l'atelier de peinture décorative de M. Sels, où était déjà employé son frère Joseph, qui mourut en pleine carrière, à l'âge de 28 ans, enlevé par le typhus. Dans cet atelier Piet Van Engelen resta six mois, et déjà il s'y distinguait beaucoup, lorsqu'il dut suivre ses parents, qui allèrent se fixer à Liége. Dans cette dernière ville il fut admis à l'Académie, direction Chauvin. Mais, à cause d'une circonstance inopinée, il n'y fit qu'entrer et sortir. En effet, pour fêter sa bienvenue, les camarades organisèrent une sorte de manifestation triomphale, avec déguisement, cortège, cavalcade et autres cérémonies de joyeuse entrée. Seulement, la troupe fut si bruyante et si écervelée qu'on cassa pas mal de meubles, et que tout le monde, y compris Van Engelen, fut renvoyé pour quinze jours. Ce singulier début modifia les intentions du jeune homme, qui entra incontinent à l'atelier d'un grand peintre décorateur, où il travailla pendant quatre mois. Durant cette période il collabora activement à la décoration de la maison de M. Perrard, professeur à l'Université, lequel, plus tard, lui acheta plusieurs tableaux, non sans le faire ressouvenir en souriant, de l'époque où il ornementait les murs de son salon.

* * *

Pendant que Van Engelen faisait de la peinture décorative, il suivait, le soir, le cours du torse, professeur Soubre, ce qui ne l'empêchait point de satisfaire complètement son patron ; puisque celui-ci, après quelques semaines, l'engagea définitivement à raison de quarante centimes l'heure. Au surplus, ce patron porta à Van Engelen un intérêt si spécial que bientôt, voyant le développement de ses goûts, et malgré l'énorme désir qu'il avait de le conserver auprès de lui, il lui conseilla de se consacrer exclusivement aux études académiques. Ce qui fut fait. Le résultat ne se fit pas

attendre. Au concours il fut premier pour le torse et remporta, l'année suivante, le premier prix de peinture d'après le buste, ainsi que le 2e prix de dessin (grand antique). Marchant dès lors de progrès en progrès, il fut lauréat du concours de peinture (torse), tout en se distinguant dans les autres branches. Pendant ce temps il suivit avec zêle, à l'Université, plusieurs cours, notamment celui de l'histoire de l'art, de la littérature, etc. A l'Académie les professeurs et Directeur nourrissaient pour lui une grande amitié et prévoyaient son avenir brillant. Mais le jeune artiste était obsédé du désir d'aller à l'Académie d'Anvers, compléter ses études. Le hasard le servit à merveille. Verlat ayant entendu parler de lui, l'engagea à émigrer vers les rives de l'Escaut, et l'hiver suivant, Van Engelen débarqua parmi nous.

Durant deux ans il fut un des plus notables élèves de notre Académie, où il remporta le premier prix de peinture (torse), sur 80 concurrents. A l'âge de 22 ans, il prit part au concours de Rome, où il fut classé huitième sur 46 participants. Alors il se mit à marcher de ses propres forces. La même année il eut un très grand succès, à l'exposition de Malines, par une de ces délicieuses têtes de jeune fille, dont il semblait avoir le secret. Sa toile fut acquise pour la tombola. Peu de temps après il envoya à l'exposition de Spa une œuvre identique, que lui acheta le bourgmestre de Dixmude; sans compter un tableau de même genre, dont le baron van Havre devint possesseur. En 1886, il entra à la société *Als ik kan* où, dès la première exposition, il se fit remarquer. D'ailleurs, sa réputation s'établissait, éclatante, et lorsqu'en 1887, il se présenta au Cercle Artistique, il fut admis à l'unanimité. Insensiblement sa carrière s'accentua encore par un travail opiniâtre ; et, ne se bornant plus aux seules villes de Belgique, il exposa, avec un retentissant succès, à Londres, Paris, Amsterdam, Munich, Cologne, Berlin, Hambourg, Bordeaux, Melbourne. En réalité son premier tableau de marque fut un *Intérieur du Steen* (la salle des géants), acquis par un grand collectionneur de Paris. Puis suivit son *Ex-voto*, une superbe page achetée par M. Thalman et qui fit grande impression.

* * *

Cependant, comme dans la vie le hasard joue un immense rôle, il y eut dans celle de Van Engelen un incident, futile en apparence, mais qui transforma complètement sa manière de peindre ; un jour

qu'il attendait son modèle, la fille de celui-ci vint dire à l'artiste que son père ne pouvait venir poser de plusieurs jours... parce qu'il avait été mis en prison pour coups et blessures. L'artiste fut très contrarié de ce contretemps, lorsqu'un de ses amis, le marchand de volailles Willem Lambo, lui proposa de peindre, en attendant, quelques pièces de superbe gibier qu'il avait en sa boutique. Van Engelen, trouvant sans doute l'aventure piquante, accepta. A peine se trouvait-il devant ces modèles d'un nouveau genre, qu'il s'éprit de leurs admirables couleurs et que bientôt son premier tableau avec volailles vit le jour. Le résultat fut éclatant. Chose assez curieuse, cette toile fut achetée par le peintre Ooms, qui la conserve encore, comme étant un modèle du genre. Dès lors, la voie de Piet Van Engelen fut définitivement tracée. Verlat, qui le tenait en haute estime, lui conseilla de persévérer dans ce sens et d'adopter définitivement le genre animalier, sans toutefois négliger la figure, dans laquelle il excellait. Depuis cette époque nous voyons Piet Van Engelen créer, coup sur coup, cette importante série d'œuvres qui l'ont mis en évidence. Citons, au courant de la plume : *Volailles*, acquis par M. Aug. Grisar ; *Canards*, par M. Verryken ; *Dindon, coq, poules, etc.* appartenant au Musée de Liége, qui le paya 2500 francs. Ce fut cette toile qui le classa à titre définitif, car non seulement elle fut saluée d'enthousiasme aux Expositions de Bruxelles et de Liége, mais encore elle lui valut un subside gouvernemental de 400 francs, sans compter les éloges sans réserve de la Presse. Van Engelen n'avait alors que 24 ans ; il était le plus jeune des artistes représentés à un Musée.

Arriva l'exposition d'Anvers, de 1888, où Van Engelen brilla par trois tableaux, dont l'un, *A la Halle,* fit sensation; dont l'autre fut acquis pour la tombola, et dont le troisième passa dans la galerie du banquier M. Heirman Dumercy. La même année il vendit, par la recommandation de Lamorinière, à Mme Victor Lynen, une belle toile, *Volailles*, pour la salle à manger de son château à Baden-Baden. De la même époque datent également une série de beaux portraits, entre autres ceux de la famille Solni à Hoeylaert, Wouters, De Vos, Mlle Auguste Grisar, M. Gérard, ancien préfet de l'Athénée de Liége, de même que celui de Mlle V., de la même ville, qui fut unanimement admiré. Bientôt encore on remarqua de lui au Cercle Artistique d'Anvers, une superbe tête de vieillard, qui

eut un succès triomphal et devint la propriété de M. Alexis Mols. Ce dernier la paya 400 fr. et peu de temps après, on lui en offrit 1200 francs, qu'il refusa du reste. L'année 1889 vit éclore sa triomphante toile *Combat de coqs*, qui fut acquise par M. Catteaux, directeur de notre Banque Nationale. Sur ces entrefaites, Van Engelen fit une exposition particulière à Liége, où l'on put constater indubitablement que de chemin il avait parcouru en si peu d'années. Et cependant, il n'était guère misanthrope, car c'était un des plus fervents adeptes des parties de plaisir à l'atelier où, en compagnie de son frère, des peintres Chappel, Mertens, Vinck et autres, la plus franche gaieté s'alliait au noble jeu du vogelenpik et tutti-quanti.

* * *

Ces amusements ne l'empêchaient pourtant point d'être d'une fécondité extraordinaire. Avec son talent de beau coloriste et de virtuose du pinceau, il signa *L'Intrus*, acheté par un collectionneur de Rotterdam ; *Renard à l'affût* ; *Le mari doit aide et protection à sa femme* ; *Malheur au vaincu* ; *Qui ne risque rien n'a rien* ; *Un beau coup de fusil*, appartenant à M. Schulte ; *Grandeur et décadence* ; *Beaucoup de bruit pour rien*, à Mme la Douairière Dubois-Cogels ; *Modeste et travailleur*, à M. le Baron Osy ; *Les piocheurs endurants*, à M. le Baron de Terwagne ; *Première déception*, à M. Van Leckwyck ; *A malin malin et demi*, à M. Havenith ; *Nature morte*, collection de M. Ed. Huybrechts ; *Les frères Jumeaux*, à M. Ernest Osterrieth ; *Nature morte*, au Baron de Pret ; *Perdreaux*, à Mme la Baronne de Bieberstein ; *Nature morte*, au Baron Gaston de Vinck ; *Bécasses*, au chevalier Albert van Havre ; et d'autres œuvres encore, dont la citation demanderait trop d'espace. Dans la plupart de ces peintures, Van Engelen a mis son esprit personnel et cette spéciale tendance à faire mouvoir ses bêtes dans un cadre d'action, c'est-à-dire à leur faire exprimer toujours une idée morale ou autre. Plusieurs de ces pages furent reproduites par la gravure, en Belgique, en Allemagne et en Hollande. En outre, son pinceau vigoureux créa beaucoup de portraits de chiens, notamment pour MM. Wilfrid Castelein, Alfred Osterrieth, De Bosschere, Vicomte de Nieulandt, Comte van de Werve.

* * *

Et encore, là ne s'arrête pas son art. A l'exemple des anciens, tels que Snyders, Feyt et Hondekoetter, il illustra de peintures, bon

nombre de salles à manger. Pour celle du Baron de Moffart, de Liége, il fit *L'eau*, *L'air*, *La terre* ; pour celle de M. Herman Osterrieth, *Les cinq sens*. Ajoutons à cette longue nomenclature, son superbe travail du *Diorama du Congo*, à l'Exposition universelle d'Anvers, en collaboration avec Robert Mols, entreprise artistique qui rapporta aux deux artistes plus d'honneur que d'argent ; ainsi que son exposition particulière à la salle Verlat, en 1896, qui lui procura une éclatante victoire.

Il se maria à Anvers, le 20 mai 1890.

Des médailles et distinctions lui furent accordées aux Expositions de Melbourne, Nancy, Bordeaux, Anvers et autres villes. Il y a quelques mois, il fut nommé professeur à l'Académie d'Anvers, où il n'a certes pas encore dit son dernier mot.

On peut affirmer, sans crainte d'être démenti, que Piet Van Engelen est un de nos jeunes les plus en vue, un de ceux qui se sont faits eux-mêmes, qui ont marché de l'avant sans préoccupation des tendances d'autrui, et auxquels s'applique admirablement la devise : *Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre.*

Avec cette consolante particularité, que le verre de Piet Van Engelen occupe une place d'honneur sur notre dressoir artistique contemporain.

Jules Guiette.

De taille svelte, marquée au coin d'une élégance native, le regard profond, d'une étrange douceur, le front largement découvert, la démarche paisible et mesurée, la parole un peu grave, toujours sympathique, Jules Guiette fait penser au philosophe qui se renferme dans ses thèses ou ses doctrines, et qui ne cherche point son bonheur dans le brouhaha des équipées tumultueuses.

Tout ce qui est trivial l'éloigne, tout ce qui est raffiné l'attire.

On voit que c'est un homme bercé dans les mondanités délicates, habitué aux conventions précieuses d'une vie de bien-être, qui donne aux rares mortels, évoluant sous son soleil, les délices du paradis terrestre.

Il n'en a que plus de mérite d'avoir étayé sur cette existence de jouissances matérielles, des aspirations artistiques, des désirs de se consacrer à la grande lutte de l'esprit, des preuves d'un travail intellectuel qui en ont fait un paysagiste de certain renom.

Jules Guiette naquit à Anvers, le 10 août 1852.

Son père, qui était ingénieur en chef de la Marine Belge, taquinait assez savamment le crayon et se payait, pendant ses moments de loisirs, le plaisir de dessiner le paysage, non sans succès.

Cependant, il ne nourissait, à l'endroit de son fils, aucune idée d'avenir artistique, et le mit tout simplement au Collége Notre-Dame, à l'effet de s'y faire aux études latines complètes.

Le jeune Guiette n'avait donc aucune vocation marquée, lorsque, vers l'âge de 10 ans, il perdit son père, malheur qui fut, quatre années plus tard, suivi par le décès de sa mère.

L'orphelin passa des études du latin à une éducation plus mercantile, puisqu'il alla compléter ses connaissances à l'Institut de Commerce, pour s'engager bientôt, sur les conseils de son tuteur, dans un bureau d'agent de change.

* * *

Il avait alors 20 ans, et se sentait médiocrement taillé pour cette vie de chiffres et d'opérations de Bourse. Il recherchait, au contraire, l'isolement de la méditation et était un des plus fervents adorateurs de Lamartine, le poéte des sensitives et des choses d'âme.

Depuis un certain temps déjà il dessinait ou faisait de l'aquarelle, et recevait de Claus des leçons de peinture.

Mais les préoccupations de son comptoir de change l'absorbant complètement, malgré lui la question d'art fut abandonnée et le professeur de peinture, renvoyé à une date ultérieure.

Cette date ne tarda pas à naître ; car, après une couple d'années, Guiette, se sentant décidément mauvais commerçant, jeta les bordereaux de change par-dessus bord et se remit, à titre exclusif, aux études artistiques, cette fois sous la conduite du paysagiste Van Hoorde, qui lui était spécialement recommandé par son ami Karel Ooms.

Après quelques mois de pratique, il s'en fut, avec Emile Claus, faire un voyage en Espagne et en Algérie, d'où il rapporta de très intéressants croquis et peintures à l'huile.

Cette étape lui fut profitable à tous égards, même au point de vue des errements humains; car en perspective d'évènements tragiques, les voyageurs avaient emporté un arsenal complet d'armes à feu, qui ne leur servirent, en tout et pour tout, qu'à une classique partie de chasse dans le désert algérien.

Revenu dans la patrie, en 1879, Guiette prit le chemin de Bras-

schaet, où il avait loué, avec Théodore Verstraete, un petit chalet au milieu de cette superbe bruyère. On travaillait ferme, en pleine nature, absorbé par ces envahissants paysages campinois, que beaucoup ont déjà contemplés et que peu ont encore pu comprendre. Les heures de peinture étaient alternées par des séances de lecture dont, naturellement, les poésies de Lamartine faisaient les plus grands frais. Là-bas, on vivait très modestement, tout en s'attachant un troisième compagnon, artiste également, chargé des soins culinaires, avec l'aide de la fermière voisine.

* * *

Ainsi s'écoulèrent deux années, pendant lesquelles, en 1880, Guiette fut accepté au Cercle Artistique d'Anvers, par deux tableaux, *Sous-bois* et *Soir*, qui attirèrent sur lui l'attention.

Vers la même époque il entra au cercle des *Aquafortistes*, avec la reproduction, en eau forte, du susdit *Sous-bois*. Il est toujours resté un des plus laborieux producteurs de cette artistique phalange.

Sur ces entrefaites, il se laissa séduire par les splendeurs des sites ardennais, et, pendant toute une série d'années, il alla planter son chevalet sur les bords de la Semois. Il y créa entr'autres, une toile très intéressante, *Les Charbonniers*, toute faite d'observation et de sincérité. Ce sont, du reste, chez lui, deux qualités primordiales.

Au surplus, il ne s'en tint pas au seul paysage, car il peignit également beaucoup de fleurs, portant le cachet d'une particulière distinction.

En 1883 il fut médaillé de 2e classe, à l'Exposition d'Amsterdam, par un cadre de 6 eaux fortes, d'un travail robuste et méticuleux.

En 1884 il se bâtit la propriété qu'il occupe encore, abritant un atelier qui atteste hautement de son esprit du beau et de son adoration pour l'esthétique pure.

L'Exposition d'Anvers, en 1885, eut de lui deux œuvres de marque, *Le Marché aux œufs* et *Neige dans la forêt*, ce dernier acquis pour la tombola.

En 1887 il reboucla sa valise et fit un voyage en Italie, d'où il rapporta un nombre respectable de tableaux, qu'on a pu admirer à son exposition particulière.

Il brilla, en 1889, à Paris, par une collection d'eaux-fortes, qui confirmèrent encore sa réputation si légitimement acquise.

Une aussi artistique nature devait inévitablement se ramifier sur une souche artistique. En effet, en 1892, il épousa à Anvers, la fille du général Pecquereau, un des plus remarquables membres de la société des aquarellistes belges.

Guiette a continuellement exposé avec succès au Cercle Artistique d'Anvers, dans toutes les villes de notre pays, à Cologne, Munich, Prague, Pesth et autres lieux encore.

Parmi ses principales œuvres on peut citer : *La Place de la Commune*, *Tamise au crépuscule ; Noyers au bord de l'Escaut* ; toute une série de *Soirs* ; un grand tableau de *Chrysanthêmes*, vendu à M F. De Wael ; *Moutons sur la digue*, à M. H. Fester ; *La nuit sur l'Escaut* et *Paysage de neige*, à M. W. Marsily ; *Soir d'été*, à Mlles Stappaerts ; *Soir de neige*, à Lord Holley ; *Vue de Tamise*, à M. Aug. Oldenhove, de Florival ; *Attelage de bœufs dans la forêt*, à M. Huger, au château de Grobbendonck ; *Chemin sous bois* ; *La Place de Meir* ; ensuite quelques pastels, notamment *Le Village au bord de l'eau*, ainsi que des portraits d'excellente venue.

Jules Guiette n'a jamais suivi les cours d'aucune Académie, ce qui lui a conservé son entière et appréciable personnalité.

Constant Cap.

L'ŒIL le plus sagace ne découvrirait pas, en cet artiste, un homme allant sur son cinquante-sixième anniversaire. Ses allures sont vives, son regard est constamment en éveil, sa démarche est presqu'une course continuellement précipitée, et l'on s'étonne que sa langue ne soit pas encore usée jusqu'à la couture, tant elle simule le mouvement perpétuel. Barbiche plantureuse et moustaches au vent, avec des pointes cosmétiquées rappelant l'apanage de la flirteuse jeunesse. Son front large est couronné d'une... calvitie qui doit faire le désespoir des figaros. Au demeurant, mortel des plus sociables, ne sacrifiant point à l'humeur morose, toujours bien disposé, ayant le mot pour rire, et d'une affabilité parfaite, qui ne lui crée que des amis.

Constant Cap vit le jour à Saint-Nicolas, le 2 juin 1842.

Ses parents, des bourgeois fort aisés, qui se trouvaient à la tête d'une fabrique de chocolat et d'une pâtisserie très connue, le mirent, dès son jeune âge, à l'externat St.-Joseph. Mais l'enfant s'y appliqua

bien plus à remplir de dessins ses livres de classe, qu'à en étudier le contenu. Il s'en suivit que toujours il remportait le premier prix de dessin, ce qui eut pour résultat que le professeur, M. Taghon, insista auprès du père Cap, pour que celui-ci autorisât son fils à suivre les cours de l'Académie. Mais le brave chocolatier n'en voulut rien entendre. Il avait lu à satiété la typique étude *Hoe men schilder wordt*, d'Henri Conscience, et s'en fit une arme pour étayer son refus, démontrant à ses interlocuteurs les mésaventures, les désillusions et les misères du héros que le romancier flamand avait pris pour modèle. Néanmoins, au bout d'un certain temps, on parvint à vaincre sa répulsion, et en 1856, le jeune Cap fit sa joyeuse entrée à l'Académie de St.-Nicolas, dont il se mit à suivre les cours du soir, tout en continuant son éducation au collège St.-Joseph. Bientôt il se distingua, car la première année, il remporta la médaille dans la classe des têtes ombrées et des solides, victoire qui se répéta, du reste, toutes les années suivantes.

* * *

Entretemps son père lui-même utilisait les aptitudes de l'élève en lui confiant le soin de dessiner, vers l'époque des étrennes, des arabesques, des fleurs et autres ornements pour l'étalage paternel. Le jeune homme mit tant de saveur à illustrer ces sucreries, que la maison Cap en acquit une véritable renommée.

Pourtant, ses visées étaient plus audacieuses. Lorsque,vers les 18 ans,il eut terminé ses études au collège, le directeur de l'Académie, M. De Wilde, intercéda auprès du pâtissier pour que son fils pût se consacrer exclusivement à la carrière picturale, ce qui fut accordé, au grand plaisir de l'artiste en herbe. Celui-ci fut placé au cours spécial et particulier de De Wilde, où on lui donna un petit atelier. Il y copiait des têtes, peignait d'après le plâtre et ensuite d'après nature ; mais il nourrissait une prédilection à aller, aux environs de St.-Nicolas, reproduire sur le vif, des intérieurs campagnards. Cette louable passion l'absorba si bien que fréquemment, au premier chant du coq il se trouvait déjà installé devant son travail.

A mesure qu'il se faisait ainsi la main, le désir impérieux lui naquit de poursuivre ses études à Anvers ; mais malgré son insistance et celle du professeur De Wilde, son père s'y opposa, sous prétexte que les grandes villes sont un danger d'émancipation hâtive pour les jeunes gens. Constant Cap dut donc forcément restreindre

son ardeur, lorsqu'en avril 1863 son père mourut. En octobre de la même année il partit pour Anvers, où il entra à l'Académie. D'emblée il fut admis en enseignement moyen, avec Beaufaux comme professeur de grande antique, Weyser pour la perspective, et Van Lerius pour la peinture. La première année il fut lauréat en cours de perspective ; et entra, la deuxième, dans l'enseignement supérieur.

* * *

Sur ces entrefaites, il fit la connaissance de David Col, à l'atelier duquel il se serait engagé si toutes les places n'y avaient pas été occupées. Les relations devinrent, cependant, quotidiennes entre le spirituel genriste et le jeune peintre, si bien qu'un jour, le second ayant montré au premier une esquisse, David Col l'engagea fortement à en faire un tableau. Cap ne se le fit pas répéter. Il créa l'œuvre rêvée, et ce fut en 1865 qu'il l'exposa au Cercle Artistique d'Anvers (dont il s'était fait membre), sous le titre *Veille de la Kermesse en Flandre*. Ce début fut remarqué. Dès l'ouverture du salon la toile fut acquise par le marchand de tableaux, M. Dhuyvetter, père, qui lui en commanda, séance tenante, encore deux autres, sur des données similaires. A cette époque les expositions à notre Cercle Artistique n'avaient qu'une très vague ressemblance avec celles de nos jours. Elles se composaient de 4 ou 5 tableaux posés sur chevalet, ce qui évitait aux visiteurs le déplaisir de devoir contempler la foule d'avortons qu'on nous sert trop souvent par les temps qui courent...

Donc Constant Cap entra, d'un coup, en pleine carrière. Son succès fut incontestable et incontesté. Il se mit à peindre des scènes bourgeoises, avec une recherche prononcée pour les sujets piquants. En 1867 il créa *Malgré la pluie*, qui reçut un retentissant accueil, surtout parce qu'il sortait du classique pour entrer dans le réalisme. Cette toile, exposée au Salon d'Anvers, fut achetée, le jour de l'ouverture, par les frères Van der Donck, marchands de tableaux à Bruxelles, au prix de 700 francs.

Cette vente donna à l'artiste quelque répit, qu'il utilisa pour aller pendant deux mois, à Paris, étudier les chefs d'œuvre du Louvre.

En 1870 il se maria à Anvers, après avoir (détail caractéristique) demandé la main de sa fiancée, dans les salles mêmes de l'Exposition

triennale, rue de Vénus. On est ainsi tenté de croire qu'il a voulu placer son premier bonheur sous la protection des arts.

* * *

L'année de son mariage vit éclore la première de cette série d'œuvres si croustillantes qui ont fixé sa réputation, notamment les intérieurs de compartiments de chemin de fer, où il mit tant de verve et d'esprit caustique. Elle s'appela *En première classe*, fit sensation au Salon triennal d'Anvers et fut acquise par M. Nagelmakers de Liége, qui la céda plus tard à Mme Gossen d'Anvers, sur les instances réitérées de celle-ci.

Pris d'un zêle ardent, Cap se mit à peindre des intérieurs du Musée Plantin, ainsi que du Musée Kums, qu'il anima d'actions diverses.

Depuis quelque temps déjà il s'était lié d'amitié avec Henri De Braekeleer, en compagnie duquel il cultivait l'eau forte. Ce fut dans sa maison que De Braekeleer venait triturer ses matières ; ce fut là également qu'en 1879 on fonda, avec Leemans, Verhaert, Linnig et Verhoeven-Bal, la *Société des aquafortistes anversois*, qui mourut plus tard d'inanition.

En 1873 il fit, en compagnie de Karel Ooms et de Constant Van den Wyngaert, un voyage instructif en Allemagne, d'où il rapporta spécialement des études d'intérieurs prises à Nuremberg, la ville pittoresque par excellence.

En 1878 il exposa à Paris, *En troisième classe*, que M. John David lui paya 6000 francs. En 1879 un retentissant succès échut à son *Jan Klaas*, exposé au Salon d'Anvers. Il en avait demandé 4000 francs, et l'œuvre fut proposée pour le Musée de notre ville, moyennant 3000 francs. Seulement Rousseau, envoyé par le Roi Léopold II, prévint l'artiste que notre Souverain désirait acquérir la toile. Le marché fut conclu au prix demandé et valut, en outre, au peintre, la Médaille d'or.

Dès lors la voie était brillamment ouverte pour Cap. Les commandes affluèrent, si bien qu'il vendit entr'autres à M. Bernheim aîné, de Bruxelles ; et en Amérique, par M. Wilson, consul des Etats-Unis.

Vint l'exposition d'Anvers de 1880. Cap y fut représenté par sept tableaux, au nombre desquels se trouvait son *1880*, une œuvre de notoriété, qui fut achetée pour le Musée d'Anvers.

La même année il fut appelé au château de Laeken, où il peignit, pour compte du Gouvernement Belge, une vue de la résidence royale. Plus tard, à l'occasion du mariage de la Princesse Stéphanie avec l'Archiduc Rodolphe, il élabora une réduction du susdit tableau, que l'auguste épousée emporta au château de Vienne, en souvenir des lieux où elle vit le jour.

Pendant l'intermittence, Cap avait créé le *Voyage de noces*, une scène de chemin de fer, en deux toiles, *Le Départ* et *Le Retour*, d'une grande finesse d'observation, débordant d'esprit malicieux, et dont les cadres mêmes eurent un succès marqué, à cause de leur signification emblématique.

Depuis cette époque, son infatigable pinceau créa œuvre sur œuvre, et sa réputation devint de plus en plus stable. Il fit, entr'autres, un intérieur pris au Musée-Kums, qui fut vendu à Chicago pour la somme de 7000 francs.

* * *

Mais son œuvre, déjà si notable, eut pour superbe couronnement la reproduction, en cinquante toiles, du Vieil-Anvers de l'Exposition Universelle d'Anvers de 1894, auquel son nom reste désormais attaché comme celui d'un innovateur. Cette intéressante collection appartient à M. Ed. De Beukelaer, le richissime industriel des bords de l'Escaut, grand protecteur des arts, qui emploie dignement quelques bribes de sa fortune à soutenir le mouvement pictural en Belgique. Ce fut même grâce à ce généreux Mécène, que l'Exposition Internationale de Bruxelles, de 1897, eut le privilège de posséder un enclos spécial où les susdits tableaux furent exhibés au public. Donc, détail piquant : c'est le fils d'un chocolatier qui fut chargé de cette œuvre par le grand chocolatier d'Anvers. D'ailleurs, M. Ed. De Beukelaer ne se lasse point encore, puisqu'en ce moment Cap a sur chevalet, deux intérieurs de la *Maison des Géants*, commandés par le même amateur. Disons, en passant, qu'en dehors de quelques portraits bien réussis, l'artiste a fait ceux de M. et Mme De Beukelaer, en costume du Vieil-Anvers.

* * *

Cap obtint une médaille d'or au Salon d'Anvers de 1879, et une médaille à Londres.

Il fut décoré chevalier de l'ordre de Léopold en 1881.

Ses principales œuvres peuvent se classer comme suit : *La Fête*

de St. Nicolas dans le Musée Plantin, à M. Fop Smith de Rotterdam ; *La Fiancée*, à M. René della Faille ; *Les Indiscrets*, à M. Ed. De Beukelaer ; *La Visite à l'accouchée*, à l'hôtel du Gouvernement à Anvers; *En première classe* et *La chasse privée*, à Mme Gossen ; *Complet*, à M. Bource ; *Bouderie*, à M. Emile Verellen ; *Chez bonne maman*, à M. Horn-Feist ; *Le Trio*, à M. Paul De Mey ; *Albert Dürer dessinant la Cathédrale d'Anvers en construction*, à M. Pauwels ; *L'Escaut pris à Anvers*, à M. Nottebohm ; *Voyage de noce*, à M. Lejeune ; *Critiques d'art*, à M. Barnes de Londres ; *Le ramoneur* et *Le Jour des Innocents*, à M. Van Hess d'Anvers ; *La leçon de danse*, à M. De Cleen. Puis, des tableaux à MM. Van den Nest, Delahaye père, Evrard de Londres et Gamon de la même ville. La Russie possède plusieurs de ses toiles.

Et toujours encore Cap travaille sans cesse et sans relâche ; ce qui ne l'empêche pas de trouver le temps pour dénicher, de droite et de gauche, des vieilles faïences, vieux bibelots, livres et eaux fortes, dont il est un fervent collectionneur.

Son penchant pour le beau ne se borne donc pas à la seule esthétique de la peinture.

Marie-Antoinette Marcotte

Bien que Marie-Antoinette, Mlle Marcotte n'a rien de commun, comme caractère, avec la fière et hautaine épouse de Louis XVI. Elle est, au contraire, d'une douceur et d'une affabilité qui impriment un charme exquis à sa conversation, toujours faite de bon sens.

Sa parole est vive, intelligente, sans superfétation, rendant ses impressions si singulièrement profondes, avec une précieuse clarté.

Dans ses discussions artistiques, jamais elle ne s'avance à la légère, et maintes fois on la surprend, entre deux phrases, dans un instant de réflexion, un simple éclair, mais qui suffit à préciser les idées dans son cerveau fécond, constamment en travail.

L'ensemble de sa physionomie est d'une grande sérénité, sans être sévère. Son regard profond, scrutant perpétuellement les

êtres et les choses, est comme un reflet de son âme pensive, un peu inquiète, un peu troublante ; tandis que sa lèvre, presqu'imperceptiblement duvetée, porte l'empreinte d'une sensibilité délicieuse. Et, lorsqu'elle s'étend sur son éternel et envahissant sujet, l'expression dans la nature quelque en soit la forme, on se sent entraîné vers cette artiste convaincue, vers cette femme d'élite, au teint un peu hâlé, ce qui semble être comme le signe distinctif d'une indéniable fermeté de caractère.

D'ailleurs, rien chez elle ne révèle la pose ou la mise en scène.

A l'encontre de la plupart des femmes-artistes, elle n'a ni la chevelure à la diable, ni l'affectation des allures masculines, ni la liberté de langage des ateliers, ni même l'excentricité de la mise. La simplicité, le naturel paraissent la préoccuper en tout ; et à la voir ainsi, modeste, sans emphase, on dirait une bonne et brave jeune fille (qu'elle est, du reste) ne pensant qu'aux rêves de son âge.

Marie-Antoinette Marcotte naquit en Champagne, le 31 mai 1869, d'un père qui occupait une enviable situation dans la diplomatie.

Elle eut dans sa famille une couple d'artistes, puisque son grand'père maternel, Emile Toudouze, fut un paysagiste de réputation, et qu'Edouard Toudouze, le peintre actuellement si connu à Paris, est son cousin.

D'autre part, elle compte parmi ses ascendants certains noms de valeur historique : son grand'père paternel fut Receveur Général à Troyes, et son arrière-grand'père, M. du Clos-Dufresnay, notaire de Louis XVI, périt sur la guillotine, sous la Terreur.

* * *

Le père Marcotte, affilié à la famille hautement aristocratique des Marcotte de Quivières et des Marcotte d'Argenteuil, fut Vice-Consul de France à Ostende, puis à Anvers ; et Mlle Marcotte n'avait que trois ans d'âge, lorsqu'elle vint dans cette dernière ville, avec ses parents.

Alors déjà elle avait montré des prédispositions toutes spéciales ; car avant même qu'elle ne sut articuler un son, lorsqu'elle voyait une couleur un peu vive, elle se démenait sur les

bras de sa mère ou de sa bonne, jusqu'à ce qu'elle eut touché de ses doigts mignonnets l'objet qui l'avait frappée.

Elle avait donc, dès sa naissance, ce qu'on peut appeler la vue de la couleur.

A mesure qu'elle grandissait, son esprit alerte s'ouvrait au contact du milieu choisi dans lequel elle vivait, et sa jeune intelligence eut bien vite acquis un développement peu ordinaire.

L'enfant fut envoyée en classe chez les sœurs de la rue St. Joseph, où elle se distingua particulièrement par un irrésistible penchant pour le dessin.

Dès l'instant que ses petites mains purent tenir un crayon, elle se prit à griffonner des silhouettes sur ses livres et ses albums; cette manie devint une passion, à telles enseignes que, tous les ans, elle remportait les premiers prix de dessin.

Détail caractéristique, à cette époque déjà elle était hantée par cette spéciale recherche de l'expression humaine qu'elle possède à si forte dose.

En effet, elle se plaisait à caricaturer tous les gens de son entourage, et en particulier les domestiques de la maison, mais en donnant à chacun d'eux, tout en sauvegardant la ressemblance, une tête d'animal, suivant les sentiments dont elle croyait ses sujets animés. Ainsi, telle personne qui était d'un esprit borné, eut les épaules surmontées d'une tête d'âne; telle autre, qui était méchante, recevait une tête de bull dogue; une troisième, qui était flatteuse, et sournoise, une tête de chat; en un mot toute la série naturaliste y passait, avec application à l'avenant.

* * *

De la sorte l'enfant atteignit sa douzième année, lorsque son père mourut.

C'était un grand malheur pour elle, mais le destin se chargea de l'adoucir autant que possible, car bientôt sa mère s'étant remariée avec M. Jules Sohr, celui-ci entoura d'emblée la jeune fille d'une affection profonde, de soins assidus et d'encouragements sincères.

En 1882, elle entra à l'institution de Madame Weiser, où elle se prit à étudier sérieusement, sans un instant délaisser ses aspirations

artistiques. On lui donna même, sur ce dernier terrain, des professeurs qui, malheureusement, n'étaient que peu enseignants. Ils lui firent dessiner des têtes d'après le plâtre, en la mettant, pendant des semaines entières, au seul et même modèle.

Naturellement, cette marche peu accélérée déplut à sa nature fébrile, et, à l'insu de ses maîtres, elle se mit à peindre d'après un modèle vivant. Lorsqu'elle exhiba son esquisse, ses précepteurs en tombèrent stupéfaits.

Cette existence se continua jusqu'à l'âge de quinze ans, le jour à peindre dans un coquet petit atelier qu'elle s'était arrangé dans la maison ; le soir à dessiner des natures mortes, sous l'œil de son beau-père, qui ne lui marchandait pas son bienveillant appui.

Un beau matin, avec cette persistance propre aux jeunes filles, elle se mit en tête de solliciter comme professeur le peintre Claus dont la réputation, à cette époque, s'accentuait ; mais le superbe artiste n'acceptant pas d'élèves, le projet resta sans effet. Néanmoins, il promit de venir voir et de corriger le travail de la jeune fille, ce qu'il fit durant plusieurs années, à simple titre de camarade.

* * *

Cependant, comme les plus belles choses ont le pire destin, par suite de force majeure, l'assistance de Claus prit fin, ce qui suggéra à Mlle Marcotte l'idée d'aller parfaire ses études à Paris.

Donc, à l'âge de 19 ans, et autorisée par ses parents, elle partit pour la capitale de la France, où elle entra à l'atelier de Jules Lefèvre. Là, elle dessinait le nu pendant toute la journée, sans préjudice des études de composition auxquelles elle se livrait le soir, jusqu'à onze heures.

Bientôt elle fit son premier tableau, *Le petit campagnard*, qui fut reçu d'emblée, avec succès, au Salon des Champs-Elysées. Rentrée à Anvers, après cinq mois d'absence, elle s'en fut chez Pierre Van Havermaet, où elle dessinait spécialement des têtes, tout en étudiant, le soir, la perspective avec Farasyn.

Désirant se perfectionner, elle se rendit à Bruxelles pour y suivre les cours de l'Académie. Elle fut acceptée dans l'enseignement

supérieur, où la première année on la classa troisième au grand concours de composition d'après nature, et où elle obtint lestement le prix. La deuxième année elle remporta, sur 30 concurrents, dont 3 demoiselles, le premier prix et la médaille d'or, avec subside.

Entretemps, elle suivit activement, à l'Université, le cours d'anatomie, dirigé par le docteur Sacré.

A vrai dire, c'était là, au milieu de cette jeunesse enthousiaste, éprise du beau, qu'elle se sentait sur son véritable terrain et elle se jeta éperdument, de toute son âme, dans l'étude, oubliant ce qui se mouvait autour d'elle.

Le matin elle suivait la classe des têtes, professeur Portaels ; l'après-midi elle dessinait des compositions ; ses soirées commençaient à la classe de dessin d'après nature, professeur Stallaert, pour finir par le cours d'esthétique de Fétis ; et, en dehors de tout cela, elle s'initiait encore au cours d'histoire professé par Wauters.

On voit donc que Mlle Marcotte n'a pas gaspillé sa jeunesse aux préoccupations des boudoirs ou des colifichets.

* * *

Entretemps, elle avait fait au Salon des Champs-Elysées, un deuxième envoi, *La Fillette des champs*, qui fut placé à la rampe et vivement louangé par la critique.

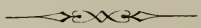
A l'âge de 22 ans elle revint à Anvers, où elle se fixa définitivement et où sa belle réputation a marché promptement.

Grande adoratrice du pays des Flandres, elle y plante tous les ans son chevalet, durant la belle saison, vivant la vie des campagnards, les épiant dans leurs mœurs si intéressantes et les faisant siennes, au profit de son œuvre, déjà si considérable.

Ses expositions particulières en 1896, à la Salle Verlat à Anvers, et en 1897 au Cercle Artistique de Bruxelles, ont mis en évidence son talent si personnel, et provoqué un véritable enthousiasme. Il en est de même de ses envois réguliers à tous les salons triennaux de la Belgique et de l'étranger. Récemment le Gouvernement belge lui a acheté son tableau *Intérieur pauvre*, une page de combat.

Parmi ses productions, on peut relever une série d'études pour son œuvre en gestation, *La prière*, ainsi que d'autres pour le tableau psycologique *La folie*, à l'éclosion duquel elle voue presque son entière pensée.

On peut dire de Mlle Marcotte qu'elle a sacrifié pour son art toutes les joies de la jeune fille et de la femme, dont sa grâce pouvait pourtant revendiquer une si large part.



Frans Van Leemputten

PRESQUE pas plus haut qu'une botte (une botte de sept lieues, bien entendu), grassouillet et potelé, avec sa barbe d'un blond clair, ses petits yeux scrutateurs pleins de malice et de pénétration, ses lèvres constamment souriantes, sa voix aux intonations souples, ses doucereux balancements de corps, Frans Van Leemputten a tout ce qu'il faut pour donner l'image du parfait homme sympathique, doublé d'un fin diplomate.

Il naquit à Werchter, près de Louvain, le 29 décembre 1850.

A cette époque, son père, après avoir été successivement laboureur, porteur de contraintes, et quelque peu braconnier, s'adonnait d'instinct à la peinture, brocantant ses œuvres comme il le pouvait et selon les circonstances de ses besoins matériels.

Il n'est donc pas étonnant que les premiers essais du jeune Frans furent largement encouragés par l'auteur de ses jours, qui rêvait d'emblée pour son fils une vie d'artiste.

Une couple d'années après la naissance de l'enfant, la famille Van Leemputten émigra pour Bruxelles, où le père s'établit peintre restaurateur, branche dans laquelle il acquit plus tard certaine notoriété.

Arrivé à l'âge des études élémentaires, Frans fut envoyé à l'école, où il se distingua beaucoup plus par son assiduité à crayonner des dessins que par celle à parcourir ses livres de classe.

Le séjour de ses parents à Bruxelles ne se prolongea guère, car en 1855 ils vinrent à Anvers.

Ici le jeune Van Leemputten se sentit bientôt complètement dominé par ses aspirations artistiques naissantes.

Il avait, du reste, le champ large à cet effet, et l'on vit ce garçonnet de six à sept ans, s'accaparer tous les déchets de toile de son père, y dessiner de préférence des animaux, et faire commerce de ces productions naïves, qu'il vendait jusqu'au prix de deux sous pièce.

A l'heure actuelle, bon nombre de ces spécimens existent encore, collectionnés par un amateur de Danzig.

* * *

En somme, Frans Van Leemputten était un détestable écolier, mais un artiste en herbe qui ne demandait qu'à se développer.

En 1858, nouveau changement : tout le ménage s'en alla, pour la deuxième fois, à Bruxelles, et depuis lors s'y établit définitivement.

On envoya l'enfant à l'école communale, mais il y fut aussi mauvais élève qu'à Anvers.

A l'âge de 14 ans, il quitta pour de bon ses livres classiques, à l'effet d'entrer à titre définitif, à l'atelier de son père, où il se mit à copier, avec un zêle constant, tout ce qui lui tombait sous la main.

Du même coup il suivit les cours de l'Académie, classe de paysage, sous la direction du professeur Paul Lauters.

La méthode qu'on y enseignait était au moins singulière et mérite mention.

On y travaillait d'après cartons et gravures, visant surtout des sites du Rhin et de la Suisse, ce qui eut pour résultat que bientôt

Van Leemputten obtint la médaille de composition par une vue de la Suisse, pays qu'il n'avait jamais vu qu'en imagination et.... sur le papier. Cependant, malgré la bizarrerie de pareil enseignement, les cours de Lauters avaient un côté avantageux, en ce sens qu'on y composait continuellement ; mais en réalité ces dessins d'après cartons ne donnaient qu'un résultat peu artistique.

Van Leemputten se rendit parfaitement compte de cette anomalie et, ayant un jour montré un de ses dessins au peintre Gabriel, celui-ci lui conseilla de le revoir et de le corriger d'après nature.

Le jeune homme se rendit à ce sage avis et lorsqu'il vint exhiber au grand paysagiste son œuvre modifiée, il en reçut des félicitations telles que depuis cet instant il ne s'inspira plus que de la seule réalité.

* * *

D'ailleurs il marcha bon train à l'Académie. Au bout de quelque temps il entra dans la classe de Jef Severdonck (tête et buste d'après plâtre), et sortit bientôt premier du concours du torse.

L'année suivante il entra dans la classe de figure grande antique, professeur Alexandre Robert, où il se fit remarquer par des progrès sérieux.

Il arriva même qu'un soir, après une tirade du professeur sur la seule possibilité d'être sincère en peignant d'après nature, Van Leemputten se sentit soudain envahi complètement par cette unique vérité et que, lâchant du coup l'enseignement conventionnel, il s'en fut à une académie libre, au local *La patte de dindon*, et dont faisaient partie Constantin Meunier, Van der Stappen, Pantasiz, les frères Oyens, Courtens, Staquet, Uytterschout, Verhaeren, un noyau d'artistes solides, comme on voit.

Là, le jeune Van Leemputten se sentait à sa véritable place, car il y put donner libre carrière à ses inspirations indépendantes.

Ce fut pour lui une école importante, où l'on professait, au surplus, les principes de l'art pratique pur. C'est ainsi que, par exemple, on y peignait, durant une semaine, d'après un modèle nu, et que la semaine suivante, on travaillait d'après ce

même modèle, mais habillé. L'utilité de cette méthode est incontestable.

Elle fut pour Van Leemputten d'un secours efficace, et lorsque du groupe susdit se fut formée une corporation d'artistes nommée *La Chrysalide*, il s'y fit si bien valoir, qu'à la première exposition il arriva avec une toile, *La Poupée*, qui attira sur lui l'attention générale.

* * *

Entretemps Van Leemputten, qui était un fervent admirateur de la grande nature, allait étudier en pleine campagne, principalement en Campine, qu'il affectionnait singulièrement.

Cette prédilection trouvait sa cause dans une circonstance toute simple.

En effet, son père avait l'habitude de faire le soir, en famille, une lecture à haute voix, des œuvres d'Henri Conscience, le chantre si ému des mœurs campinoises ; et la description de ces scènes champêtres avait profondément impressionné le jeune artiste.

Il en était arrivé ainsi à aimer de toutes ses forces ces contrées ravissantes et leurs intéressants campagnards, ce qui le poussait à aller y planter son chevalet.

De là est née cette interminable série de toiles qui ont fait sa réputation et dont l'action se place toujours dans cette Campine que lui, Van Leemputten, était parvenu à connaître presqu'aussi complètement que Conscience, son inspirateur.

Il compléta son savoir par des leçons d'anatomie des bêtes, que lui donna, pendant deux années, M. Van Hertsen, directeur de l'Abattoir de Bruxelles.

En même temps il se mit à soigner ses connaissances littéraires, qu'il avait si imprudemment négligées pendant son enfance.

Au lieu de fréquenter le cabaret, comme ses camarades, il employait ses économies à l'achat de livres, se formant ainsi insensiblement une bibliothèque où il puisa largement de quoi doter son cerveau, de connaissances sur différentes matières.

La première des œuvres qui le mit réellement en évidence fut

Un verger avec chevaux, qui eut un succès incontesté à l'Exposition de Bruxelles de 1872.

Puis vint, en 1873, au Salon d'Anvers, *Le Verger*, une toile de grande dimension avec figures.

Ensuite, en 1874, *La Barrière*, et encore toute une série d'œuvres qui le classèrent définitivement.

Il se maria en 1876 à Bruxelles, et alla s'installer à Jette St-Pierre, encore et toujours au milieu des champs, son séjour favori.

En 1892, il fut nommé professeur à l'Institut supérieur des Beaux-Arts à Anvers, et vint conséquemment habiter cette dernière ville.

A toutes les Expositions triennales de Gand, Bruxelles et Anvers, il s'est fidèlement fait représenter par des toiles généralement d'importance, sans compter le grand nombre d'autres exhibitions auxquelles il a participé, et sans compter encore les nombreux tableaux vendus par lui en Amérique, par l'entremise de notre concitoyen M. Albert Dhuyvetter.

Ses principales œuvres peuvent se résumer comme suit : *Les Tourbières de Postel* (au Musée de Gand) ; *Le Dimanche des rameaux* (Musée de Bruxelles) ; *La Distribution de pains* (Musée d'Anvers) ; *En passant* (musée de Prague) ; *Paysans allant au travail* (Musée de Bruxelles) ; *Le Bas-Escaut* (à Louvain) ; *Le Bonjour* (Musée de Middelburg) ; *Le Carrousel ; Dans la bruyère* ; *Allant aux Vêpres* ; *Fenaison* ; *Les Cigognes* ; *Un baptême en Campine*:

Il est chevalier de l'ordre de Léopold ; officier de l'ordre de St. Michel de Bavière ; membre agrégé de l'Académie d'Anvers et membre correspondant de la commission royale des monuments.

Un fait important est que Frans Van Leemputten se juge lui-même avec sévérité.

Plus d'une fois il lui est arrivé d'être mécontent de certaines de ses œuvres, au point de les détruire sans pitié, même après qu'elles eussent été exposées avec succès.

Tel fut le sort de *Marchand de sable* (salon de Gand 1874) ;
Retour de l'école (Anvers 1876) ;
Portraits (Bruxelles 1878) ;

Tourbière (Anvers 1882) ;
Chemin de halage (Gand 1883) ;
Retour du marché (Anvers 1888).

Ce procédé, dont l'artiste seul est juge, prouve son inaltérable sincérité en matière d'art.

Et ces cas sont rares, par le temps qui court.

Emile Jespers

UNE vraie figure d'artiste, avec sa barbe en pointe, couleur foncée, ses yeux vifs et scrutateurs, ses traits continuellement en mouvement, son nez prononcé, sans l'être trop pourtant. Nerveux, au point de tenir difficilement en place pendant un temps plus ou moins long. Le cerveau toujours en travail, l'esprit en éveil, semblant être éternellement à la recherche de sujets et nourrissant de gigantesques idées artistiques.

Comme ensemble, physionomie avenante, homme d'agréable commerce.

Emile Jespers naquit à Deurne, près d'Anvers, le 3 mai 1862.

Son père, qui était agent de police à Borgerhout, passa, en qualité de commissaire, au Kiel, où l'enfant fut envoyé à l'école primaire. Tout jeune encore, et bien que ses parents n'eurent à son égard, aucune idée d'avenir artistique, Jespers semblait avoir cer-

taines dispositions pour la statuaire. Quand les vitriers venaient placer des carreaux, soit chez ses parents, soit chez les voisins, il trouvait toujours moyen de dérober quelques bribes de mastic, dont il faisait des figurines rudimentaires, qu'il essayait de faire cuire dans le poële, au grand dam de sa bonne mère, dont il contrecarrait ainsi les habitudes de propreté, étant donné tout naturellement que la matière huileuse contenue dans le mastic se fondait à vue d'œil.

Pourtant ce n'étaient là que des dispositions toutes vagues, puisqu'à l'âge de 14 ans, Jespers, ne voulant plus continuer ses études, obtint de ses parents la permission de s'engager à l'Ecole militaire. La demande et les documents nécessaires furent envoyés au ministre, mais il fallait attendre trois mois avant d'être enrôlé au régiment. Sur ces entrefaites, un sien cousin, qui était élève sculpteur, lui suggéra l'idée d'entrer dans ce métier là. Ceci réveilla probablement les dispositions de jadis, car le jeune homme, en vue de cette carrière nouvelle, s'en fut à l'atelier de Van Genck. Il n'y trouva cependant point ses désiderata. On le fit, à son avis, trop manipuler et préparer le plâtre pour les ouvriers et, ce qui était moins engageant encore, on le préposa trop exclusivement aux soins des pigeons du maître, qui était ardent colombophile. Après deux années de cette vie latente, il entra à l'atelier de De Boeck et Van Wint, où il se mit à apprendre le modelage ainsi que la taille du bois et de la pierre.

* * *

Entretemps il fréquentait assidûment les cours de l'Académie d'Anvers, classe de dessin, sous Dujardin ; classe de sculpture, sous Geefs, père. En 1880 il passa à l'Académie St. Luc, où l'on enseignait surtout le style gothique. Cette promotion s'était opérée sur l'instance de son patron Van Wint, qui était professeur à la dite Académie. Après y avoir remporté un premier prix de dessin (têtes ombrées), il s'en retourna à l'Académie Royale, où il continua, pendant 2 années, à travailler d'après nature.

En 1884 son père mourut, et il dut quitter ses études, à l'effet de soutenir, par son travail, le ménage maternel. C'est alors qu'il fit l'expérience de l'utilité de connaître le côté pratique du métier de sculpteur. Il se prodigua comme praticien, dans divers ateliers, visant surtout le côté salaire, notamment chez Mr De Vriendt à

Borgerhout. Insensiblement se développèrent de la sorte ses penchants artistiques, et bientôt il ressentit l'invincible désir de marcher de l'avant. Cela devenait comme une obsession, de couronner son labeur par un résultat efficace. Continuellement il se livrait au modelage d'après nature, faisant des têtes d'enfant, les portraits de ses amis, et autres compositions qui, comme par enchantement, naissaient sous ses doigts infatigables.

Il en était arrivé ainsi à acquérir un beau développement artistique, lorsqu'il se maria à Anvers, en 1885. Cette année même il fonda à Borgerhout, de concert avec le peintre Jan Van Riet, un cercle artistique, *Eigenvorming*, soutenu par quelques adhérents qui, de leurs deniers, pourvoyaient aux frais de modèles, d'après lesquels on dessinait le soir, dans un local ad hoc *De Vrachtwagen*.

En 1887, un fabricant d'orgues passa avec Emile Jespers, un contrat pour la taille de statuettes en bois, et ce à un très bon prix. C'était pour le sculpteur une excellente occasion de se lancer dans le mouvement artistique, en se procurant par ce travail, une source de bénéfices. Aussi s'en empara-t-il avec enthousiasme. Malheureusement, la chose ne dura guère. Le fabricant, sous un prétexte fallacieux, rompit le marché, et laissa l'artiste se morfondre dans d'amères réflexions sur la fragilité des engagements humains.

* * *

A cette époque déjà on avait remarqué de Jespers des statuettes en terre cuite (têtes et figures d'enfants) aux Expositions de Namur, Spa, Malines et à celles du Cercle *Eigenvorming*. Mais son ambition grandissait et il résolut de se distinguer davantage. En l'hiver de 1887, il entama un groupe en plâtre, *Lastig Broertje*, dont il dut interrompre la création, jusqu'à trois fois, pour cause de grave maladie. Parvenant enfin à terminer l'œuvre, il l'envoya, en 1888, à l'Exposition d'Anvers, où elle eut un succès de bon aloi. Après avoir fait quelques économies et grâce à un subside de fr. 150 lui alloué par la commune de Borgerhout, il se rendit, en 1889, à l'Exposition de Paris, en compagnie de Brunin et de Ratinckx. C'était la réalisation d'un de ses rêves, car depuis longtemps il brûlait du désir de contempler de près les œuvres des maîtres statuaires français. La même année, il envoya à l'Exposition de Gand, *La laitière au repos*, plâtre, grandeur naturelle. L'Exposition

de Bruxelles de 1890 eut de lui *Pudeur*, tête de jeune fille en marbre, qui lui valut un subside du gouvernement. Ce fut comme un évènement de bon augure. Nicolié lui acheta son premier haut relief en marbre, *L'aurore*, et lui en commanda encore un autre, avec promesse de l'encourager par des achats ultérieurs. Cette parole fut tenue rigoureusement. D'autre part, il obtint de M. Edmond Huybrechts, la commande d'un portrait d'enfant, en marbre, œuvre qui se trouve dans la riche galerie du dit amateur, en même temps qu'un haut relief, *Le Soir*. En 1891, il exposa au Salon d'Anvers, un haut relief en marbre qui, sur la proposition de Vincotte, fut gratifié d'un subside gouvernemental. L'artiste en reçut les félicitations du Roi. Le ministre de Burlet voulut acheter l'œuvre, mais déjà elle était vendue à un particulier. En 1892, grand succès à l'Exposition de Gand, pour *Bacchante*, un buste en marbre ; et la même année, à Scheveningue, médaille d'argent, pour *Pêcheuse de Scheveningue*, buste de femme en plâtre.

* * *

Vint, en 1893, l'Exposition des Champs-Elysées, à Paris, où il remporta une mention honorable par son *Age d'or*. Il fut le seul statuaire belge qui obtint, à ce Salon, une récompense, ce qui n'est pas peu dire.

La même année un retentissant succès accueillit son *Au point du jour*, à l'Exposition de Bruxelles, composition qui lui valut un subside de 500 francs. Dans cette œuvre se trouve un coq, dont le modèle vivant, un brave petit coq campinois, a causé certains soucis à l'artiste. En effet, à force de patience, Jespers était parvenu à dresser si bien le volatile qu'il se tenait aisément sur une patte, durant des heures entières, permettant ainsi au sculpteur de le reproduire, d'après nature, dans la pose voulue. Ce qui tendrait à prouver que le bon La Fontaine n'avait pas tout à fait tort lorsqu'il prêtait aux animaux une certaine dose d'esprit, à défaut d'intelligence.

Entretemps Emile Jespers fut présenté à M. le baron Osy, Gouverneur de la province d'Anvers. Ce protecteur des arts encouragea l'artiste non seulement par des achats importants, mais encore par son influence si précieuse à ceux qu'il prend sous son égide.

Dès lors, le statuaire qui nous occupe avait fait un grand pas.

A l'Exposition d'Anvers de 1894, il envoya plusieurs œuvres importantes, notamment *L'âge d'or*, le *Point du jour*, plâtre ; *Jeunesse*, haut relief en marbre, ainsi que *Cupidon*, le premier de ses ivoires. Le résultat de cette exposition fut superbe pour Jespers. A part qu'il fut chaleureusement félicité par le Roi, son *Point du jour* fut commandé en marbre pour le Musée d'Anvers ; son ivoire lui valut la médaille d'argent ; et, au Salon même, il reçut du ministre de Burlet, la commande d'un portrait en marbre pour l'Académie-Royale de Médecine de Bruxelles.

Beau succès, en 1895, pour son exposition particulière à la Salle Verlat, à Anvers, en compagnie du peintre Evert Pieters. On y remarqua son buste en marbre, *Résistance*, vendu à M. Fumière de notre ville; *Jeune fille à la chèvre*, marbre, acquis par M. le baron Osy ; *Rieuse*, buste en ivoire, acheté par M. le comte Adhémar d'Oultremont ; *Coup de vent*, buste en marbre, vendu à M. Alfred Havenith. Il y avait également le portrait, en plâtre, de Mme la comtesse d'Oultremont.

La même année, il exposa aux Champs-Elysées à Paris, son grand haut relief *L'Aurore*, en bronze, cire perdue, et fit également un superbe groupe allégorique en marbre, offert à M. Snieders, directeur du journal *Het Handelsblad*, à l'occasion de son cinquantenaire comme rédacteur à la dite feuille.

* * *

L'année 1896 lui fut très favorable. A l'Exposition de Liége, un grand succès échut à *La Nuit*, plâtre, sujet emblématique traité voluptueusement. A Paris (Champs Elysées) le buste de femme en marbre, *Non*, fut accueilli par des éloges unanimes. A Courtrai, il vendit un ivoire et un marbre ; de plus, il reçut du Gouvernement belge la commande de la statue en bronze, d'une dimension de 2 mètres, *La Glycine*, pour le Jardin Botanique de Bruxelles. Cette œuvre fut achevée en 1897 ; elle se trouve actuellement à destination.

Non moins heureuse fut l'année 1897. A Anvers, il eut une superbe statuette en marbre, *Retour des champs*, acquise par M. van de Werve ; à l'Exposition de Bruxelles on admira de lui un grand haut relief en bronze, et à Tervueren trois ivoires (*Sortie de l'église*, statuette ; *L'amour désarmé*, groupe, et *Résistance*, buste,

vendu à la tombola). A l'Exposition de Munich il envoya son buste en marbre, *Non*, qui fut acquis par M. Hermann Neher, de Lindau-Bodensee.

Nombreuses sont les œuvres de Jespers, vendues à des particuliers, surtout des marbres. Comme telles on peut citer : à Mme Van Bomberghen, un buste en marbre, *Zéphire*, et un haut relief en marbre, *L'Aurore* ; à M. Nicolié, plusieurs marbres d'importance; à M. le baron Osy, une demi-douzaine de sculptures en marbre ; à M. Edmond Huybrechts, un haut relief *Le soir*, et une statue en marbre ; au chevalier van Praet, un haut relief en pierres de taille (dans la tourelle du château de Schooten) et une frise de cheminée en marbre ; à la douairière della Faille, deux marbres, dont un haut relief et un bas relief ; à Mme Mayer-Van den Bergh, plusieurs sculptures en marbre ; en Hollande, à Utrecht, un important haut relief représentant *La terre nourricière*; à M. F. X. De Beuckelaer, à Anvers, *Bacchante*, marbre ; à M. Raymond Cassiers, un haut relief en marbre, *Le Nid*; à M. Krönacker, relief marbre *Printemps*; un médaillon en bronze, portrait sur une pierre tombale au cimetière d'Eeckeren ; et enfin le médaillon-portrait placé au Théâtre Néerlandais d'Anvers, et commandé à l'occasion du cinquantenaire artistique de Mme Verstraete-Laquet.

On voit ainsi qu'Emile Jespers n'a pas chômé. On peut même prévoir qu'il ne chômera jamais, car dans le bel atelier qu'il s'est bâti, on le trouve toujours au labeur, en gestation d'œuvres parmi lesquelles *L'offrande du pauvre*, groupe de grandes dimensions, destiné à la future Exposition d'Anvers ; et *Prisonnière outragée*, plâtre, en destination de Paris.

Ce qui prouve, une fois de plus, que seul le travail mène à la renommée.

Edgar Farasyn

L'AIR taciturne, il faut un évènement bien extraordinaire pour qu'il devienne quelque peu loquace. Il semble toujours penser, ou, pour mieux dire, rêver ; son regard quiet s'allume rarement au feu de la conversation. Sa figure anguleuse et pointue est encadrée d'une barbe tirant sur le roux, qui lui donne un aspect passablement sévère. Et cependant rien n'est plus doux, plus inoffensif que le caractère de ce grand garçon, dont la bonté est la qualité prédominante. Son allure calme et rassise sied, du reste, admirablement à son esprit peu révolutionnaire, qui paraît appartenir à un corps ne demandant qu'à vivre de tranquillité, de recueillement et d'étude.

Edgar Farasyn naquit à Anvers, le 14 août 1858 d'un père, artiste peintre, ce qui explique que dès sa plus tendre jeunesse, l'enfant se prélassait aux choses d'art.

Aussi loin que ses souvenirs se reportent, il se rappelle avoir

manié le crayon, et avoir copié, dans ses cahiers classiques, des images et des dessins, qu'il distribuait un peu partout.

Lorsque, vers l'âge de 11 ans, il en était à faire ses études à l'Athénée d'Anvers, il suivait en même temps, les cours de l'Académie, et copiait même déjà les tableaux de son père.

A 15 ans il renonça aux études de classe, pour se consacrer exclusivement aux études académiques.

Après avoir suivi avantageusement le cours de dessin de Beaufaux, il entra dans celui de peinture, professeur Van Lerius, tout en étudiant la composition, enseignée par De Keyser. Il remporta les prix d'excellence dans la classe d'antique et dans celle de la peinture d'après nature.

Il avait 18 ans quand il reçut un atelier à l'Académie, où il travaillait sous la conduite de De Keyser. Il fit des progrès marquants, et, malgré des insistances réitérées, il ne consentit jamais à participer au concours de Rome. Il justifie son refus par les trois raisons suivantes : le sujet qu'on impose au candidat est une atteinte à sa liberté de pensée et d'expression ; l'itinéraire de voyage imposé qu'on fait subir au vainqueur empêche celui-ci de rechercher les impressions qu'il ressent ; l'influence étrangère fait généralement au lauréat plus de mal que de bien.

Quoi qu'il en soit, Farasyn fit bientôt son premier tableau, intitulé *L'Enfant prodigue*. L'œuvre eut un franc succès à l'Exposition annuelle des concours de l'Académie. Envoyée plus tard à Liverpool, elle y fut vendue avantageusement.

Ce premier effort accompli, l'artiste resta, pendant toute une année, sans produire. On eût dit qu'il examinait ses moyens de création et cherchait la voie dans laquelle il allait s'engager.

* * *

Bientôt, pourtant, cette indécision cessa.

Lorsque, après la démission de De Keyser, Verlat prit la direction de l'Académie d'Anvers, Farasyn jugeant ses forces assez stables, résolut de marcher seul, et prit un atelier pour son compte personnel.

Il se mit à s'appliquer spécialement aux scènes enfantiles, et donna, coup sur coup, naissance à deux toiles : *Méchante Minette* et *Plus heureux qu'un roi*. La première de ces œuvres obtint un accueil flatteur au Salon de Bruxelles de 1878. Elle fut acquise pour la tombola, et gravée sur acier, par Danse, pour le *Art-Journal* de

Londres. La seconde des dites toiles devint la propriété d'un amateur anversois, après avoir été fort remarqué à l'Exposition nationale de Bruxelles, de 1880.

L'élan semblait être donné, car Farasyn fit dès lors une importante série de semblables tableaux, trouvant leur action dans la vie enfantine.

Soudain, en 1882, une transformation s'opéra en lui. Voulant avoir des sujets plus larges, et devenu fervent partisan du plein air, il fit son *Marché au poisson*, qui marque comme une étape initiale vers son genre actuel. Un grand succès tomba en partage à cette œuvre nouvelle, qui fut reproduite, gravée sur bois, dans bon nombre de publications illustrées allemandes.

En 1886 il donna le jour au *Départ des émigrants*, qui fit le tour de maintes expositions et qui fut partout accueilli avec faveur, notamment aux Expositions de Paris (Champs Elysées), Gand, Barcelone, en Allemagne, Londres, Bruxelles, Anvers (Cercle Artistique et Salle Verlat), ainsi qu'à Chicago. Après avoir été gravée sur bois à Paris, en Allemagne et ailleurs, l'œuvre fut vendue à un particulier de Chicago.

Depuis 1887, Farasyn s'est épris des beautés de nos côtes marines, et, établissant presque perpétuellement son quartier général à Oostduinkerke, il y suit et reproduit les mœurs de la très intéressante population des pêcheurs, dont l'existence si pittoresque et si particulière offre un infini champ d'études à l'artiste qui sait la comprendre.

Et Farasyn est un de ceux-là.

Dans cet ordre de créations nous relevons de lui : une infinité de *Pêcheurs de crevettes* ; *Une idyle* (vendu à Gand) ; *Dans les dunes* (à Anvers) ; *Dernières lueurs* ; *L'Ecole buissonnière* ; *La Levée des filets* (vendu à Anvers) ; *Le Matin* (vendu à Bruxelles) ; *Un accident* ; *Sur le quai* ; *Départ des chaloupes* (vendu à Munich) ; *Le portail* (vendu à Liége) ; *Veuve* (vendu à Berlin).

* * *

Et toujours encore les œuvres de ce genre continuent à naître sous son infatigable pinceau.

En 1893 Farasyn fut envoyé à l'Exposition de Chicago, en compagnie du sculpteur Desenfans, à titre de délégué du Gouvernement Belge pour le Jury international des récompenses.

Il a exposé au Cercle des XIII, aux divers Salons de Belgique, ainsi qu'à ceux de Berlin, Munich et Paris, de même qu'aux Expositions Universelles des divers pays ; sans compter les expositions du Cercle Artistique d'Anvers, dont il fut un des plus assidus collaborateurs, jusqu'en 1895.

Il a fait partie, comme membre du Jury, des Expositions de Gand (1889 et 1895), de Liége (1896).

Ses distinctions s'établissent comme suit : médailles de première classe aux Expositions universelles de Sydney (1879), Melbourne (1888), Anvers (1894), Bruxelles (1897), Médailles aux Expositions universelles d'Adelaïde (1887), Barcelone (1888), Paris (1889). Médailles d'or aux Salons de Gand (1883), Amiens (1884), Scheveningen (1892).

Il est représenté aux Musées : d'Anvers, par *Le Marché au poisson* ; de Melbourne, par une scène d'enfants ; et à la National Galery de Berlin, par *Veuve*. En outre, le Gouvernement Belge lui acheta son tableau *Le Labour*, qui se trouve à l'Hôtel du Gouvernement Provincial d'Anvers.

Nommé chevalier de l'Ordre de Léopold en 1896, il est professeur à l'Académie d'Anvers, et fait partie du conseil d'administration de la Société des Beaux-Arts de la même ville.

Enfin, en communauté avec Boom, De Jans, Verhaert, Houben, et sous la direction d'Albrecht De Vriendt, il est un des artistes chargés de l'élaboration des toiles historiques qui devront orner l'escalier de réception de l'Hôtel de Ville d'Anvers, un travail qui, avant même d'être ébauché, a déjà soulevé certaines discussions et pas mal de controverses.

Edgar Farasyn est célibataire.

Nous ignorons s'il est d'avis de le rester.

Eugène Joors

D'ASPECT un peu maladif, avec sa figure pâlotte, ses pommettes saillantes, son nez fortement pincé, sa barbiche couleur poivre et sel et ses cheveux grisonnants. L'œil est resté vivace, plein de feu, ardent même ; la parole, quoique lente et mesurée, a des convictions communicatives ; et de l'ensemble de cette physionomie intéressante, se dégage comme une grande, une large expression de bonté, qui la rend sympathique au premier chef.

Eugène Joors naquit à Borgerhout-lez-Anvers, le 20 février 1850.

Il était l'aîné de 10 enfants. Son père, un brave épicier, qui avait la manie, dans ses moments de loisir, de sculpter des cages à oiseaux, n'avait aucune intention de lancer son fils dans la carrière artistique.

L'enfant fut mis à l'école primaire de Borgerhout, où il ne fit rien de bon, en raison surtout de sa turbulence, car jamais on ne

vit gamin plus remuant et plus indomptable. Ce fut même à cause de cette extraordinaire diablerie, et pour laisser un peu de paix à la grand'mère malade (qui habitait chez les parents de Joors) qu'on envoya bientôt celui-ci prendre domicile à Anvers, chez son oncle.

L'enfant s'y développa à plaisir, lorsque tout-à-coup, vers l'âge de 10 ans, une transformation stupéfiante s'opéra en lui. Sans transition aucune, comme touché par une baguette magique, il devint soudainement studieux, calme et raisonné. Sa distraction favorite était de crayonner toujours et toujours, spécialement des silhouettes de bateaux, qu'il s'assimilait durant de fréquentes promenades au port, en compagnie de son oncle. Il coloriait ces naïves productions et les vendait, de son mieux, à ses camarades de classe.

* * *

A l'âge de 11 ans il commença ses études à l'Académie d'Anvers, d'où il fut bientôt renvoyé.

Il y rentra deux années plus tard, en même temps qu'il se mit à fréquenter les classes de l'Athénée ; mais, arrivé sur ses 14 ans, il se montra si rétif à tout enseignement scolaire que, malgré l'opposition de ses parents, il fut décidé de l'abandonner exclusivement à ses penchants artistiques.

Il débuta dans l'atelier de gravure de Michiels, où il resta deux ans, à dessiner très ardemment.

Lorsqu'il eut 16 ans, il remporta le prix d'excellence au cours de dessin de Beaufaux, et fut admis, à 18 ans, au cours de peinture de Van Lerius. Là, ses efforts furent encore couronnés de succès : la 1e année, en classe de nature, il eut sept premiers prix. La 2e année, il fut lauréat sur toute la ligne, avec en plus le premier prix de composition, en concurrence avec Van Engelen, par un sujet laborieux, *La mort du fils de Périclès*. Cette victoire fut accompagnée de circonstances qui méritent mention : Après un jour et une nuit de labeur, il n'était pas parvenu à produire quelque chose de convenable. Le surveillant l'engagea à s'essayer encore à la hâte Joors détruisit son travail et refit, sur un bout de papier, un dessin qui obtint tous les suffrages du jury. Cette distinction lui valut un atelier spécial à l'Académie, sous la direction de De Keyser.

Arriva l'époque du tirage au sort, qui lui fut défavorable ; on l'incorpora au régiment ; toutefois au bout de trois semaines il fut congédié, grâce aux protections de Swerts, pour lequel il avait

peint des fresques à l'église de St.-Nicolas, et qui l'avait pris en grande affection.

* * *

Rentré à l'atelier de l'Académie, il y créa, à l'âge de 21 ans, son premier tableau, *Joueur de guitare napolitain*, qui fut envoyé à l'Exposition de Londres, et trouva de suite acquéreur. Bientôt il exposa à Anvers, *Judith*, dont M. De Kuijper, un hollandais, devint propriétaire. Vint le concours de Rome, où il posa sa candidature. Il fut sixième à l'épreuve préparatoire. Au concours définitif il n'y eut pas de lauréat, ce qui fait que l'on distribua entre les six concurrents, et pour une période de 4 années, les subsides alloués de ce chef. On avait pour sujet *St.-Laurent devant ses juges*.

Ce fut pour Joors un superbe encouragement. Il se mit à travailler sans relâche, faisant beaucoup de portraits, qui lui donnèrent certaine réputation. Sur ces entrefaites Verlat fit le Panorama de la bataille de Waterloo. Il engagea Joors comme collaborateur, lui réservant surtout la partie de l'œuvre où se trouvaient les soldats anglais. Il y eut même, à ce propos, une vive altercation entre le maître et l'élève : Verlat ayant reprimandé ce dernier parce qu'il dessinait ses figures au lieu de les développer d'emblée dans la pâte, Joors ramassa sa boîte et ses pinceaux et s'en alla. Mais, grâce à l'intervention d'un ami, le différend fut liquidé et le travail se reprit, à la satisfaction commune. Plus tard, l'artiste qui nous occupe prêta aussi son concours à l'élaboration des premières toiles faites ici sur place, pour le panorama de Moscou.

Insensiblement Joors se sentit attiré vers la peinture des natures mortes et des fleurs, où il a conquis une véritable renommée.

Au Salon d'Anvers de 1884, il exposa le portrait de Schaefels, une *Amazone*, et une nature morte (*Gibier d'eau*), qui fut achetée par le comte de Buisseret, de Bruxelles. Joors eut en outre une mention.

Bientôt il envoya à l'Exposition de Munich une toile nature morte et une *Amazone*. On lui demanda encore deux natures mortes et l'une d'elles fut acquise, avant l'ouverture du Salon, par le Prince Régent, alors que l'*Amazone* fut achetée par un membre de la famille du prince. Les œuvres de Joors à cette exposition lui valurent une médaille.

* * *

Depuis lors il expose continuellement en Allemagne, avec un

succès constant. Ce qui plus est, son renom s'y est ancré d'une façon telle qu'il s'y est acquis un grand nombre d'élèves, spécialement des dames. Celles-ci viennent tous les ans des pays d'outre-Rhin, passer quelques mois à Anvers, pour prendre des leçons de l'artiste et se former à son école, ce qui prouve que son art et son enseignement sont estimés à leur juste valeur.

Eugène Joors fit également quelques paysages, parmi lesquels nous avons remarqué *Un coin de ferme*, très savoureusement peint, qui se trouve dans la collection de M. Edouard Ipers d'Anvers, où elle tient une place honorable. Disons, en passant, que le dit amateur, qui occupe la propriété habitée jadis par Verlat, a religieusement conservé l'atelier de ce maître, que, par une attention toute artistique, il a transformé en une galerie de tableaux. Le souvenir de Verlat y est consacré par une inscription commémorative.

Mais revenons à Joors.

Il se maria à Borgerhout en 1885.

A l'Exposition d'Anvers de 1894, il obtint la 2e médaille.

Il est professeur à l'Académie de notre ville et Chevalier de l'ordre de Léopold.

Le Musée de Magdebourg possède de lui une *Nature morte* ; celui d'Anvers, le portrait de Jacob Jacobs ainsi qu'une toile, *Gibier d'eau*.

Pour être un artiste modeste, Eugène Joors n'en est pas moins un artiste de très sérieuse valeur.

Gérard Portielje

FILS du peintre Jean Portielje, il ressemble singulièrement à celui-ci par le regard. Pour le reste il en diffère essentiellement. Barbiche pointue, de couleur foncée, front découvert, teint passablement bilieux. Parfaites apparences de bon garçon, avec un tantinet de goguenardise dans l'allure. Manières affables, bien que cavalières parfois, en ce sens qu'il appelle un chat un chat, ce qui donne la pleine mesure d'un caractère franc.

Gérard Portielje naquit à Anvers, le 4 février 1856.

Dès sa plus tendre jeunesse il crayonnait avec rage, remplissant de dessins tout ce qui lui tombait sous les doigts, ce qui semblait le prédestiner à la carrière artistique. Cependant il n'en était précisément pas ainsi, car grâce aux conseils réitérés de son parrain, on le destinait à la carrière ecclésiastique. A cet effet il fut envoyé à l'Institut St.-Ignace, où on le soumit à tous les exercices de piété requis pour la circonstance. Il devint membre de la Congrégation,

chantait au jubé, avec son frère aîné et Jan Blockx, devenu le grand compositeur flamand, sans préjudice de toutes sortes d'autres préparations à la vie religieuse.

Mais entretemps il suivait à l'Académie, le matin et le soir, les cours de Rumfels et de Dujardin, et obtint même, en 1871, le 2e prix de figure au trait.

Néanmoins, comme tous les diables ne se font pas ermite, il advint que le jeune Portielje ne ressentait nullement le feu sacré de la vocation du monastère ; car un beau jour qu'il s'était avisé d'orner l'image de la Vierge, d'une admirable paire de moustaches, on le congédia purement et simplement.

En 1872 donc il quitta l'Institut St.-Ignace, à l'effet de se consacrer exclusivement aux études de l'Académie. Il y entra dans la classe de dessin, professeur Beaufaux, pour, deux ans plus tard, passer dans celle de peinture de Van Lerius. Là, il fit son premier essai, une nature morte, qu'il vendit à son parrain. Il en demanda 5 francs ; on lui en donna 10. Comme on le voit, c'était l'âge d'or, puisque de nos jours, en fait de prix, on pousse plutôt à la baisse qu'à la hausse.

* * *

A l'Académie, tout en étant un des rapins les plus remuants, il travaillait avec ardeur ; de plus, à l'époque des vacances il allait en Hollande, étudier sur le vif, poussé surtout par cette recherche de la note humoristique qui caractérise la généralité de ses œuvres.

Après avoir quitté l'Académie d'Anvers, il se mit à travailler chez son père. Mais au bout d'une couple de mois, il reçut son congé, parce qu'il faisait trop de tintamarre. Alors il prit un atelier spécial, ou pour mieux dire, une chambre-atelier, à raison de 4 francs de loyer mensuel, chambre qui fut bientôt échangée contre un abri plus royal, valant 6 francs par mois. Quoi qu'il en soit, Portielje se mit à travailler des projets d'œuvres, spécialement avec des figures de pêcheurs, mais peu de ces projets reçurent une exécution.

En réalité, sa première toile fut *Les Filets*, qui se trouve encore en possession de son père.

Gérard Portielje alternait ses études, d'un insatiable amateurisme d'exercices corporels. Il n'y avait pas de plus fervent pratiquant de sport nautique, de gymnastique et d'excursions pédestres.

En 1875 il se présenta et fut accepté au Cercle Artistique d'Anvers

par *Etude à la campagne*, un sujet humoristique qui fut comme le jalon de son genre actuel. L'œuvre eut du succès et fut acquise par M. Persenaire.

En 1876 il s'installa dans l'atelier de Linnig, où il fit deux petits tableaux qui, à peine achevés, devinrent la propriété de M. Grisar. A la même époque il entra en relations avec M. Albert Dhuyvetter, par l'intermédiaire duquel il n'a cessé, depuis lors, d'envoyer et de vendre des tableaux en Amérique.

La trouée était faite. Portielje avait position acquise. Coup sur coup ses productions se succédèrent, avec un égal bon accueil. Il suffit, pour le prouver, de suivre fidèlement les étapes qu'il parcourut.

En effet, en 1877 il créa *L'Autorité compromise*, achetée par M. Van den Nest ; en 1879, Exposition d'Anvers, *Après la bataille*, vendu à la tombola et revendu à M. Marius Vlierboom de Rotterdam, dont la galerie est très importante ; en 1880, *Fâcheux présage*, à M. Florent Joostens ; en 1881, Salon de Paris, *Les Dégustateurs* vendu à M. Sabinne. L'artiste eut 13 offres pour cette œuvre, qui fut reproduite en photogravure par la Maison Goupil. La même année il vendit encore, à M. Carlebure, de Dordrecht, *Les Spirites*, et à M. Erard Leroy-d'Etiolles, de Paris, *La bonne Soupe*.

* * *

Depuis un certain temps, d'aucuns voulaient à toute force, faire passer Portielje comme élève de Col et travaillant sous l'inspiration de celui-ci. Le jeune artiste démontra judicieusement, et avec beaucoup d'esprit, qu'il n'en était rien ; il fit une toile intitulée *Le faux Col*..... et les insinuateurs se turent. Le tableau fut acquis par M. Léon Deleval, d'Anvers. L'année 1882 vit éclore *Le Récit d'un soldat*, grande toile commandée par M. Sabinne, de Paris, et *Avant l'orage*, Exposition d'Anvers, vendue à la tombola et revendue au Comte le Grelle ; en 1883, il vendit deux tableaux au Salonnet de Namur, ainsi que *Le Commencement de la fin*, (Salon de Paris) dont M. Dautricourt-Woots, bourgmestre de Dixmude, devint acquéreur ; en 1884, Exposition de Bruxelles, *L'Ouverture de la chasse*, vendu au docteur Griethuysen, de Rotterdam ; en

1885, Exposition d'Anvers, *Pendant le relai*, tableau acquis pour la tombola, et acheté en seconde main par M. Albert Dhuyvetter, qui le plaça en Amérique ; en 1887, Exposition de Liége, vendu deux tableaux ; en 1889, Exposition d'Amsterdam, *Welkom hier, wanneer vertrekt gij !* acquis par un amateur parisien ; ainsi qu'à Budapesth, *Un bon tour*, au comte de Lazinski ; en 1891, Exposition d'Anvers, *Le Dissipateur*, vendu à M. Eugène Kreglinger, le jour de l'ouverture du Salon ; à l'Exposition de Verviers, deux tableaux ; en 1893, Exposition de Middelbourg, deux tableaux ; Exposition de Mons, *Une bonne bouteille*, et, avec Jean et Edward Portielje, Exposition à la Salle Verlat, à Anvers, où presque tous ses tableaux trouvèrent acquéreur ; en 1894, Exposition d'Anvers, *Une victime du jeu*, acheté pour le Musée de la dite ville ; la même année il organisa, avec Jean Portielje, Edward Portielje, Godding et Timmermans, une exhibition spéciale au Vieil-Anvers. Il y vendit plusieurs toiles, notamment à MM. Pryer, d'Amsterdam, König-Scheurer, de Colmar, et Puglisi. Lors de l'incendie dans cette partie du Worlds' Fair d'Anvers, tous les tableaux furent sauvés et il n'y eut que quelques insignifiants dégâts aux cadres ; en 1895, vendu à Gump de San Francisco et à Prinz Brothers de New York, par l'entremise de M. A. Dhuyvetter ; en 1896, Exposition de Middelbourg, *Le quart d'heure de Rabelais* ; Exposition de Liége, *Joyeuse compagnie* ; Exposition de Mons, *Une bonne bouteille*, à M. Dorzée ; Exposition de Courtrai, *Qui dort dîne*, et à l'Exposition de la Société des Aveugles, Salle Verlat à Anvers, *L'Autorité villageoise*, à M. Ed. De Beukelaer ; en 1897, *Joueurs d'échecs*, à M. Rautentrauch, d'Anvers, un petit tableau à M. Jos. Van Geetruyen, un autre au chevalier van Praet, et un troisième à M. Kleinberg ; en 1898, *Chez l'usurier*, à M. Charles Van der Linden, d'Anvers.

* * *

Tout ceci indépendamment d'autres ventes à MM. Hartog de Rotterdam, Van Pappelendam d'Amsterdam, Hollander de Bruxelles, Koekoek de Londres, Jammon de Londres, Ebner de Londres, Hollander et Cremmeti de la même ville, ainsi que Oldenzeel de Rotterdam ; de même qu'une interminable série de tableaux vendus aux meilleurs amateurs d'Anvers et d'ailleurs.

Il semble qu'après tant de labeurs, capables de concentrer toute l'activité d'un homme, Gérard Portielje devait songer à un repos réconfortant. Pas du tout. Depuis de longues années, il s'est occupé encore de l'organisation de fêtes, conférences, représentations, excursions de la société de gymnastique ; avec Van Kuyck, son frère et Timmermans, il a élaboré les tableaux vivants aux fêtes de la Presse d'Anvers, de même que ceux du Deutscher Turnverein, l'apothéose de la fête de Bismarck et celle de l'Empereur d'Allemagne, le cortège au théâtre Royal d'Anvers lors des fêtes de la Presse, la festivité artistique des *Scalden*, les expositions burlesques, la fête de Mi-Carême, les banquets annuels où l'on jouait les classiques, au Cercle Artistique d'Anvers. Lors des célèbres journées du *Landjuweel*, en 1893, il prit une large part à l'organisation du groupe *De Pioen van Mechelen*, représenté par le *Rubenskring* d'Anvers, auquel échut le 1r prix avec acclamation.

Puis, sans parler du nombre considérable de menus et de programmes qu'il a dessinés, il fut engagé, au Vieil-Anvers, en collaboration avec les artistes susdits, pour la partie des dessins concernant les costumes des cortèges et des tournois.

* * *

C'est encore Gérard Portielje qui vit admettre, sur 260 projets, le type du timbre de 5 centimes que l'administration des Postes belge avait mis au concours, lors de l'Exposition Universelle de Bruxelles de 1897, ceci en même temps qu'un autre concurrent, M. Van Neste, qui eut également un projet couronné.

A cette même Exposition ainsi qu'à celle de St.-Gilles (Wavre), Portielje eut un succès unique par une collection de vieux chapeaux, qu'il a rassemblés avec une patience digne du plus vaillant des chapeliers.

Et, comme si son goût du pittoresque et du beau ne s'arrêtait pas encore là, il a reconstitué, dans son spacieux atelier, une des maisonnettes du Vieil-Anvers, avec balustrade, porte, fenêtres et tout ce qui en dépend, sauvant ainsi de l'oubli au moins un fragment de ces constructions originales.

Gérard Portielje fut délégué par la Ville, à titre de membre du jury, au concours institué par l'*Art appliqué à la rue*, à Bruxelles ;

il fut également délégué par les artistes anversois aux Expositions de Mons et de Liége ; il est membre de la commission de *Kunst in het openbaar leven*, de celle d'*Anvers en Avant*, du jury des concours de balcons fleuris et d'étalages et enfin membre correspondant de la Société des Beaux-Arts, de Prague.

En présence de ce travail si multiple, on comprend à peine comment Gérard Portielje ait trouvé le temps de se marier. Il l'eut pourtant le 16 septembre 1882.

Et, ce qui plus est, c'est un mari modèle.

Edward Portielje

FRÈRE du précédent artiste, il en est l'antithèse, au physique. La lèvre finement souriante sous des moustaches aristocratiques, l'œil en éveil, le nez au vent, le front haut, la parole sentencieuse, je dirais même soyeuse, Edward Portielje est d'un accueil ouvert, qui vous porte de suite à lui tendre une affectueuse main.

Il naquit à Anvers, le 8 février 1861.

De sa première jeunesse il n'y a à retenir que son irrésistible penchant au dessin, consistant surtout à crayonner, pour ses camarades, des têtes de mort, dont il semblait se faire une spécialité.

Après avoir passé à l'école primaire, il s'en fut, à l'âge de 12 ans, à l'Athénée d'Anvers, tout en suivant déjà, le matin et le soir, l'enseignement à l'Académie, où il eut le premier prix des têtes au trait, classe de Dujardin.

A l'Athénée les prix d'écriture et de dessin lui échurent sans

discontinuer. A l'Académie il travaillait ferme, alternant ses études par un fervent amateurisme de canotage et autres sports.

Après trois années il quitta l'Athénée, et alors se dressa la grande, l'inévitable question : quelle carrière embrasser ?

Le père Portielje l'engagea fortement à entrer dans l'administration, et comme le secrétaire communal, M. De Craen, était un ami de la maison, les protections nécessaires semblaient tout trouvées.

Le jeune Edward avait la mort dans l'âme, à cause de cette décision, car il caressait le rêve de se faire artiste ; mais il n'osait pas se rebiffer contre la volonté paternelle. Un beau matin donc il se rendit avec son père à la Maison Communale, à l'effet de se présenter à M. De Craen. Ce fonctionnaire étant précisément absent, on remit la visite au surlendemain. Ceci laissait un vague espoir au jeune homme. Il lui semblait que c'était de bon augure et qu'un évènement providentiel viendrait le tirer de ce mauvais pas. Cependant une indéfinissable tristesse l'envahit et le lendemain au soir, quand la famille était réunie autour du souper, la coupe d'amertune déborda, et Edward Portielje éclata en sanglots. Ses parents, stupéfaits de cette détente soudaine, l'interrogèrent : il eut le courage de leur dire qu'il refusait absolument de s'enrôler dans l'administration et qu'il désirait devenir artiste. Son père n'en voulut rien entendre. « Dans ce cas, riposta l'enfant, je serai marin. » Devant cette résolution si nettement accentuée on convint de réfléchir ; mais le futur peintre avait réservé, à part lui, un argument qui devait triompher de toutes autres hésitations. En effet, depuis quelque temps, il avait dérobé aux provisions de son père, des couleurs ; et, marchant sur les brisées du jeune Van Kerckhoven, l'enfant prodige qui, à cette époque, faisait tant parler de lui en Belgique, il avait fabriqué en secret une série de paysages. Ceux-ci furent exhibés et, en présence de ces preuves d'opiniâtreté de travail, le père Portielje céda enfin.

* * *

On convint ainsi de laisser Edward à son penchant. En 1877 il se mit à suivre définitivement et exclusivement les cours de l'Académie d'Anvers. Il entra dans la classe de dessin, professeur Beaufaux, pour être admis, deux ans plus tard, dans la classe de peinture, dont

De Keyser faisait l'intérim. Après quelques semaines, Verlat étant nommé professeur titulaire, le maître remarqua de suite les sérieuses dispositions d'Edward Portielje et le prit sous sa tutelle spéciale. En 1881, après avoir obtenu le 2d prix d'excellence, Portielje quitta l'Académie, et s'installa dans une mansarde-atelier, en communauté avec deux débutants.

Néanmoins il n'avait pas encore trouvé sa voie. Il se mit à tâtonner, et pendant deux ans il végéta dans une indécision parfaite. En 1882, après avoir changé d'atelier, il fit son premier tableau, *Mercator*, qui fut acheté au prix de 350 francs par M. Albert Dhuyvetter, lequel n'a pas cessé, depuis, de lui faire des acquisitions en destination de l'Amérique. La même année on vit de lui, à l'Exposition d'Anvers, *Le Stradivarius*, qui fut vendu pour la tombola. Mais, à vrai dire, il n'avait pas encore découvert son genre. Il se rendit en Hollande et soudain, là, en face de la mer, il se sentit transformé, parce qu'il y trouva ce qui répondait à ses rêves. Sur le champ il se mit à faire un grand nombre d'études et, après quelque temps, il revint à Anvers, avec son bagage artistique. Installé dans un atelier, rue des Babillardes, il fit une *Marine*, qui fut d'emblée acquise par M. von der Becke. Un amateur américain, M. Warden, ayant vu cette toile, en commanda de suite trois de même nature.

En 1883 Edward Portielje fut admis à l'unanimité au Cercle artistique d'Anvers par deux tableaux, *Le Vétéran* et une autre œuvre. Le premier devint la propriété de M. Pauwels-Gevers; le second fut vendu, au prix de fr. 500, à M. Edouard Pécher, pour son gendre M. Maurice Anspach, de Bruxelles. Vers la même époque il vendit respectivement deux petites toiles au docteur Slaets de Bruxelles et à M. Fop Smith de Rotterdam ; de même que *Le Retour de la pêche*, exposé au Cercle artistique, et qui fut acquis par Mme Maquinay.

* * *

Dès lors l'artiste fut remarqué sur toute la ligne. Le peintre Bource s'intéressait beaucoup à lui et ne lui marchandait pas sa sollicitude. Il se lança en plein dans les scènes de pêcheurs, avec figures, recherchant toujours dans ses sujets les sentiments d'humanité.

Coup sur coup il créa des œuvres de ce genre : En 1887, à l'Exposition des Beaux-Arts d'Anvers, *Triste retour*, qui alla la même année, à l'Exposition de La Haye et y fut vendu. — En 1888, à Mme Kreglinger, un tableau avec figures, et à l'Exposition de Reims, *Les Commères*, qui lui valut une médaille et fut vendu avantageusement. — En 1889, au Cercle artistique d'Anvers, *Le Retour imprévu*, qui fut acquis par M. Monu ; la même année, à M. Ratinckx d'Anvers, *Dis oui*, dont le sujet fut reproduit par ce grand imprimeur pour les calendriers artistiques dont il a la spécialité. Plus tard, M. Ratinckx fils acheta également *Un baiser seulement*, qui fut affecté au même usage. Au Cercle Artistique d'Anvers, Portielje exposa *Le dernier Coup*, qui devint la propriété de M. Jules Van Beylen. En 1891, à l'Exposition d'Anvers, *Taquinerie*, d'abord acquis pour la tombola et ensuite pour le Musée d'Anvers. — En 1893, à l'Exposition de Namur, *Consolation*, acheté pour le Musée de la dite ville. En 1894, il fit avec De Jans et Jacques Dierckx, les grands panneaux décoratifs pour l'Exposition Universelle d'Anvers, ce qui ne l'empêcha pas de produire encore *Dernières Nouvelles*, vendu à M. Cornelis d'Anvers ; ainsi que *Une Entrevue*, acquis par M. le Baron Osy de Zegwaart. — En 1896, il envoya à l'Exposition de Mons, deux tableaux, qui furent vendus. — Il prit aussi une part active aux travaux de décoration du char de la société *Verbroedering*, lors des fêtes du *Landjuweel* à Anvers.

Il se maria dans cette ville le 7 avril 1888.

Continuellement Edward Portielje a envoyé et vendu aux Expositions du Cercle artistique d'Anvers, ainsi qu'aux Salons de Liége, Namur, Verviers, Spa, Mons et Middelbourg.

Voilà donc encore un artiste qui n'a pas perdu son temps à bayer aux corneilles.

Frans Joris

UNE vraie tête d'artiste : barbe flottante, regard perçant, front large, chevelure abondamment fournie rejetée sur la nuque, nez d'une extraordinaire flexibilité. La parole volubile, dissertant, avec un plaisant accent de terroir, sur les choses d'art. Flamand d'allure et de cœur, à l'exaltation facile et semblant se confiner en un seul but : le travail.

Frans Joris naquit à Deurne, près d'Anvers, le 25 mars 1851, de parents bourgeois, son père étant entrepreneur de bâtisses et menuisier.

Venu à Anvers avec sa famille, en 1858, le jeune Frans fut mis à l'école communale. Son enfance se passa sans incidents notables jusqu'à l'âge de 13 ans, époque à laquelle, devenu malade, il quitta la classe pour se faire aide-maçon et aide-menuisier chez son père, dans le but surtout de se développer physiquement. Du même coup il se mit à suivre les cours de l'Académie d'Anvers. Insensiblement

se développa en lui le germe de la statuaire et, quand il en trouvait l'occasion, il allait glaner dans les fossés des remparts de la ville, du limon, qu'il pétrissait, tant bien que mal, en figurines plus ou moins convenables.

Vers l'âge de 13 ans il fit ses premières armes. A l'insu de ses parents, ayant reçu quelques notions de sculpture, il se mit à exercer son talent d'alors à fabriquer des jambons en bois destinés à servir d'enseignes pour échoppes de charcutier.

A l'Académie les choses marchaient bon train, dans la classe de Luc Schaefels d'abord, dans celle de Geefs (sculpture) ensuite. Dans cette dernière, le jeune Frans eut, à l'âge de 14 ans, le prix d'excellence, ce qui suscita une aventure piquante : le père Joris s'imaginait avec entêtement que ce prix d'excellence devait indiscutablement comporter les premiers prix de toutes les branches dont il se compose. Or, il se trouvait, ce qui est naturel, que parmi ses nominations, le lauréat avait également des seconds prix. En apprenant ceci, le brave menuisier se mit dans une colère bleue ; et lorsque rentré chez lui, il trouva son fils paré encore de sa couronne de *primus*, il l'empoigna sans autre forme de procès et l'enferma dans la cave, à la grande stupéfaction du jeune vainqueur qui s'était attendu à une récompense d'un tout autre genre. Heureusement que les grands malheurs ont leurs petites compensations, ce qui était encore le cas ici : dans un coin de la cave se trouvait une futaille avec des cerises à l'alcool. Pour tuer le temps, le prisonnier se mit à en goûter, tant et si bien que, lorsqu'on vint le délivrer, il ne se souvenait même plus de son infortune.

* * *

Cependant, en présence de cette belle victoire, on conseilla de toutes parts à Frans Joris de se faire définitivement statuaire ; mais son père s'y opposa. Il consentit, à titre de concession, à lui laisser apprendre la menuiserie décorative, et le jeune homme fut envoyé à l'atelier de Jacobs. Il n'y trouva guère son idéal. On l'employait presque exclusivement à faire les courses et c'est à peine si, de temps en temps, on l'utilisait aux travaux du métier. Un jour qu'il devait peinturlurer une statue de saint et qu'il avait laissé la fenêtre ouverte pour montrer son travail à quelques uns de ses camarades postés dans la rue, ceux-ci se mirent à bombarder de boue la dite statuette et, conséquence inévitable, le jeune artisan fut renvoyé.

Sans trop s'en effrayer, il passa à l'atelier de Peeters, où sa bonne étoile lui fut encore revêche, puisque son unique occupation y consistait à tourner la meule. Naturellement, il en eut bien vite son compte, et s'en fut à l'atelier de Van Erckel, à Borgerhout. Là les choses allèrent mieux, les progrès de l'apprenti furent rapides. On lui confia bientôt l'élaboration d'une œuvre relativement importante, la statuette d'un *Evêque de Cambrai*. N'ayant pas de modèle sous la main, l'artiste en herbe fit poser le porte-faix qui apportait le charbon à l'atelier. Il faut croire que ce singulier évêque était réussi comme ressemblance, car lorsque la femme de charge vit la statuette achevée, elle eut ce cri du cœur: « Tiens, c'est Peer le charbonnier ! »

Pendant que Frans Joris essayait ainsi ses forces, il ne cessait point de fréquenter régulièrement et assidument les cours de l'Académie d'Anvers, où il amassait un sérieux bagage de connaissances.

* * *

En 1867 son père mourut. Dès lors le jeune homme fut libre de toute contrainte. Il s'en alla à l'atelier de Smouts, travailler comme praticien marbrier, et bientôt, grâce aux intelligents conseils du patron, il marchait à grandes enjambées.

Entretemps, à l'Académie, il en était arrivé à la sculpture d'après nature. De Keyser le recommanda à Jacobs, dans l'atelier duquel il rentra à titre de modeleur. Il y faisait, d'après nature, des Chemins de la Croix et autres ouvrages religieux, si bien que le concours de Rome de 1870 étant arrivé, il résolut d'entrer en lice. A l'épreuve préparatoire il fut classé huitième. Le sujet était : *L'Enfant Jésus prêchant au milieu des docteurs*.

Après avoir ensuite travaillé de droite et de gauche, il s'en retourna chez Van Erckel, sans un instant cesser ses études à l'Académie, notamment en dessinant d'après nature, au cours de Beaufaux. Environ trois années plus tard et grâce à De Keyser, il obtint un atelier à l'Académie. A partir de là sa carrière artistique s'accentue. Il fit le portrait du peintre Claus, son ami, et trouva un dévoué protecteur en M. Paul Claeys. Vers la même époque il reçut quelques leçons de notre grand sculpteur feu Jef Ducaju qui, de son aveu, lui furent plus profitables que toutes celles de l'Académie. Le concours de Rome, de 1877, vit de nouveau Frans Joris parmi les récipiendaires. A l'épreuve préparatoire il fut classé troisième ; au concours définitif il obtint la mention honorable. Sujet : *Chef gaulois prisonnier*.

Immédiatement après, il fit *La Poupée*, statuette en marbre, qu'il commença le lendemain même de la proclamation du concours de Rome, et qui fut achetée par le peintre Bource. De ce moment les créations de Frans Joris se comptent par douzaines. Indépendamment d'un grand nombre de portraits de particuliers, il prodigua son talent dans une infinité de concours publics pour groupes, statues et autres. Dans la longue nomenclature de ses œuvres on peut relever : le monument Allewaert, au Parc d'Anvers ; les bustes de Van Keymeulen, Benoit, Van Rijswijck, directeur de l'Orphelinat pour garçons ; un groupe d'enfants au Musée d'Anvers ; la statue allégorique *Le Chardon*, au Jardin Botanique de Bruxelles ; le buste de M. Gustave van Havre, bourgmestre de Wyneghem (à l'Hôtel communal de ce village) ; le monument de la famille Van Geert, au cimetière du Kiel ; le monument Léopold de Wael, à Anvers ; le buste du violoniste Jacobs ; celui de M. Paul Buschman ; deux groupes, *L'Instruction* et *L'Education*, formant fronton au bâtiment du Pensionnat de l'Athénée d'Anvers ; la statue et le monument funéraire de Conscience ; la statue de Victor Driessens, au Théâtre-Néerlandais d'Anvers ; le monument d'André De Weerdt ; au Musée de Bruxelles : les bustes d'Appelmans, Quellin et Gaussard de Maubeuge ; au Conservatoire Royal de la même ville, le buste en marbre de Charles Berliot ; à l'Académie-Royale de Belgique, le buste de Prudens Van Duyse ; au Musée de Gand, un groupe en marbre, *Mon cavalier* ; à la façade du Musée d'Anvers, *L'Art gothique* ; pour le Panorama de Verlat, il fit les travaux de sculpture, qu'il alla placer lui-même à Barcelone, où il resta neuf semaines ; le buste de notre grand poète Jan Van Beers ; celui de M. Van Rossem, président de la *Fraternelle Anversoise* ; ceux du représentant M. Florent Heuvelmans, de l'avocat Rigidiotti, de Frans De Cort, etc., etc. Actuellement il travaille au buste en marbre de M. Nicolas Cupérus, à offrir par les Gymnastes de la Belgique, ainsi qu'à un groupe en bronze, *Tony Bergman*, de 4.50 mètres de hauteur sur 3 mètres de largeur, destiné à être érigé dans la commune de Lierre.

Frans Joris obtint une 2e médaille à l'Exposition d'Anvers de 1894, et une médaille à Barcelone.

Il se maria à Anvers le 4 septembre 1883, et ne s'en porte que plus gaillardement.

Jacques Dierckx

L'AIR crâne, avec ses cheveux en brosse, son port martial, ses fortes moustaches à la militaire, et plus encore peut-être, avec sa figure un peu osseuse, accentuée énergiquement, au nez plantureux, au regard perçant et à la bouche dessinée d'un trait, hardiment.

Ce que cet ensemble pourrait avoir de présomptueux n'est qu'une apparence : Dierckx est la bonhomie personnifiée, la douceur en chair et en os, l'homme affable par excellence, pour autant qu'on ne touche pas à son idole, l'art ; car alors, il devient sévère et ne mâche pas ses opinions.

C'est un des rares convaincus qui marchent vers leur idéal, sans détourner les yeux.

P. Jacques Dierckx vit le jour à Anvers, le 27 mai 1855.

A peine était-il dans ses premières culottes, que déjà l'art le tenait

asservi : toujours et toujours il dessinait, un peu à l'insu de son père, un ébéniste de certaine réputation, qui subordonnait les travaux artistiques à la question du gagne-pain.

Disons, en passant, que Jacques Dierckx est neveu de Mathieu Van Bree, dont le fils Philippe, à son retour de Rome, séjourna longtemps chez les parents Dierckx, où il avait un atelier, vers l'année 1868.

C'est en voyant peindre Van Bree que vint au petit Jacques la première idée de devenir artiste.

Passant successivement par l'école primaire, l'école moyenne et l'Athénée d'Anvers, sans incidents notables, Jacques Dierckx atteignit l'âge de 17 ans, lorsque ses essais artistiques furent remarqués par les frères Lamblé, qui sculptaient des meubles pour son père, et qui le conseillèrent de se vouer exclusivement à la carrière des arts.

Naturellement ceci sourit beaucoup au jeune homme, qui s'en ouvrit à son père ; mais ce dernier riposta par son éternel adage : « Gagner de l'argent ».

On convint qu'il irait à l'Académie, en vue spécialement de se faire peintre décorateur.

Il s'en fut donc dans la classe de Luc Schaefels, peindre des fleurs, et y travailla très sérieusement, ce qui ne l'empêcha pas, la deuxième année, d'être mis à la porte, pour gaminerie.

Alors il entra au cours de dessin de Beaufaux ; mais cela ne suffisait guère à son activité.

Il avait admiré les français, et voulut marcher sur leurs brisées.

* * *

Cette idée fixe le tenaillait, si bien qu'à l'âge de 19 ans, et malgré les remontrances de ses parents, il partit pour Paris, la Bohême des cerveaux en quête d'avenir.

Seulement, arrivé dans la grande capitale, sans recommandations et presque sans argent, il se trouva bien vite pris au dépourvu.

Comme une âme en peine, et durant tout un long mois, il errait à la recherche de travail, ce qui épuisa complètement ses moyens d'existence.

Mais, il avait confiance en son étoile, et l'idée de retourner à Anvers ou de demander des secours à ses parents ne lui vint même pas.

Certain jour, en flânant, il échoua dans un débit de vin, tenu par un brave détaillant qu'on nommait le père Jean Marie.

Sans l'avoir jamais vu, et probablement frappée de son air piteux, la femme du patron se mit à causer avec Dierckx, et parvint à lui faire conter ses peines.

Du coup le jeune homme éveilla la sollicitude du ménage Jean-Marie qui lui offrit, jusqu'à des jours meilleurs, le repas quotidien, quitte bien entendu, à être désintéressé plus tard, quand l'artiste aurait du travail.

Ce fut pour Dierckx comme un rayon de soleil dans la brume, mais aussi comme un stimulant.

Les conventions établies sur cette base, il se reprit à chercher de la besogne, et bientôt il entra en relations avec M. Danuel, architecte et peintre-décorateur.

Celui-ci avait à faire un travail pressant, la décoration d'un plafond.

Le jeune Dierckx fut engagé pour cette besogne. Il la termina en 15 jours, ce qui lui rapporta 150 francs, au moyen desquels il désintéressa le père Jean-Marie; puis la chasse au gagne-pain recommença.

* * *

Par bonheur, elle ne fut pas de longue durée.

Le père Jean-Marie indiqua à son pensionnaire, dans le voisinage, un atelier où l'on faisait la décoration genre gobelins, sous la raison sociale Wauquier et Delfosse. Notre artiste s'y rendit et fut admis à faire une épreuve.

Quinze jours plus tard on l'accepta moyennant un salaire d'un franc l'heure.

Comme on ne travaillait que le matin, il eut tout le temps, l'après-midi, de se livrer à ses pensées artistiques; car il importe de dire que dans son for intérieur il s'était juré de devenir plus qu'un simple peintre-décorateur.

Cependant, les choses allaient admirablement : non seulement, au bout de quelque temps, il en était arrivé à gagner 3 francs

l'heure, mais encore il était devenu l'ami de son chef, M. Wauquier, qui le traitait en enfant gâté.

Son existence se partageait ainsi entre son travail, l'affection de son patron et le ménage Jean-Marie, auquel il avait voué une profonde reconnaissance ; sans compter qu'il fréquentait le cours de l'Ecole des Beaux-Arts, où il ne s'appliquait qu'à la figure.

En outre, il se payait périodiquement des vacances pour faire des voyages d'étude dans le midi de la France, voire en Italie, où il séjourna durant trois mois de l'année 1877.

Pendant cinq ans il resta ainsi à travailler dans les ateliers de Wauquier et Delfosse, où il amassa des connaissances approfondies en matière de peinture décorative.

En 1879 il rentra à Anvers, pour s'y marier le 26 avril.

Alors, pendant un certain temps, il se lança dans l'art décoratif.

Mais un beau jour, cédant à l'instinct qui le poussait irrésistiblement, il rentra à l'Académie, où il devint l'élève spécial de Verlat, qui dirigea ses efforts et le seconda dans ses plans nouveaux.

Les choses allèrent si allègrement qu'au bout de peu de mois, les progrès furent marquants.

Cependant, ce résultat ne le satisfit pas encore complètement. Voulant surtout, se rendre maître de la forme, il se mit à faire de la sculpture, aux cours de Deckers et De Braekeleer, bien entendu tout en continuant à faire de la peinture, pendant le jour, avec Verlat.

Ce double travail lui valut un double succès : il obtint le premier prix au concours de sculpture et le prix d'excellence au concours de peinture.

Se jugeant suffisamment armé, il marcha seul, travaillant surtout en pleine nature, ne considérant l'atelier que comme une simple invention de l'étiquette et du savoir vivre.

* * *

Bientôt, après avoir fait quelques portraits en sculpture, il créa son premier tableau *Les Maçons*, qu'il exposa au Cercle *Arte et Labore*, où il fut très remarqué.

Puis, de salon triennal en salon triennal, il alla de succès en succès.

A l'Exposition de Bruxelles de 1893, son œuvre de combat *Les deux Orphelines*, fut saluée avec respect et acquise par un grand collectionneur d'Amsterdam.

La même année il créa *Le grand Nettoyage*, que lui acheta M. Frans Gittens d'Anvers.

En 1894 il fit *Les Peleurs de pommes de terre*, qui, exposés au Cercle Artistique et au Salon triennal d'Anvers, raffermirent sa belle réputation.

Ce tableau fut envoyé à l'Exposition de Munich et acquis pour l'un des Musées de Hambourg.

Puis, coup sur coup, l'artiste se mit à produire avec une activité constante.

En 1895 il exposa à Paris (Champs Elysées) *Le Fumoir à l'hospice des vieillards*, qui fut ensuite envoyé, avec beaucoup de succès, à Lisbonne et à Vienne.

En 1896, à Paris, *Coin de salle à l'asile de nuit* ; à Munich, *Le Diner des enfants à l'asile de nuit*, toile acquise par le richissime amateur américain M. Steinway.

En 1897, à Dresde, *Le Fumoir*, vendu à Budapesth, *Le Réfectoire à l'asile de nuit*, acquis pour le Musée National ; à Stockholm, *Une leçon de grand'mère* ; à Paris, *Les Enfants à l'asile de nuit* et *Les Abandonnés*, ce dernier vendu à la Société des Beaux-Arts ; à Bruxelles, *Coin de salle de l'asile de nuit*, acheté par M. Koekoek de Londres ; à Berlin, *Le Lavoir au Grand Béguinage*, vendu. — En 1898 il a exposé et exposera à Barcelone, Paris, Brême, Vienne, et Dieu sait où encore.

Il collabora également aux importantes peintures murales qui furent un des plus beaux ornements de l'Exposition Universelle d'Anvers, en 1894.

Jacques Dierckx est représenté aux Musées de Hambourg et de Budapesth, sans compter qu'il est décoré de l'ordre du Christ de Portugal.

Ses distinctions s'établissent en outre comme suit :

Médailles d'or à Munich, Vienne et Dresde.

Médailles de 2e classe à Anvers et à Bruxelles.

Médaille de 3e classe à Paris.

Il est grand admirateur d'Israëls, dont il a appris à scruter l'œuvre de maître, pendant ses pérégrinations en Hollande, pays qu'il a visité en détail.

Jacques Dierckx a donc conquis sa place dans la classe des travailleurs infatigables d'où sortent les vrais artistes.

Frans Mortelmans

Avoir ce grand garçon, bien découplé, de puissante carrure, au cou de taureau, aux moustaches rousses flottant soyeusement et fièrement au vent, on évoque malgré soi la pensée de nos ancêtres, ces Nerviens au torse de Cyclope, et l'on se prend à croire que Mortelmans nous en est resté comme un spécimen vivant. Mais, s'il a les apparences de ces gaillards, il n'en a guère le tempérament frondeur. Ce qu'il pourrait y avoir de brusque dans ses allures, est corrigé par une grande douceur de regard, une affable intonation dans la parole et une parfaite urbanité dans les manières. Il est donc ce qu'on pourrait appeler un Nervien bon enfant.

Frans Mortelmans naquit à Anvers le 1 mai 1865.

Il n'y avait pas de plus fervent amateur de musique et de fleurs que son père, un brave imprimeur qui, à chaque heure disponible, était en excursion dans la campagne, avec ses enfants, cueillant des fleurs et s'extasiant devant leurs beautés. C'est peut-être de là qu'est

né chez Frans Mortelmans cette spéciale disposition d'esprit qui en fait un artiste si spécial.

Aussi très jeune déjà, l'enfant fut pris par la vocation. A l'âge de 8 ans il dessinait avec un courage soutenu, et l'un de ses plaisirs favoris était d'aller, avec ses frères et sœurs, sur les talus des fortications de la ville, tracer dans de grands blocs de terre sèche, des compositions d'arabesques, dont les motifs principaux étaient toujours des fleurs.

Ainsi s'écoulèrent les années, alternées par de superficielles études à l'école primaire d'Evrard et à l'Institut St.-Norbert, lorsque, un jour, un camarade du jeune Frans, vint lui demander d'aller de compagnie suivre les cours de l'Académie.

Les parents y consentirent volontiers, bien qu'ils eussent préféré faire de leur fils un musicien. Il est vrai qu'ils ne perdirent rien au change, puisque leur autre enfant, Louis Mortelmans, a depuis lors embrassé la carrière musicale et s'y est fait une incontestable réputation.

* * *

Donc, à l'âge de 11 ans, le jeune Frans entra à l'Académie, dans le cours de Luc Schaefels, classe des fleurs et nature morte, mais avec l'idée de se faire peintre-décorateur. De prime-abord il se voua exclusivement aux études académiques et quitta définitivement l'école. Il étudiait ferme, si bien que le soir, après être rentré de l'Académie, il se prenait encore à travailler chez lui, dans un coin du grenier.

A l'Académie il marchait bon train, s'appliquant surtout au dessin, cette base de l'art. Ses progrès furent marquants, et bientôt il prenait part à toutes les expositions annuelles de l'Académie, par des compositions de fruits, fleurs et gibier.

Cependant il avait, à ses heures, l'esprit à la gaudriole. C'est ainsi qu'il réunissait fréquemment ses amis, le samedi après dîner, en des agapes fraternelles, où l'on mangeait, copieusement arrosés d'un verre de champagne, les fruits et les gâteaux payés par l'administration de l'Académie, pour servir de modèles aux élèves. Il est à remarquer, en tous cas, que ces prélèvements sur le budget n'ont jamais ruiné le gouvernement belge.

Vers l'âge de 16 ans, Frans Mortelmans fit une grande toile avec

fruits, étoffée de verdure et d'une tête de satire, toile qui fut envoyée au Salon triennal de Gand.

Un second tableau, fruits et fleurs, suivit bientôt. Il fut exposé à Londres et vendu au prix de 40 livres sterling. Ce fut, du reste, la seule œuvre d'artistes belges, qui trouva acquéreur à cette exhibition.

Depuis quelque temps déjà, Mortelmans jouissait à l'Académie, d'un atelier particulier, où il étudiait avec ferveur, alternant son existence par de fréquentes sorties à la campagne, en vue d'y récolter des impressions.

Il produisait régulièrement et avait réuni toute une collection d'études intéressantes, qu'au fur et à mesure, on appendait dans la chambre faisant suite au magasin de papeterie du père Mortelmans. Un beau matin, un passant qui vint dans la boutique acheter un crayon, remarqua la collection de ces études et l'acquit, au grand plaisir du jeune artiste, dont l'escarcelle avait, tout naturellement, besoin d'aliment.

* * *

Néanmoins, le temps marchait, et lorsque l'âge de 17 ans fut arrivé, les parents de Mortelmans soulevèrent la grave question du gagne-pain. Sans que le jeune homme le sut, ils allèrent trouver son professeur Luc Schaefels, à l'effet de lui demander conseil. Il leur fut répondu qu'ils pouvaient hardiment se fier à l'avenir et qu'ils n'avaient, pour voir arriver leur fils, qu'à le laisser tout tranquillement à ses études artistiques.

Il en fut ainsi, et les parents n'eurent guère à se repentir de leur décision : Mortelmans se mit à exposer dans tous les salons triennaux de la Belgique, où sa réputation naissante s'affirmait coup sur coup. Il y vendait couramment, de même qu'au *Kunstminnaarsbond*, un cercle de jeunes, d'où sortit plus tard le *Arte et Labore*.

Arrivé à l'âge de 20 ans, il dut subir la loi commune, c'est-à-dire le tirage au sort. Un mauvais numéro lui étant échu, il fut incorporé. Pourtant, grâce à de hautes protections, il put, tout en étant soldat, continuer ses études académiques, et alla même dans la classe de Verlat, à l'effet de travailler la figure.

Rentré dans la vie civile, deux années plus tard, il continua avec zèle ses études chez Verlat, jusqu'au moment de la création de l'Institut Supérieur à l'Académie d'Anvers. Il s'y présenta, passa l'examen et fut admis, sous le professorat d'Albrecht De Vriendt.

Alors, tout en produisant de temps en temps un tableau avec fleurs, il se consacra avec ardeur à l'étude perfectionnée de la figure, où il amassa de solides connaissances.

En 1889 il fit les portraits de sa mère et de sa sœur, qu'il envoya, avec beaucoup de succès, à l'Exposition de Gand et qui lui valurent une prime du Gouvernement. En 1890, l'Exposition de Bruxelles eut de lui une grande toile *Nos Ancêtres* qui, elle aussi, obtint une prime gouvernementale. Cependant, au retour de ce tableau à Anvers, l'artiste, mécontent de son œuvre, la brûla. En 1891, à l'Exposition d'Anvers le succès s'accentua par un intérieur avec figures, *Les derniers Sacrements*, qui fut acquis pour la tombola.

* * *

Soudain Mortelmans nourrissait des rêves d'expatriement. Il voulait aller voir des pays lointains. Heureusement une importante commande faite par M. Moretus, d'un tableau avec fleurs, le retint ici ; puis, immédiatement après, il reçut, du même, ordre de faire le portrait de Monseigneur Heylen, abbé du couvent de Tongerloo ; ce qui eut pour résultat que les projets de voyage furent abandonnés. En 1892, Mortelmans prit un atelier à son compte et se lança presque exclusivement dans la peinture des fleurs et natures mortes, après avoir fréquenté, pendant quelque temps, la classe des animaliers, professeur Frans Van Leemputten.

En 1897, il eut, à la Salle Verlat à Anvers, une Exposition personnelle, qui le classa brillamment et lui valut du succès sur toute la ligne. A part le grand portrait équestre d'une demoiselle de notable famille anversoise, il fit une série d'œuvres importantes qui furent successivement acquises par Mme Osterrieth, le baron Gaston de Vinck, le comte de Bergeyck, le notaire Verbeeck, MM. Ferrauge, Govers, Van Coppenol, Falck, Peellaert, Ed. De Beukelaer, le consul de Hollande à Liége, et d'autres encore.

Plusieurs médailles lui sont échues dans des concours d'expositions de fleurs, notamment une médaille d'honneur, par un tableau *Roses jaunes*, appartenant à M. Vandervoort, d'Anvers.

Frans Mortelmans se maria à Anvers, le 23 février 1897.

A côté de son art, il adore le sport et la campagne, et plus d'une fois il lui arrive de faire, dans les environs de la ville, en compagnie de ses deux chiens, des promenades nocturnes, qui laissent champ libre à sa travailleuse imagination.

La campagne et les fleurs, voilà son horizon.

Léo Van Aken

Il n'est pas de ceux que l'art fait maigrir, ou qui ne sauraient trouver l'inspiration qu'à condition d'avoir le regard perdu et d'être transparents comme Sarah Bernhardt. Van Aken, au contraire, a le grassouillet d'un dieu de la bonne chère, avec une grande pointe de jovialité dans la conversation. Il anime souventes fois, d'un plantureux rire rabelaisien sa figure finement épanouie, creusée de deux petits yeux très vifs, ornée de moustaches et barbe blond-clair, en éventail, et couronnée d'une chevelure noir de corbeau, coupée par une raie classique et qui tombe sur la nuque en boucles fort complaisantes, évoquant quelque peu une tête d'archange. Homme de raisonnement et de bon sens.

Léo Van Aken naquit à Anvers, le 1 décembre 1857, d'un père, négociant en cafés qui, dès le berceau de l'enfant, rêvait pour lui la carrière artistique. La chose était d'autant moins étonnante que ce père s'intéressait à tout ce qui évoluait sur le domaine de l'art,

contrairement aux autres membres de la famille, qui s'en détachaient avec ce matérialisme et ce mercantilisme si incontestablement anversois.

De bonne heure on mit le jeune Léo à l'école primaire de Maes, où il ne fut qu'élève tout ordinaire ; où, à l'âge de 6 ans, il dessinait déjà passablement ; et qu'il quitta vers ses 12 ans, pour passer à l'Institut St.-Ignace. Ici son goût le portait spécialement vers l'étude du style et, dans les sujets de narration, on avait difficile à l'égaler. Vers la même époque aussi, les projets artistiques du père Van Aken à l'égard de son fils s'accentuaient, et nombreuses furent les promenades qu'ils faisaient ensemble au Musée d'Anvers, en vue du mûrissement pour l'avenir. Néanmoins rien ne perçait encore bien nettement, lorsqu'à l'âge de 14 ans, le jeune homme fut envoyé en pension à Melle, où lui arriva à la jambe droite, à la suite d'une chute au jeu, un accident d'abord futile, mais qui s'aggrava par la suite si malencontreusement, qu'à un moment donné, l'amputation dut être faite. Mais ce malheur terrible n'a pas refroidi un instant les visées artistiques de Léo Van Aken.

* * *

Au pensionnat de Melle, il s'appliquait beaucoup au dessin, sans en faire pourtant un entraînement, si bien qu'après une année, étant rentré à Anvers, il céda à l'influence de sa famille et devint tout prosaïquement commis de bureau, chez un courtier d'assurances, M. Vingerhoets. Quelques mois plus tard il entra, en la même qualité, dans les bureaux de son père. Il faut à la vérité de dire que les cours du marché n'intéressaient que médiocrement l'aspirant-négociant. Insensiblement son instinct artistique se réveilla, à telles enseignes qu'au lieu de s'occuper de la hausse ou de la baisse des cafés, il s'appliquait beaucoup plus à se faire la main, artistiquement parlant. De la sorte il avait un jour dessiné sur le mur, au fond du jardin, une couple de figures, des têtes. Son père les vit et en fut enthousiasmé. Sans plus attendre, les projets primitifs de celui-ci prirent définitivement corps, et il fut convenu que le jeune dessinateur quitterait irrévocablement le monde commercial pour se consacrer à la carrière artistique.

Il en résulte qu'en 1876 Léo Van Aken se mit à suivre exclusivement les cours de l'Académie d'Anvers, classe Beaufaux, le jour ; classe Dujardin, le soir. Là, il se trouvait en plein élément rêvé.

Bientôt il ne se contenta plus du seul enseignement classique, mais se mit encore à peindre chez lui, au gré de son inspiration, des études, et principalement des natures mortes.

De la sorte quatre années s'écoulèrent, après lesquelles Van Aken quitta l'Académie ; puis, après avoir reçu quelques leçons spéciales du peintre Louis Hendrickx, il entra dans l'atelier de ce dernier comme élève.

* * *

Naturellement, le père Van Aken était heureux de voir ainsi son fils marcher dans la voie qu'il lui avait toujours destinée ; mais le sort, bien souvent injuste, ne lui réserva pas le bonheur d'assister longtemps au développement artistique de son enfant. La mort vint le terrasser en 1880 (la mère était morte en 1879), en lui donnant, néanmoins, la consolation suprême d'avoir pu contempler, avec une joie infinie, le premier essai de son fils, une modeste nature morte.

A l'atelier de Hendrickx, Léo Van Aken marchait bon train, s'inspirant à longs traits de l'enseignement du maître, qui nourrissait une profonde antipathie pour les études académiques, et qui dirigeait surtout ses élèves suivant leur propre tempérament et leur nature personnelle. D'ailleurs, Hendrickx était un homme de haut goût artistique, archéologue distingué, et dont le désintéressement était sans bornes, puisque jamais il n'y eut chez lui, à l'endroit de ses élèves, question de rémunération.

Donc, à l'atelier de Hendrickx, l'artiste qui nous occupe travaillait ferme. En 1882, le professeur ayant licencié ses élèves, Van Aken prit un atelier personnel et marcha seul. Bientôt il créa sa première œuvre réelle, *Le Sculpteur*. — A cette époque l'engouement était aux procédés de Fortuni. Séduit par la richesse des étoffes, de même que par l'harmonie des couleurs, Van Aken se mit à entreprendre une série de petits tableaux de genre Louis XV, qu'il réussit fort bien.

* * *

Il se hasarda, en 1886, à l'Exposition de *Arte et Labore* à Anvers, par un envoi de 4 ou 5 toiles, parmi lesquelles un portrait de M. Edward Ipers et un *Joueur de Flûte*, qui fut acquis par M. Jules Janssens. Cette tentative fut heureuse, car l'artiste ne passa pas inaperçu. Encouragé par ce succès de bon aloi, il envoya à l'Exposition de Bruxelles, de 1887, un petit tableau, *L'Etude* ; puis, en 1888, il attaqua résolument son genre actuel, par une toile de plus

grande importance, *Les vieilles femmes à l'hospice*, qui, cette année-là, fut remarquée au Salon triennal d'Anvers. Ce même tableau alla en 1889, au Salon annuel de Paris (Champs Elysées), où il fut placé à la cimaise et obtint une mention honorable. La même année, à l'Exposition Universelle de la dite ville, il eut *L'Etude*.

Vint, en 1890, l'Exposition triennale de Bruxelles. Il y brilla par *Misère humaine*, une œuvre sentimentale, qui fut proposée, sans résultat, pour le Musée de là-bas. Au Salon de Munich, il obtint la 2e médaille d'or, par *Les vieilles femmes à l'hospice*.

Cependant tout ceci ne suffisait pas à l'activité de Van Aken. De concert avec Théodore Verstraete, ils groupèrent autour d'eux un noyau d'artistes anversois, et fondèrent le Cercle des XIII, qui fit sa première exhibition en 1891, où notre peintre envoya *Misère humaine*. Le même tableau eut beaucoup de succès à Paris, en 1892, année pendant laquelle Van Aken acheva une autre œuvre de marque, *Douleur*.

Ce travail s'alterna par d'autres productions, dont une série de tableautins, des portraits, des études d'animaux et quelques portraits de chiens.

* * *

L'élan étant donc entièrement donné, Van Aken exposa en 1893 au Cercle des XIII, *Douleur* et *Portrait* de Mlle N., et à Prague, *Les vieilles femmes à l'hospice*, qui fut acquis pour le Musée Moderne de la dite ville. L'Exposition d'Anvers, de 1894, eut de lui un grand tableau, *Le Malade* ; et le Salon triennal de Bruxelles de 1897, *Le Bénédicité à l'hospice*, qui avait déjà figuré à une exposition du Cercle des XIII en 1895, avec *Les Arbalétriers*, mais que l'artiste avait complètement remanié. Cette toile décrocha une 2e médaille. La même année 1897, il eut au Cercle des XIII, *Les Archers* et *Chiens*.

Sans compter ses expositions dans les Galeries Dearken à Londres, et Schulte à Berlin et Dusseldorf, Van Aken a eu sa place marquée aux Expositions de Paris, Bruxelles, Anvers, Gand, Liége, Munich, Berlin, Stuttgard, Cologne, La Haye, Prague, Barcelone, Bordeaux, Posen, Cracovie, Copenhague, et peut-être d'autres encore.

Il est célibataire convaincu, et s'en console par un fervent amour pour les études archéologiques qui, elles aussi, ont leur charme.

Henri Houben

CAUSEUR jovial et inépuisable, avec une petite pointe d'inoffensive malice dans l'expression, les lèvres souriantes s'ouvrant avec complaisance sur une rangée de dents blanches, de fières moustaches, un nez aux cartilages caractéristiques, la chevelure semblable à celle du commun des mortels, le regard profond et doux, tel est Henri Houben.

Il vit le jour à Anvers, le 13 avril 1858, au sein d'une famille essentiellement artiste, puisque son père fut violoniste de certain renom et professeur à l'Ecole de musique d'Anvers ; que son frère Charles devint plus tard professeur de violon au Conservatoire de Bruxelles ; que ses sœurs étaient musiciennes ; et que lui-même taquinait et taquine encore l'instrument cher à Paganini.

Il n'est donc pas étonnant que de cette couvée d'artistes soit sorti le peintre qui nous occupe, car il reste éternellement vrai, le dicton : « Le fruit ne tombe jamais loin de l'arbre. »

Pourtant, en fait d'art, de prime-abord il n'y avait pas pour Henri Houben, question de peinture, mais bien de musique, comme pour ses frère et sœurs ; le désir formel de ses parents, surtout de sa mère, était qu'il devint violoniste.

Il s'appliqua, en conséquence, à cette étude, ce qui ne l'empêchait pas de montrer, très jeune encore, des dispositions spéciales au dessin.

Ces dispositions prenaient corps quand il fréquentait l'école primaire de M. Kaels et se manifestaient sous une forme singulière : il dessinait de préférence le nez de son professeur, un nez extraordinaire, toujours bourré de tabac à priser ; et ces images grotesques faisaient la joie des camarades du jeune écolier.

Il importe d'ajouter que la mère de Houben lui défendait formellement de se livrer au dessin, et c'est peut-être à cause de cela qu'il s'entêtait encore plus à suivre son penchant, en vertu du principe qui veut que le fruit défendu est plus doux qu'un autre.

Or, Houben avait pour parrain un brave militaire qui, en 1866, lors de la guerre entre l'Autriche et la Prusse, était major à Courtrai. Celui-ci envoyait régulièrement au ménage Houben les journaux relatant les opérations des troupes belligérantes. Ces feuilles n'eurent pas de plus assidu lecteur que le petit Henri qui, l'imagination aidant, retraçait quotidiennement sur le papier les scènes guerrières dont ces journaux faisaient étalage.

De là, pour lui, à se croire vraiment artiste, il n'y avait qu'un pas ; si bien qu'à l'âge de 8 ans il lui prit l'ambition d'avoir un atelier.

D'autre part, son frère, le musicien, eut la même idée, et voilà nos deux bambins s'installant gravement au grenier, dans une mansarde, sur laquelle ils inscrivirent, en guise d'enseigne, les mots « Ecole de musique et Ecole de peinture. Entrée 5 centimes ».

Le hasard avait mis le jeune Houben en rapport avec Hyacinthe Haegelsteen, propriétaire du défunt Théâtre des Variétés d'Anvers. A cette époque, Haegelsteen prenait, à titre d'amateur, des leçons de peinture chez Frans Vinck, et passait tout le résidu de ses tubes à couleurs au petit Henri. De la sorte celui-ci se pensait merveilleusement outillé, et, à l'âge de 9 ans, il fit ce qu'il appelait sa première œuvre, une vâche dans une prairie.

Fièrement il l'exhiba à son père, qui lui démontra que ce qu'il venait de peindre était non pas une vâche, mais une tortue.

* * *

Bien que désillusionné par cette critique, le débutant ne se découragea point. Un ami de la maison, qui avait remarqué ses aptitudes, conseilla de l'envoyer à l'Académie ; mais le refus de son père fut formel.

Néanmoins, le germe en était jeté et bientôt, n'y tenant plus, il se fit inscrire aux cours de l'Académie, à l'insu de ses parents.

Il avait pourtant pris la précaution de mettre sa sœur dans le secret, ce qui était indispensable, puisque c'était elle qui devait lui fournir de quoi acheter le matériel nécessaire.

Il s'en fut donc, tout joyeux, à l'ouverture des classes.

Seulement, par malheur, il eut une algarade avec un de ses compagnons de banc; on se distribua réciproquement quelques horions, et si Houben n'y laissa pas sa peau, il y laissa au moins sa casquette ainsi qu'une partie de ses vêtements. Fortement abîmé, il rentra chez lui, au grand désespoir de sa bonne sœur, qui dut employer une diplomatie extraordinaire pour cacher l'accident et la vérité aux parents.

Heureusement ceux-ci ne s'aperçurent de rien, et le train journalier reprit son cours.

Après avoir passé dans la classe Rumfels, Houben fut admis dans celle de Dujardin, où, après un mois, il dessina sa première tête.

Un jour qu'il rentrait plus tard que de coutume, sa mère lui demanda d'où il venait.

Avec l'audace propre à la jeunesse, il répondit carrément : « De l'Académie ».

Ce fut une stupéfaction générale, un coup de foudre.

Mais, fièrement, l'enfant montra la tête qu'il avait dessinée et l'on reconnut enfin qu'on aurait eu tort de le contrarier plus longtemps. La paix fut faite, et l'on s'en trouva bien, car la même année, conséquemment à l'âge de 10 ans, le premier prix lui échut, avec tout le cortège usuel de sérénades, illumination, décoration de la rue et autres manifestations publiques.

Entretemps, le jeune homme faisait ses études classiques à l'Ecole-Moyenne, qu'il quitta à l'âge de 17 ans.

A l'Académie il passa successivement par tous les degrés de l'instruction, y compris la classe de peinture d'après nature (enseignement supérieur), où il eut le 1r prix en 1877.

* * *

Alors il prit un atelier, rue des Porcs, et marcha résolument seul.

Presque immédiatement il reçut la commande d'un portrait, puis d'autres portraits encore ; et en 1878, il fit son premier tableau à sujet, *La Laitière*, que lui acheta M. Louis Verryken.

La même année il exposa à Gand, avec succès, le portrait de M. Verheugen. L'élan était donné.

En 1879, il envoya à l'Exposition de Bruxelles un nu, *Les deux Baigneurs*, qui eut un beau succès et fut gratifié d'un subside gouvernemental.

Il prit part au concours de Rome de 1881, et fut classé troisième à l'épreuve préparatoire sujet : *Les Romains vendant les Gaulois comme esclaves*.

Dès lors il eut un atelier à l'Académie, où il étudia pendant 3 ans, sous la solide et robuste tutelle de Verlat, ce maître inoubliable.

Pendant tout ce temps il fit principalement des portraits, mais il eut aussi, à l'Exposition d'Anvers, un tableau réaliste, *Marchandes de sable*.

Vint le Panorama de la Bataille de Waterloo à Anvers, où, engagé par Verlat, il peignit spécialement les cuirassiers faisant la charge.

A peine ce travail terminé, il fit un voyage en Italie en compagnie de son ami M. Callaerts.

Après deux mois de pérégrinations là-bas, il rentra à Anvers, pour aller presque immédiatement, avec Louis Van Engelen, à Lille, à l'effet de collaborer au panorama Dumaresq.

Ce labeur fini, il partit avec Verlat, Boom, Louis Van Engelen et Vinck, pour Moscou, où ils eurent à peindre le célèbre panorama entrepris par Verlat.

Après l'achèvement de ces travaux, vint pour Henri Houben une période qui ressemblait un peu à du découragement.

Son médecin lui conseilla de changer d'air, et en 1884 il s'en alla, pendant six mois, accomplir une tournée en Hollande.

Il en profita, naturellement, pour faire des études dans les Musées et, au cours de celles-ci il élabora entre autres, sur la même grandeur que l'original, une copie de l'important tableau de Frans Hals, qui se trouve au Musée de Harlem.

Cette copie existe encore dans l'atelier de Houben.

A l'île de Marcken il créa, à part bon nombre d'intérieurs, son grand tableau *Le premier Bébé*, exposé à Anvers en 1885 et acheté par M. Félix Grisar.

La même année il fut nommé professeur à l'Académie d'Anvers.

En 1886, il se construisit son actuelle demeure avec atelier, et se maria à Anvers en 1887.

* * *

Les œuvres principales de Henri Houben peuvent se résumer comme suit :

L'Angelus, vendu à M. Elsen-Dhanis.

Les portraits de la famille Leclef, d'Anvers.

L'Automne, vendu à M. De Vries-Joostens.

Beaucoup d'intérieurs, vendus à la famille Synoth, de Dublin.

Le portrait de la fille du baron Osy, Gouverneur de la Province d'Anvers.

La Bruyère, à M. Engels-David.

Le Jardin potager et *La Charrue*, vendus en Amérique par l'intermédiaire de M. Albert Dhuyvetter.

Le Pélérinage, à M. Ingenohl.

Toute une série de portraits dans les notables familles anversoises.

En 1896 il eut avec De Jans, à la Salle Verlat à Anvers, une exposition particulière, qui a eu sa deuxième édition en l'année actuelle de 1898.

Enfin, il fait partie des cinq artistes chargés des œuvres murales qui devront orner l'escalier de réception de l'Hôtel de ville d'Anvers.

Depuis une demi-douzaine d'années il séjourne tous les étés à

Westmalle, où il est un des plus zêlés organisateurs d'œuvres philanthropiques.

Et, malgré son application à l'art pictural, il n'a pas renié l'art musical, car il le cultive, en famille, avec un véritable amour.

Henri Houben est donc doublement artiste.

Edouard De Jans

CAUSEUR affable, il a une de ces grandes et bonnes têtes où les pensées se rangent avec méthode et précision. Le front large est sans solution de continuité avec le crâne fièrement chauve, dont la masse imposante semble un couronnement caractéristique à la figure ornée de deux yeux vifs, d'un petit nez plein d'impertinence et d'une barbe bien fournie. Ensemble fort attrayant dans sa simplicité.

C'est au village de St-André-lez-Bruges que, le 16 avril 1855, Edouard De Jans vit le jour.

Ses parents, humbles cultivateurs, ne rêvèrent pour lui aucun sort illustre, puisqu'ils le destinaient aux travaux des champs. Comme tous les enfants de sa catégorie, il fréquentait l'école du village, où, vers l'âge de 7 ans, il alternait ses études rudimentaires, avec une vraie passion pour le dessin. Il croquait avec acharnement tout ce qui s'offrait sous son crayon, des arbres, des vaches, des

paysans, voire des figures fantaisistes, et fut remarqué, de ce chef, par le maître d'école, qui lui enleva même, pour le garder, un des nombreux cahiers dans lesquels il s'essayait.

A 12 ans il fut placé chez un gros cultivateur de l'endroit, où ses fonctions consistaient à porter à Bruges, deux fois par jour, le lait, au moyen d'une charrette attelée d'un âne. Cette charge rustique n'empêcha nullement De Jans de continuer, dans les heures de loisir, à professer son amour pour le dessin ; si bien que son maître prenait même plaisir à l'y encourager. Or, au village existait le château d'un riche propriétaire, M. de Laäge de Bellefay, où, à un moment donné, vint un tailleur de pierres quelque peu architecte, M. Lefebure de Bruges, pour ajouter une tourelle aux bâtiments. Il arriva que le fils du cultivateur où travaillait De Jans se trouva justement sur les lieux, lorsque l'architecte dessinait sur un mur, le projet de son travail. Le jeune campagnard vit cette ébauche et, abordant M. Lefebure, il lui dit que chez eux aussi, à la ferme, il y avait un dessinateur, un artiste, qui savait bien des choses sur la matière. Quand il eut renseigné l'âge et la qualité de son phénomène, l'architecte eut, naturellement, un sourire de complaisante incrédulité ; mais le campagnard, tout à son idée fixe, proposa de mettre sous les yeux de M. Lefebure, un des cahiers de dessins de De Jans. Il en fut ainsi fait. Immédiatement l'architecte brugeois, prévoyant l'avenir, s'en ouvrit au châtelain ainsi qu'à un autre propriétaire de l'endroit, M. Joos, et à l'insu de De Jans, l'on résolut de faire, des démarches à l'effet de l'envoyer à l'Académie de Bruges.

Ce fut surtout M. Joos, qui lui aussi taquinait un peu la brosse, qui encouragea l'enfant, en lui donnant des conseils et, un beau matin, d'accord avec les parents de De Jans, on décida d'exécuter le projet conçu, à la condition pourtant que le futur artiste rentrerait tous les soirs sous le toit paternel.

* * *

Le jeune Edouard avait alors 13 ans.

Ses débuts à l'Académie furent remarquables. En effet, il y avait concours tous les deux ans, et lorsque De Jans entra dans la classe de dessin petite tête, professeur Dennewet, il n'y avait plus qu'une

seule année à courir pour la dite période de deux ans. Le jeune élève était donc bien en retard sur ses condisciples ; ce qui ne l'empêcha pas de remporter aisément le premier prix.

Ce résultat superbe fit sensation et créa autour de De Jans un groupe de protecteurs composé de Mrs. Lefebure, Joos, de Laäge de Bellefay, Muscar, Van der Planken, président de la commission de l'Académie et Echevin de la ville de Bruges, ainsi que M Otto de Mentock, Bourgmestre de St.-André-lez-Bruges, et d'autres. Ces messieurs formèrent le plan de se cotiser aux fins de réunir les subsides nécessaires pour permettre à De Jans de se fixer définitivement à Bruges. On alla trouver les parents du futur artiste ; et, après bien des tergiversations et hésitations, le plan conçu reçut une exécution. Le 1r novembre 1869 donc, Edouard De Jans fut placé au *Bogaarde School* à Bruges, moyennant paiement d'une rétribution raisonnable. A l'Académie il fut admis d'emblée dans le cours de dessin d'après le buste plâtre (professeur Wallays, directeur), et y remporta le 1r prix. Ensuite il passa dans la classe des figures d'après l'antique, où, deux ans plus tard, il eut également le 1r prix. De là, naturellement, il entra dans la classe de dessin d'après modèle vivant, où il fut aussi lauréat au concours. Mais encore, entretemps, il fréquentait le cours de peinture, pendant l'été, de 6 à 9 heures du matin, ce qui eut pour résultat que là également lui échut le 1r prix, en 1875.

En peu de temps donc, Edouard De Jans avait fait énormément de chemin, quand arriva l'époque du tirage au sort. Le jeune homme eut un mauvais numéro. Ses protecteurs arrangèrent les choses de telle façon qu'il fut incorporé au 5e régiment de ligne, en garnison à Anvers. Grâce à la bienveillance du général Viette et du colonel Bouha, il put, tout en étant soldat, suivre les classes de l'Académie de la dite ville. Ici, après avoir fait une épreuve, il fut admis de suite dans le cours supérieur de peinture (professeurs De Keyser et Beaufaux). Ses progrès furent tels qu'au concours du mois d'octobre de la même année 1875, il remporta le 1r prix de dessin d'après nature, le 1r prix de peinture, plusieurs autres prix encore ; ce qui lui faisait, en somme, le 2e prix d'excellence. Cette rapide victoire fit sensation au régiment. De Jans fut mis à l'ordre du jour et félicité publiquement, devant ses camarades de caserne, par le colonel Bouha, qui, à cette occasion, le nomma caporal.

Et ce fut pour le jeune soldat une joie compréhensible que de voir ainsi ses efforts appréciés par ses supérieurs.

* * *

Le concours de Rome de 1876 arrivé, De Jans se fit inscrire. A l'épreuve préparatoire il fut classé premier. Il maintint cette place au concours définitif, en partage avec M. Schakewitch, un bruxellois ; mais le jury ne vota qu'une mention honorable, avec subside pendant deux ans. On avait pour sujet : *Noé maudissant son fils Cham.*

A cette époque déjà De Jans avait un atelier à l'Académie où, sous la direction de De Keyser, il fit son premier tableau : *La Mort de Galswinthe, femme de Chilpéric.* Cette toile figura avec beaucoup de succès à l'Exposition annuelle de l'enseignement supérieur. Lorsqu'en 1877 Verlat arriva comme professeur de la classe de peinture, remplaçant De Keyser, parti pour un voyage en Espagne, De Jans étudia avec le maître, et abandonna immédiatement le genre historique. Il fit alors *Les Musiciens ambulants*, une toile qui fut très favorablement accueillie à l'Exposition annuelle de l'Académie.

En 1878 le concours de Rome trouva de nouveau De Jans sur les rangs. On avait pour sujet *Le Retour de l'enfant prodigue.* Haut la main, le jeune caporal fut proclamé lauréat. Et l'on vit alors ce spectacle inoubliable de brillantes réceptions et fêtes officielles faites, à Anvers et à Bruges, au petit campagnard de jadis, à l'humble garçon laitier, qu'à présent l'on portait en triomphe sous des dais de verdure et des flots de lumière. Mais, ce qui toucha bien plus le cœur du lauréat, ce furent les festivités enthousiastes qu'on organisa à son intention à l'Ecole Bogaerde et dans son village natal de St.-André-lez-Bruges, là où ses bons vieux parents eurent une place d'honneur à côté de leur fils triomphant, dont ils avaient le droit d'être fiers. En son honneur la ville de Bruges fit frapper une médaille commémorative en or, et la commune de St.-André, une médaille en vermeil. Il fut également appelé à Bruxelles, pour recevoir les congratulations du Ministre de la guerre.

* * *

Toutes ces fêtes terminées, Edouard De Jans partit pour l'Italie,

le voyage légendaire des vainqueurs du prix de Rome. Il passa d'abord par Paris. Grâce à une lettre de recommandation de Verlat, il fut admis à l'Ecole des Beaux-Arts dans l'atelier de Cabanel, où il resta deux mois à voir travailler les artistes français. Son séjour dans la capitale de la France se prolongea pendant sept mois, puis il mit le cap sur Naples, pour y résider, durant deux mois ; visiter les musées et peindre des paysages d'après nature. Ensuite il se rendit à Rome, où il resta deux ans et demi.

Son premier envoi de là-bas, la 2e année, fut un tableau de genre : *La Visite du Médecin chez des paysans italiens*, contrairement aux us et coutumes, qui veulent que les lauréats fassent un tableau d'histoire. L'œuvre obtint beaucoup de succès et fut achetée presque immédiatement par le major Muscar d'Anvers. L'année suivante il envoya la copie d'un portrait d'Holbein, de la Galerie du Prince Colonna,que le Gouvernement belge n'acheta pas,parce qu'on soupçonna l'original de n'être pas authentique ; seulement, en présence du beau travail de De Jans, il lui fut alloué 500 francs de subside.

Pendant ce temps notre artiste avait fait à Rome quelques tableaux de belle venue, tels que *La Diseuse de bonne aventure* ; et en 1882 il effectua son quatrième envoi,sous le titre *Une Osteria*,un intérieur qui, à l'Exposition d'Anvers de la même année, fut acquis pour la tombola, au prix de 3000 francs. L'œuvre fut gagnée par M. Mertens-Gillis, qui accorda à l'artiste, l'autorisation de l'exhiber à l'Exposition Universelle d'Amsterdam, où elle décrocha une médaille d'or.

* * *

De Rome, notre artiste se rendit successivement à Florence, Venise, Milan, et plusieurs autres villes de l'Italie ; puis,après avoir passé par Vienne, Munich, Dresde, Prague, Berlin, Dusseldorf et Cologne, il rentra à Anvers, où il lui fut signifié que pour son dernier envoi de Rome il n'était pas resté dans les conditions du règlement et qu'il avait à composer de ce chef, un autre tableau. Il créa donc en 1883, *Les Ouvriers maçons*, une page de vaillance qui, exposée à Anvers, eut un retentissant succès, et établit définitivement la réputation de l'artiste. En 1884, celui-ci fit, à titre de reconnaissance, le portrait de son ex-colonel, M. Bouha. M. Fritz Van den Abeele d'Anvers, vit ce portrait et commanda de suite le

sien. Depuis cette époque De Jans peignit une nombreuse série de portraits dans les grandes familles, tant à Bruges qu'à Anvers, sans compter qu'en 1883, à son retour d'Italie, il exposa au Cercle Artistique, les œuvres qu'il rapportait de là-bas et qui furent presque toutes vendues. — En 1884, *Les Maçons* obtint à Paris (Champs-Elysées) une mention honorable et la même année, à Bruxelles, une médaille d'or. En 1885, cette toile valut encore à son auteur la 3e médaille à l'Exposition Universelle d'Anvers. En 1889 il envoya, à l'Exposition Universelle de Paris, *La Fille du Pêcheur*, qui remporta la 3e médaille.

Dès lors il prit régulièrement part aux Expositions triennales de Belgique, de même qu'à celles d'autres pays, fit partie du *Cercle des XIII*, et vendit beaucoup en Amérique ainsi qu'en Angleterre. Il eut aussi, à Anvers, à la Salle Verlat, avec Henri Houben, des expositions particulières très remarquées. Puis,en 1889,il fut nommé professeur à l'Académie d'Anvers.

En dehors des toiles susdites,on peut encore citer comme œuvres de mérite *La Réception d'Albert Durer* et *Ortélius*, commandés par M. Auguste Kemna ; *La Veille de la Kermesse*, *La Partie de cartes*, etc., etc.

Enfin, il est parmi les cinq artistes chargés des tableaux qui orneront l'escalier de réception de l'Hôtel-de-Ville d'Anvers, et où il a pour sujet : *La Réception de Quinten Metsys à la St. Lucasgilde.*

Edouard De Jans est marié et père de trois enfants.

On voit que les années ont joliment transformé le jeune campagnard,le garçon de ferme de St-André-lez-Bruges.

Tel est le destin de certains hommes.

Henry Luyten

Les plus belles moustaches du royaume, blondes comme le blé mûr, longues à n'en pas finir ; la barbiche de même taille, en pointe, appelant la caresse des doigts. Perdue dans ces poils de grande pureté, une figure expressive, à la carnation fine, presque diaphane, avec des yeux doux comme ceux d'une femme, un nez de ligne régulière et un front qui se fronce volontiers sous le travail permanent de la pensée. Parole claire, nette, fortement caractérisée par l'accent hollandais, convaincue et convaincante, surtout quand il s'agit de discussions d'art.

Henry Luyten naquit à Ruremonde (Limbourg hollandais) le 24 mai 1859. Son père, qui était et qui est encore comptable, n'a jamais dédaigné de s'occuper, à titre de passe-temps, de musique et de dessin. En dépit de ces prédispositions ataviques, il ne conçut pour son fils aucun projet d'avenir artistique et le destinait, au contraire, au commerce. Partant l'enfant fut mis en classe au Rijkshoogeburgerschool de Ruremonde, où il s'appliquait tant bien que mal, mais où

il passait surtout ses heures à croquer les silhouettes des professeurs. Un jour même il fut renvoyé, temporairement, pour avoir dessiné à la craie, sur une porte cochère en face du bâtiment de l'école, le portrait-charge d'un des instituteurs,un bossu classique qui,naturellement, trouva la farce mauvaise. La rage du dessin avait si fortement absorbé Luyten que,pour le rendre attentif aux cours,on avait ordre de lui confisquer constamment ses crayons. Il n'en continuait pas moins à se faire la main et personne mieux que lui, dans la localité, n'était habile à dessiner des programmes pour bals, concerts et autres festivités de ce genre. Pourtant, rien encore ne prédominait dans son existence jusqu'à ce que, arrivé à l'âge de 18 ans et ayant terminé ses études de classe, il demanda définitivement à ses parents l'autorisation d'entrer dans la carrière artistique. Un refus formel lui fut opposé, ce qui lui suggéra la décision de s'enrôler dans l'école des cadets, afin de devenir plus tard officier aux Indes Néerlandaises. Mais ce plan d'expatriement porta le désespoir au cœur de sa mère. D'autre part, un ami de la famille, M. Willem Van Dyk, qui s'intéressait énormément à Henry Luyten, signifia au père de celui-ci que s'il ne consentait pas à laisser partir son fils pour Anvers, à l'effet d'y commencer ses études académiques, lui, Van Dyk, l'y enverrait à ses frais personnels. Ceci piquait au vif le comptable, le touchant bien plus dans sa délicatesse que dans ses idées, et il céda devant ces deux facteurs irrenversables : le raisonnement et l'amour maternel. En 1878 donc, il conduisit son fils à Anvers, où ce dernier entra à l'Académie au cours inférieur, qu'il quitta après deux mois, pour la classe de grand antique, professeur Beaufaux.

* * *

Dès la première minute Luyten se mit courageusement au travail et, le concours venu, il remporta le deuxième prix d'excellence. D'ailleurs il sentait par lui-même qu'un labeur ardent était indispensable puisque, ayant commencé tardivement ses études, il avait à se rattraper, s'il voulait arriver à bon port. Il n'y manqua point. En 1879 il passa dans la classe de peinture dirigée par Verlat, complétée, le soir, par celle du modèle vivant, professeur Beaufaux. Ici le jeune Luyten se trouvait dans son plein élément. Ses dispositions artistiques se développaient merveilleusement, ce qui avait pour conséquence qu'il ne passait pas inaperçu pour l'éminent professeur qu'était Verlat. Il lui arriva même un petit incident qui

eut une grande influence sur sa vision : il y avait dans le cours pas moins de 17 élèves hollandais, qui tous procédant de leur adoration pour leur admirable compatriote Rembrandt, avaient des tendances outrées au coloris jaunâtre. Ceci exaspérait Verlat ; si bien qu'un jour qu'on peignait une figure nue d'après modèle vivant, il tomba en arrêt devant Luyten, et, avec cette brusquerie flamande qui était une de ses grandes qualités, il lui lança comme un anathème : « Sacré nom de...! tous ces hollandais ont de la m... dans les yeux ! » Luyten en fut comme abasourdi, mais l'impression qu'il ressentit de cette vérité fut si forte et si salutaire que, depuis lors, à tout jamais, il bannit le jaune de sa palette.

Cependant ses progrès furent rapides. En 1881 il s'inscrivit parmi les concurrents au concours organisé annuellement par le Gouvernement néerlandais pour les artistes nationaux, d'où qu'ils viennent. Dans ce but il envoya à La Haye, les études qu'il avait faites et réunies à l'Académie d'Anvers. Il remporta une victoire complète et fut proclamé ce qu'on appelle Pensionnaire du Roi, avec un subside de 500 florins des Pays-Bas. L'année suivante il renouvela la tentative et obtint la même distinction, cette fois avec 700 florins de subside ; la 3e année le même honneur lui échut, accompagné d'un subside de 1000 florins.

* * *

Soudain lui prit le désir d'étudier de près les français. En conséquence il partit pour Paris, en 1883, et fut reçu à l'Ecole des Beaux-Arts, dans le cours de Cabanel. Mais une désillusion complète l'y attendait. Il n'y fit absolument rien, perdant son temps et ses moyens aux plaisirs énervants de la capitale française, et acquérant bientôt la conviction qu'il est dangereux pour nos artistes de se risquer là-bas avant d'avoir une certaine maturité d'âge et de talent. Cette situation eut pour résultat qu'après dix mois il rentra à Anvers, dans la classe de Verlat. Sur ces entrefaites, en décembre 1883, se créa le cercle *Als ik kan*. Un des premiers, Luyten s'en fit membre et en devint, plus tard, le président. La première exposition du dit cercle eut lieu en 1884. Luyten y envoya son premier tableau *Le Conscrit*, qui fut acheté par M. Willem Van Dyk. Immédiatement après il quitta l'Académie, pour marcher seul.

En 1885, à l'Exposition de *Als ik kan* (Salle Verlat), il eut sa toile magistrale, *Une séance à Als ik kan*, qui fut un succès aussi enthousiaste que mérité. Cette page admirable, envoyée en 1886 à l'Expo-

sition d'Amsterdam, y obtint la 1re grande médaille. En 1887 elle eut encore la médaille d'or à Munich. Cette même année il créa *Schoftijd* et obtint, par son *Avant la grève*, le prix Willinck van Colle, qui équivaut en Hollande au prix Godecharle en Belgique.

* * *

Depuis lors Henry Luyten marcha à grandes enjambées, et chaque année vit éclore de lui au moins une toile d'importance : En 1889, il obtint à l'Exposition Universelle de Paris (section néerlandaise) une médaille d'or par *Séance de Als ik kan*, *Avant la grève*, *Schoftijd*. La même année il entama son colossal *Struggle for life*, le laborieux tryptique qui ne fut achevé que fin 1891. En 1890, *Avant la grève* obtint une médaille d'argent à Londres. En 1891. *L'Automne* reçut une mention honorable à Berlin. En 1892, à l'Exposition de Gand, une médaille d'or échut à *Struggle for life*. En 1894, Exposition d'Anvers, une médaille identique au même tableau. Puis, en 1896, cette œuvre de marque figura au Salon de Paris où, par une incompréhensible décision, elle fut mise hors concours, ce qui suscita, dans la presse française, des discussions d'autant plus justifiées que le succès fut retentissant. Enfin, en 1897, il obtint à Dresde, une médaille d'or par *La Briqueterie*. Il eut également des expositions personnelles, à la Salle Verlat, à Anvers, qui eurent beaucoup de succès. C'est grâce à lui que le cercle *Als ik kan* fit des Expositions à Bois-le-Duc et Nymègue.

Luyten a toujours régulièrement envoyé à tous les Salons de Belgique, de même qu'en Hollande, à Munich, Berlin, Vienne et Dresde. Depuis plusieurs années il vend constamment en Amérique, par les soins de M. Salzer, lequel a fait une tournée artistique au Nouveau-Monde, avec le grand tryptique *Struggle for Life*, qui a 12 mètres sur 4. Henry Luyten peignit aussi beaucoup de portraits, parmi lesquels ceux de MM. Sneyers, Van Doeselaer, Max Rooses, l'Evêque d'Utrecht, le Bourgmestre de Biezel.

Son œuvre est représenté au Musée d'Anvers par *Une séance à Als ik kan*; au Musée de Munich par *La Réparation des filets*.

Il se maria à Anvers en 1886. A part la peinture, Henry Luyten s'occupe également de sculpture. Déjà l'on a vu de lui un buste de femme, en plâtre, fort bien venu, et il est probable que sur le terrain de cet art spécial, il n'a pas encore dit son dernier mot.

Henry Rul.

L'AGNEAU pascal n'est pas plus doux que ce garçon chez qui tout est calme, sérénité, gracilité presque, recueillement peut-être. La tête est expressive, terminée en haut par une capricieuse chevelure noire et en bas par une belle barbe en pointe ; le nez est audacieusement accentué ; les yeux sont petits mais clairs, perçants ; la bouche continuellement souriante, abrite une parole douce, sans heurts et sans éclats, touchant à toutes choses avec une égale modération de langage, qui fait un peu penser aux sages de l'histoire ancienne. Artiste de nature, doublé d'un homme de savoir.

Henry Rul naquit à Anvers le 2 juillet 1862, d'un père, avocat, qui ne se préoccupait pas d'art ; et d'une mère qui, excellente musicienne, se prélassait volontiers en des séances musicales classiques, avec les notables artistes de la ville et d'ailleurs. A ce groupe se joignaient fréquemment quelques peintres de renom, de sorte que la

maison de Rul était un de ces intéressants sanctuaires où l'art tient une place d'honneur.

Tout naturellement le jeune Henry fut influencé par cet entourage; et s'il se sentit de sérieuses velléités à une carrière musicale, il se vit encore plus fortement enclin à la peinture. Dès sa plus tendre jeunesse ce fut chez lui une idée fixe. On le vit continuellement le crayon à la main, dessiner, encore dessiner, toujours dessiner. Ce goût s'accentua de jour en jour, d'année en année, et lors de la guerre franco-allemande, en 1870, il copiait et coloriait avec une véritable frénésie, les nombreuses illustrations qui paraissaient à cette époque de troubles. Cependant, sa prédilection allait aux marines. Il en fit un nombre considérable. Beaucoup d'entre elles furent religieusement conservées par sa grand'mère et, lorsque celle-ci mourut, il y a cinq ou six ans, on en retrouva encore parmi ses papiers.

De prime abord, pourtant, Henry Rul fut destiné au barreau. Son père étant mort en 1871, ce fut sa mère qui se chargea elle-même de son éducation. Elle lui servit donc de professeur jusqu'à l'âge de 13 ans, puis il fut envoyé au Collège Notre Dame à Anvers, en vue des études d'humanités.

La première année il n'y eut pas de meilleur élève que lui ; mais bientôt son instinct artistique l'absorba complètement, si bien qu'au lieu d'étudier, il passait son temps à caricaturer les professeurs, ainsi qu'à illustrer un petit journal que les élèves rédigeaient et composaient entre eux.

Son seul souci était de se faire chasser du collège, en faisant les cent mille coups ; mais le stratagème ne lui réussit point ; il avait beau se démener comme un diable, on le garda tout tranquillement.

* * *

Cependant un ami de la famille, M. Pouwelsen, avait remarqué les aptitudes artistiques de l'enfant. C'était un peintre de Middelbourg, ancien élève de Van Brée et de l'Académie d'Anvers, autrefois très renommé en Hollande, et qui vivait très retiré, dans une petite maison de campagne à St.-Laurent, près d'Anvers.

M. Pouwelsen engagea le jeune Rul à venir chez lui passer ses heures de loisir et de vacances, pour se perfectionner au dessin. Ce qui fut accepté avec empressement.

Sur ces bases le temps s'écoula jusqu'en 1881, année à laquelle Henry Rul eut terminé ses études complètes de rhétorique.

Alors il jeta par dessus les moulins la carrière d'avocat, et se fit élève de Van Luppen, avec lequel il entreprit, en 1882, une excursion d'études aux Ardennes. Il travailla si assidument que, la même année, il envoya à l'Exposition triennale d'Anvers, son premier tableau, *Le Ruisseau*, qui fut vendu à M. De Lauw.

Cédant aux sages conseils de Théodore Verstraete qui lui dit, avec raison, qu'en art le seul et meilleur maître est la nature, il s'installa, en 1883, à Cappellen, près d'Anvers, où il avait loué une maisonnette, en communauté avec Jos. Van Genegen.

Là, il sentit bien vite qu'il était sur le bon terrain, mais aussi il comprit promptement combien il était en retard comme moyens d'exécution. Il se mit donc courageusement, par un labeur opiniâtre, à rattraper le temps perdu.

Il y fit entre autres une grande toile, paysage avec moutons, qu'il échangea plus tard contre un tableau de son maître Pouwelsen, provenu de la vente Van der Schrieck, et qu'il avait trouvé chez un brocanteur d'Anvers.

* * *

Après un séjour d'une année à Cappellen, il alla se fixer à Merxem, où il se maria en 1886, et où il a continué à séjourner.

Depuis ce temps il créa sans interruption, envoyant des peintures à toutes les expositions en Belgique, en Angleterre, en Ecosse, en Amérique, en Allemagne et en Hollande.

Notamment en 1885, il eut un franc succès, au Salon triennal d'Anvers, par *Les Pêcheurs de grenouilles*, qui fut acquis pour la tombola et qui échut à M. Meeûs.

Puis il envoya, en 1886, à l'Exposition d'Edimbourg, un sous-bois, *Soir*, qui lui valut une médaille de bronze et fut vendu pour 1100 fr.

En 1887, au Royal Academy de Londres, *L'Etang*, vendu le jour de l'ouverture. L'année suivante, à la même exposition, *Le Fossé*, acquis par M. Armitage, un artiste peintre paysagiste.

Une médaille d'argent lui fut décernée à l'Exposition de Cologne de 1889, par *Le Ruisseau*, que lui acheta M. Thieren, d'Anvers ; en 1893 il obtint, à Chicago, un diplôme, par un tableau placé hors concours. A Port-Adelaïde il eut également un diplôme, et envoya à Buenos-Ayres un *Soir*, qui fut remarqué.

En dehors de sa collaboration aux Expositions du Cercle *Als ik kan*, dont il est un des fondateurs, il fit, en 1895, à la Salle Verlat, une exposition particulière de ses œuvres, où celles-ci furent presque toutes vendues.

Henry Rul peignit une infinité de paysages parmi lesquels les principaux sont : *Les Hêtres*, qui est actuellement en possession de M. De Bruyn à Breda ; *Soleil de février*, acquis par M. Grewel d'Anvers ; *En Hollande*, à M. Sythof de Leiden ; *Le Ruisseau*, à M. Schröter d'Anvers ; *La Mare aux sorcières*, à M. Jos. Van Put ; *Au Moerdyk*, pas encore exposé ; puis son grand tryptique, *Chanson d'hiver*, vendu en Amérique par l'entremise de M. Salzer.

A différentes reprises Henry Rul a parcouru la Hollande, et de nos jours encore il y butine volontiers des inspirations auxquelles nous devons plus d'une œuvre vaillante.

Alfred Elsen.

PHYSIQUEMENT parlant, rien ne ressemble moins à une tête d'artiste... que la tête de cet artiste. Intellectuellement, c'est un cerveau richement meublé d'idées saines, d'énormément de bon sens, de connaissances approfondies sur bien des choses. Le front haut, se ridant facilement sous la pression de la pensée, le teint un peu hâlé, l'œil doux mais scrutateur, le nez petit, la parole s'éparpillant en une causerie agréable, empreinte des belles manières d'un homme sympathiquement aristocratique ; tout cela marchant de pair avec un accueil charmant pour ceux qui l'abordent. Sur l'art, Alfred Elsen a des opinions précises, puisées uniquement à la source du raisonnement et de la vérité, ces deux fidèles traducteurs de la nature.

Alfred Elsen naquit à Anvers, le 16 novembre 1850. Son père, un grand industriel anversois, mourut lorsque notre artiste était encore en bas âge ; et sa mère, dès lors, destinait l'enfant au commerce.

Comme instruction, il débuta à l'école primaire de Wynen ; mais insensiblement son attention se détourna des études classiques pour faire place à un envahissant goût pour le dessin.

En son for intérieur il caressait déjà le désir de se faire artiste, et cette inclination lui était venue par la circonstance qu'étant le camarade d'Alexis Mols, il allait fréquemment à l'atelier de Robert Mols, dont il admirait les tableaux.

Il est donc naturel qu'en classe il noircissait de dessins tous ses cahiers ; et, chose curieuse, sa prédilection allait aux marines. Il rôdait continuellement au port pour chercher des aliments à sa jeune cervelle en ébullition, et crayonnait chez lui sur les murs, des bateaux de toutes formes et de tout tonnage.

Il faut ajouter, que sa mère avait consenti à lui faire donner des leçons de dessin particulières par M. Goetgebuer, un professeur complètement imbu des principes de la vieille école.

L'enfant se développa de la sorte jusqu'à l'âge de 13 ans, époque à laquelle il s'en fut à l'Athénée d'Anvers, suivre les cours d'humanités. Toujours obsédé par son penchant artistique, il n'y fut qu'élève médiocre, jusqu'à ce que, arrivé à l'âge de 16 ans, il demanda à sa mère l'autorisation d'abandonner les études de classe pour se consacrer uniquement aux études artistiques.

Cette autorisation lui fut accordée de grand cœur. La joie du jeune homme fut immense. Séance tenante, il réunit sa boîte, ses papiers, ses toiles, ses brosses, et s'en alla à Wilryck, peindre à sa façon, suivant son inspiration.

* * *

Durant deux années il se fit ainsi la main lorsque Verlat, qui était un ami de la famille, lui conseilla d'aller se perfectionner chez Lamorinière. La décision ne fut pas longue à prendre. Elsen avait 19 ans quand il la mit à exécution. D'emblée Lamorinière le plaça sur la bonne voie, en lui recommandant la simplicité dans l'exécution, le souci à rendre la nature le plus près possible ; mais en même temps il l'engagea fortement à suivre, pendant l'été, le cours de dessin à l'Académie.

Alfred Elsen entra donc à la classe du petit antique, le soir, professeur Dujardin. A la fin de l'année il obtint le 5e prix ; après

une année encore, il passa au grand antique, sous Beaufaux, pour aller ensuite, pendant six mois, au dessin d'après le modèle vivant.

Indépendamment de ses études à l'Académie, il continuait ses leçons spéciales chez Lamorinière, qui le nourrissait de bons conseils et d'excellents principes.

Cependant, sa profonde admiration pour la nature lui était en quelque sorte innée. Elle se trouvait avivée par le fait que la plus grande partie de sa jeunesse s'était passée à la campagne, habitée par ses parents pendant la bonne saison.

Aussi, quand il quitta définitivement ses études à l'Académie, il prit pour tout de bon son vol vers cette campagne qu'il adorait, et où il s'installa bientôt hiver et été. Il y était constamment en route, au travail, abrité contre les intempéries par une voiture-atelier qu'il faisait traîner sur les lieux qui asservissaient son esprit.

* * *

En 1874, il fit son premier tableau, un sous bois, *Automne*, qui fut acquis par M. Franz Brans. La même année il exposa avec beaucoup de succès, au Palais de Cristal de Londres, *Printemps*, qui fut vendu là-bas. Puis il se mit à envoyer des toiles à toutes les Expositions de Gand, Bruxelles, Anvers, Liége, et fut depuis lors, un assidu aux Expositions du Cercle Artistique.

Il collabora également au Panorama de Verlat, à Anvers, où il peignit une partie du paysage.

Depuis longtemps déjà il pratiquait l'eau forte et eut beaucoup de succès, sur ce terrain, en 1877 à Paris (Champs Elysées) par *Effet de soir* et *Vue du Schijn*. Ses eaux fortes exposées à Anvers furent aussi remarquées. Il en fit pour le *Vlaamsche School*, et participa, comme membre fondateur, à l'Album des Aquafortistes, surtout en ce qui concerne la partie matérielle, puisque c'était chez lui qu'on venait pour la préparation des plaques, les morsures, etc. Afin de se perfectionner dans cet art si spécial, il était allé à Paris, chez Cadart, apprendre l'impression et en était revenu armé d'un grand fonds de savoir. Seule une extrême fatigue des yeux le contraignit plus tard d'abandonner, à son corps défendant, ces intéressants travaux, auxquels il se remettra certainement un jour.

Sa carrière picturale s'étant accentuée, il obtint à l'Exposition d'Anvers de 1894, une médaille d'argent par *Approche de l'orage*,

tableau qui, après avoir appartenu à Nicolié, fut revendu à M. Vermeulen, de Boom. En 1897, Exposition de Bruxelles, il vendit à la tombola, *Mois de Juin*, une œuvre de marque. En 1898 il obtint une médaille à l'Exposition de Barcelone.

* * *

Parmi les nombreuses toiles créées par Alfred Elsen, on peut citer : *Bords du Schijn*, vendue à M. Eugène Kreglinger ; *Vue d'hiver*, à M. le Ministre Beernaert ; *Vue d'hiver*, à M. Cornelis ; *Vue dans les Polders*, à M. Berré ; *Bois de bouleaux*, à M. Huybrechts ; cinq tableaux, à M. David Evans de Londres ; *Environs de Spa*, à M. De Clercq ; *Vue du Schijn*, à M. Prosper Claeys ; plusieurs tableaux à M. Nicolié, entre autres une étude de Wiesbaden qui fait partie de sa collection particulière ; *Effet de neige*, à M. Louis Lysen ; *Bords de l'Escaut*, à M. John De Vries ; *Bords d'un ruisseau*, au chevalier Mayer-Van den Bergh ; *Effet du soir*, à M. Godderis ; *Sous bois*, à M. Maurice Elsen ; *Soleil couchant*, à M. Léopold Cateaux ; *Vue d'hiver*, à M. Evrard Havenith ; *Vue de Schilde*, à M. Bush ; *Printemps*, à M. Victor Dhanis ; un paysage à M. De Beunie, un autre à M. de Schrijver.

Alfred Elsen se maria à Anvers le 17 mai 1873 ; et, comme si l'art était un aimant, sa femme a travaillé beaucoup l'eauforte et peint sur porcelaine.

A titre de distraction, il a fait avec son épouse de longs et nombreux voyages : détail charmant, c'est Madame Elsen qui a toujours composé l'itinéraire, l'a étudié anticipativement, s'est intéressée d'avance aux pays qu'on allait visiter ; et, avec son âme d'artiste, a coordonné tout cela. C'est ainsi qu'ils parcoururent ensemble la Norwège, la Suède (où il fit un tableau), le Danemarck, l'Angleterre, l'Ecosse, toute l'Allemagne, l'île de Ringen (dont il rapporta des études) la France, la Belgique, Constantinople, l'Italie, la Sicile, la Hollande (où il peignit beaucoup), l'Espagne, le Portugal, la Tunisie et l'Algérie.

L'on peut donc dire qu'Alfred Elsen est en quelque sorte un artiste doublé d'un explorateur, ce qui ne gâte rien aux choses de l'esprit.

Frans Lauwers.

UN gars solidement bâti, fièrement rablé, appartenant au type si purement anversois d'hommes aux allures décidées, faits tout d'une pièce. Enorme mobilité de physionomie ; nerveux, volubile ; vous regardant bien en face, avec des yeux qui voient clair et sûr ; barbe noire allant en pointe, un peu jetée à la diable autour d'une figure haute en couleur, ornementée d'un front large et d'un nez aux ailes étonnamment flexibles. Esprit subtil, qui dénote le travailleur acharné à la tâche, convaincu de sa mission artistique et trouvant son épanouissement dans les règles fixes du raisonnement.

Frans Lauwers vit le jour à Anvers, le 26 février 1854.

Son père, un brave forgeron, qui se souciait peu de l'art, ne nourrissait à l'endroit de son fils, aucune idée de distinction future. L'enfant, lui non plus, n'avait aucun plan arrêté sur ce terrain, et se borna, tout en faisant ses études élémentaires à l'école com-

munale, à suivre le soir, les cours de dessin au trait, à l'Académie, ceci en dépit de la volonté de sa mère. Il y remporta le 2e prix. Le jeudi après-midi il fréquentait la classe de gravure, professeur Bal, plus tard professeur Michiels.

A l'âge de 12 ans il quitta l'école pour se consacrer exclusivement aux études académiques. Il entra dans la classe de Dujardin, têtes ombrées, où il eut le 1r prix par une tête qui fut beaucoup remarquée ; la même année, au cours de gravure de Bal, il obtint un prix d'encouragement.

Puis il alla, pendant le jour, dessiner dans la classe de Beaufaux, et le soir dans celle de Dujardin, petit antique. Il avait déjà obtenu une médaille pour modèle d'après estampe ; et au concours de gravure, une tête de *Vitellius* lui valut une médaille (1r prix) pour modèle d'après plâtre.

Dès lors, Lauwers s'appliqua spécialement à la gravure, sans avoir pourtant l'idée préconçue de devenir artiste. Il était excessivement studieux, sage, timide même, plein de respect pour ses professeurs et suivant leurs conseils avec une scrupulosité parfaite. Toujours au travail, il était dessinateur patient, ne s'effrayant pas de la multiplicité des lignes, qu'il copiait, copiait, copiait encore, avec une constance à toute épreuve. Alors déjà se manifestaient en lui, et à son insu, les qualités qui distinguent le talent du graveur, savoir la méticulosité, le labeur soutenu, l'exacte compréhension de l'infiniment petit dans la forme.

* * *

Aussi ses progrès furent-ils bientôt remarquables et remarqués. Son professeur Michiels, qui s'intéressait beaucoup à lui, lui conseilla d'aller au Musée dessiner d'après un tableau quelconque, de graver ensuite ce dessin et de se présenter au concours avec cette œuvre. Le jeune Lauwers apprécia fort ce précieux conseil. Il fit un dessin d'après Rubens, le portrait du bourgmestre Rocox, en composa la gravure et se présenta au concours de la classe d'enseignement supérieur, professeur Michiels. Un plein succès couronna ses efforts, car il remporta le 1r prix. Ce ne fut, du reste, pas la seule distinction qu'il obtint puisque, fréquentant toujours la classe de dessin de Beaufaux, il y eut la 1e année le 3e prix, et la seconde année, le 2e prix.

Bientôt il retourna au Musée, pour dessiner *Le Moine en prière*, d'après un tableau de Memlinc.

Ici la situation se transforma : des anglais, en promenade au Musée, virent le dessin et en offrirent 100 francs à l'artiste. Naturellement, le marché fut conclu séance tenante, et le jeune homme (Lauwers avait alors environ 15 ans), s'en retourna triomphalement chez lui, avec le premier argent qu'il venait de gagner.

Cette excellente aubaine l'avait singulièrement alléché. Il refit la même tête de *Moine en prière*, et la vendit encore, à un amateur français, pour la somme de 100 francs.

* * *

Cependant le professeur Michiels vit d'un mauvais œil l'allure que prenaient les choses. Il mit son élève en garde contre les conséquences qu'elles pouvaient entraîner. Et, pour éviter qu'il ne devint purement et simplement un prosaïque copiste, il conseilla à Lauwers de faire œuvre plus grande, en lui promettant de demander au Gouvernement un subside pour mettre en gravure le dessin qu'il allait copier. Dans ce but Lauwers fit *Le Christ sur les genoux de la Vierge*. Ce dessin fut soumis au Ministre, qui le trouva superbe ; mais vu le jeune âge du dessinateur, on se borna à exposer un peu partout sa production. En haut lieu on émit le désir de lui voir faire une œuvre plus simple,ce qui eut pour résultat que Lauwers dessina *Le fumeur*, d'après Van Ostade, qui lui valut cette fois, pour être reproduit en gravure, un subside gouvernemental de 600 francs.

Pendant ce temps des américains lui firent une offre d'achat pour son *Christ* ; mais comme il refusa de le vendre, ils lui commandèrent, à raison de 300 fr., un dessin d'après la *Descente de croix*, de Rubens.

Alors, en vue du concours de Rome, il se mit a faire des études de gravure ; et lorsqu'en 1874, il entra en lice pour le dit concours, il fut classé premier sur trois concurrents, dont Dirckx et Vander Borcht, avec un subside de 16000 francs. Seulement, ayant quitté l'école presque en bas âge, il dut refaire son éducation, et, pendant toute une année il se mit à étudier avec une ardeur telle qu'au commencement de 1876, il put se mettre en route pour son voyage imposé.

A cette époque, à part une série de beaux dessins, il attira sur lui l'attention par une gravure superbe, *La Prière*, d'après Dyckmans, dont il avait trouvé l'original dans la collection de M. De Bom, et pour l'exécution de laquelle le Gouvernement lui alloua un subside de 1800 francs.

Après être allé à Londres il partit donc pour Paris, où il entra en relations avec le célèbre graveur Henriquel-Dupont, qui lui fit comprendre que l'art de la gravure est subordonné à celui du dessin. Ce fut pour le jeune homme un précieux conseil, dont il se rendit parfaitement compte. Dès ce moment, il cessa de graver et se mit à dessiner sans relâche. De là peut-être sa grande valeur comme dessinateur.

Après un séjour de 3 mois à Paris, il parcourut toute l'Allemagne et l'Italie, où il séjourna pendant 2 ans, à Florence. A Rome il reçut la visite de son père, le brave forgeron anversois, qui n'avait su résister au désir d'aller voir son fils là-bas.

* * *

A l'étranger il travailla énormément. Indépendamment de nombreuses études d'après nature et d'après les maîtres anciens, il reproduisit : *La Vierge sur le trône entourée d'anges ; St. Jean l'Evangéliste* ; *Saint François d'Assises*, d'après André Delsarte, et *Le triomphe d'Henri IV*, d'après Rubens, tous deux du Musée des Offices à Florence.

De copiste, Lauwers devint graveur, conséquemment plus artiste. Il comprit la peinture et la statuaire, dessina beaucoup d'après nature, fureta et étudia dans les musées et les palais italiens, fit de la critique, et écrivit au Gouvernement Belge d'excellents rapports sur l'art.

En 1876 il y eut à Naples, une exposition nationale. Le Gouvernement chargea Lauwers, qui à cette époque résidait à Rome, de se rendre à Naples, à l'effet de faire un rapport sur la dite Exposition, et lui accorda de ce chef 200 fr. d'indemnité. Plus tard il lui fut encore alloué 500 fr. pour faire un rapport sur l'Exposition de Paris.

Rentré de l'Italie à Anvers en 1881, Lauwers s'appliqua à la gravure à l'eau-forte, tout en gravant une série de portraits au

burin, pour l'Académie de Belgique. Il fit, subsidié par le Gouvernement, *Le Triomphe d'Henri IV*, eau-forte ; puis un certain nombre d'eaux-fortes pour l'album des aquafortistes, ainsi qu'une planche pour la Société des Beaux-Arts, qu'on lui paya 6000 fr.

* * *

Citons comme œuvres principales : *L'Inconsolable*, d'après Frans Verhas, burin, 3e médaille d'or à Paris, 1883 ; *Zoo d'ouden zongen zoo piepen de jongen*, burin, Société des Beaux-Arts, médaille d'or à l'Exposition d'Anvers de 1891 ; *Le Menuet*, d'après Rosier, eau-forte, Société des Beaux-Arts ; pour la même société *La Communion de St. François*, de Rubens, burin eau-forte ; *Paysans allant au travail*, d'après Van Leemputten, eau-forte, pour la Société des Beaux-Arts de Bruxelles.

En 1885 Frans Lauwers fut nommé professeur de dessin à l'Académie d'Anvers, où il se distingua par son activité et ses connaissances, et où il monta jusqu'au grade le plus élevé de l'enseignement.

En 1887 il se maria à une veuve de certain âge, qui mourut après quatre années de vie conjugale, le laissant ainsi à la tête d'une belle fortune. Par un revirement soudain, les goûts artistiques de Lauwers se modifièrent : Il se mit à collectionner des antiquités, acheta des tableaux et s'appliqua même à la peinture. Dans cet ordre d'idées, il peignit plusieurs portraits : le sien d'abord, puis ceux de son père, de M. Louis Vrancken et de M. Antoine Spruyt.

L'approche de l'Exposition de Bruxelles de 1897, lui rendit sa belle ardeur de jadis pour la gravure et il résolut de briller dans cette exhibition. Il entama dans ce but la composition des *Aigles*, d'après Fyt ; mais une maladie de six mois l'empêcha de terminer cette œuvre importante. En conséquence il envoya au Salon de Bruxelles ses créations antérieures, qui lui valurent une deuxième médaille et le ruban de l'Ordre de Léopold.

A l'heure présente, Lauwers, tout en cultivant par intermittence la peinture et le pastel, se voue plus que jamais à la gravure, cette branche d'art qui lui valut sa renommée. C'est ainsi qu'il travaille aux portraits (gravure) de M. Van den Branden, et du docteur Willems, d'après ses dessins originaux ; qu'il achève les *Aigles* d'après Fyt, et qu'il entamera bientôt la première plaque de la

série des peintures murales que M. Albrecht De Vriendt fait à Bruges.

Et, comme si Frans Lauwers tenait à être un homme absolument complet, il est fort matineux, travaille toujours et s'occupe activement de faire fructifier sa fortune dans les fonds publics, ce qui l'a obligé à se familiariser avec la politique universelle, dans laquelle il rendrait des points à Bismarck même.

Il est certain que le fils du forgeron n'avait rêvé jadis ni cette situation, ni cette gloire !

Marie Wambach-De Duve.

CHARMANTE au premier chef, d'une amabilité parfaite, sans ostentation, sans parade. Bien en chair, donnant la note agréable de ces robustes femmes flamandes qui ont si souventes fois inspiré le luth de nos poëtes et le pinceau de nos peintres. Regard limpide, saturé d'effluves attrayants, qui vous révèle ouvertement ce que le cerveau pense et ce que le cœur contient. Front vaste comme un réceptacle de grandes choses, et que fait ressortir davantage un nez de structure quelque peu grecque, à la ligne pure. Conception exacte des affaires de ce monde, parmi lesquelles les évolutions artistiques prennent pour elle une place importante. Et dans cet ensemble enviable est moulé un caractère artiste plein d'enthousiasme pour l'esthétique et sincèrement admirateur du Beau, sous quelque forme qu'il se présente.

Marie Wambach-De Duve est la fille du notaire De Duve, un de nos magistrats les plus en vue.

Elle naquit à Anvers, le 13 septembre 1865.

Son père, qui s'occupait spécialement de son étude, n'avait à l'égard de sa fille aucune visée artistique, mais ne mit pourtant aucune entrave au développement de son instinct ; ce qui eut pour résultat que déjà, à l'âge de 7 ans, lorsqu'elle était en classe chez les Sœurs de Notre-Dame, elle faisait fort convenablement, à l'aquarelle, les fleurs, le paysage et la marine.

Elle était une écolière très appliquée, et l'on ne pouvait lui reprocher que la seule fantaisie de remplir de dessins ses cahiers, ce qui est, du reste, un peu la manie enfantile de presque tous les futurs artistes.

Cette vie peu mouvementée se prolongea jusqu'à l'âge de 16 ans.

Alors la jeune fille fut envoyée en pension aux Dames Anglaises à Paris-Neuilly.

Là, il y avait un excellent professeur de dessin et peinture, M. Auguste Herst, dont elle suivit avec zèle les cours, étant même la seule élève que comptait la classe de peinture.

En présence des grandes dispositions de la jeune fille pour cette dernière branche, M. Herst l'engagea à s'y consacrer ; et bien qu'elle n'eut aucune idée de se faire artiste, elle s'appliqua si assidument à la peinture à l'huile que bientôt elle y fit des progrès marquants.

Rentrée à Anvers, en 1884, le goût lui vint de traiter le genre animalier et, dans ce but, elle prit des leçons de Moerenhout, durant une année.

* * *

Mais une circonstance fortuite vint donner à son pinceau une destination définitive.

Pendant un voyage à Londres, qu'elle fit avec ses parents, le jeu des vagues, la splendeur des ciels, et la beauté des immensités salines firent sur son esprit une impression telle qu'elle se sentit indomptablement entraînée vers la peinture marine.

Cette influence s'accentua encore au cours d'une excursion qu'elle fit aux Bords du Rhin où, complètement dominée par la richesse de la nature fluviale, elle se prodigua dans une série d'intéressantes études.

Désormais sa voie artistique était trouvée. Elle ne la quitta plus.

Elle devint élève du mariniste Wolters, dont elle suivit activement les leçons pendant un an.

Dans la demeure paternelle elle s'était ménagée un atelier, qu'avec la grâce propre à toutes les femmes, elle avait orné de ces mille et un riens qui donnent un relief si grand aux choses artistiques.

Or, il arriva qu'en vue de la décoration intérieure de la maison, une nuée de peintres avaient envahi le terrain. Dans ce brouhaha de couleurs, la jeune fille eut son idée : elle demanda à ses parents de lui laisser, à elle, le soin de décorer l'atelier, ce qui lui fut naturellement accordé. Et on la vit alors, gravissant les échafaudages, travaillant à bras que veux-tu, orner les murs de panneaux de grande dimension (5 mètres sur 7), où différentes vues des environs d'Anvers furent reproduites.

Ce travail laborieux, qui existe encore intégralement en l'hôtel du notaire De Duve, fut admiré par tous ceux qui vinrent le voir, ce qui eut pour effet qu'unanimement on conseilla à l'auteur de persister dans le chemin déjà parcouru.

* * *

Elle ne demanda pas plus et se complut dans un labeur artistique incessant, qui développa si bien ses moyens qu'en avril 1886 elle fit, à la Salle Verlat, une exposition de ses œuvres au profit d'une veuve avec plusieurs enfants. Cette profession de foi publique fut accueillie par un plein succès ; les visiteurs furent aussi nombreux que charmés, et la pauvre veuve recueillit une respectable somme d'argent. Ainsi l'art s'allie à la charité, pour qui sait la comprendre, surtout avec un cœur de femme.

Depuis cette époque elle produisit régulièrement et activement, exposant beaucoup à Anvers, au Cercle Catholique, ainsi que dans différentes villes de la Belgique. Les beautés de notre Escaut l'ont toujours tentées. Elle fit une grande quantité de vues de ce fleuve.

En 1887, le 12 février, elle se maria avec Emile Wambach, le musicien-compositeur dont la réputation est solidement établie, et au talent duquel nous devons plusieurs œuvres de mérite. Cette union est d'autant plus artistique que Marie Wambach-De Duve est elle-même musicienne consommée et intelligente.

Elle se trouve ainsi placée dans un milieu qui est de nature à soutenir ses aspirations picturales, d'autant plus qu'elle devint bientôt élève de Rik Schaefels, le vaillant artiste que nous savons, aux conseils duquel elle a puisé d'excellents enseignements.

Depuis plusieurs années elle étudie et peint la marine sur le vif ; la plage d'Ostende et environs n'a pas de plus assidue visiteuse qu'elle, même durant l'hiver.

A l'avant dernière Exposition d'Anvers elle se fit remarquer par une grande toile, qui fut placée au salon d'honneur et au sujet de laquelle le Roi la félicita.

La généralité de ses œuvres trouva acquéreurs à Anvers, notamment MM. Jos. Van Put ; De Winter-Lauwers ; P. Van Aken ; Frans Gittens ; Rondeau ; Verelst ; Louis Coetermans ; Van Kuyck ; Robyns ; Roels ; le Baron de Grüben et autres. M. Robert de Bosschaert de Bouwel possède également un de ses tableaux.

Et malgré tout ce labeur pictural, elle trouve le temps de se consacrer à l'éducation de ses enfants, trois êtres mignons qui, grandissant dans une atmosphère vraiment artistique, sont clairement destinés à perpétuer les qualités si spéciales distinguant leur père et leur mère.

Question d'hérédité, mais aussi de principes.

Eugène Wolters

TÊTE caractéristique plantée sur des épaules solides. Le regard calme et profond de cette bonne figure d'homme aimable est de nature à lui concilier les sympathies de tous. Le nez large et bien dessiné, le front de grande dimension, la bouche correcte, forment un ensemble d'où toute vulgarité est exclue. Barbiche et moustaches luttant contre l'envahissement de quelques poils grisonnants qui, loin de déparer l'aspect général, semblent en souligner le côté sérieux. Conversation agréable, empreinte d'une pointe de bonhomie, et se prélassant dans des données puisées aux sources de la logique parfaite.

Eugène Wolters naquit à Venloo (Limbourg hollandais), le 22 octobre 1844. Son père était banquier.

L'enfance de Wolters fut marquée d'un accident terrible : à l'âge de 2 ans il eut des convulsions telles qu'il lui en resta des pieds bots. Cette difformation priva le pauvre être de toutes les distractions indispensables à la première jeunesse. On lui fit construire une petite

voiture à traîner par un bouc, et ce fut dans cet équipage qu'il se rendait journellement en classe, au Collège de Venloo, quand il fut arrivé à l'âge de l'éducation primaire.

Ce manque de mouvement avait concentré le cerveau de l'enfant sur un seul point, l'amour du dessin. Dès qu'il put tenir un crayon, il dessinait d'instinct et toujours ; sans avoir jamais eu des enseignements, il faisait, à l'âge de 7 ans, de la peinture d'après photographie.

Au Collège, pour n'être précisément pas un mauvais élève, il consacrait néanmoins plus de temps à crayonner qu'à étudier ; vers l'âge de 10 ans, il reçut des leçons particulières d'un brave habitant de la commune, un peintre en bâtiments, qui se piquait d'art parce qu'il avait fait quelques méchantes compositions picturales pour des églises.

Au bout de six mois il dut quitter ce professeur improvisé, celui-ci déclarant carrément que l'élève en savait plus long que lui-même.

Dès lors, Wolters se mit à peindre avec une vraie furie. La maison paternelle s'encombra de ses productions, auxquelles sa bonne mère surtout prenait goût, les faisant encadrer et les collectionnant comme des reliques.

* * *

Ainsi l'enfant arriva à sa douzième année.

On décida de l'envoyer à Louvain, à l'effet d'y subir le redressement de ses pieds bots, par le célèbre docteur Michaux. L'opération (la deuxième qui eut jamais été faite) réussit à merveille : l'enfant rentra à Venloo complètement retapé. Au bout de peu de temps son infirmité avait complètement disparu, ce qui en fit le dextre et bien râblé mortel que nous connaissons.

Il continua ses études de classe au Collège, de même que ses essais, de plus en plus heureux, dans le domaine artistique.

Vers l'âge de 16 ans lui vint le désir d'aller à Anvers ; mais ses parents, le trouvant trop jeune encore, s'y opposèrent et l'envoyèrent à Rolduc (près d'Aix-la-Chapelle) pour compléter ses études, à l'Ecole Industrielle.

Le jeune homme y travailla avec assiduité, sans pourtant négliger une seule minute les études artistiques, auxquelles il s'acharnait plus que jamais. La chose était néanmoins fort aride, car n'ayant aucun professeur spécial, il ne pouvait compter que sur ses propres forces. Aussi était-il continuellement à la tâche, et lorsque ses camarades d'école allaient en promenade ou en congé, lui, l'artiste futur, s'isolait dans sa chambre pour peindre et se faire la main.

Enfin en 1864, ayant terminé ses études classiques, il obtint l'autorisation de se rendre à Anvers, pour suivre les cours de l'Académie.

Après une épreuve satisfaisante, il fut admis, au bout d'une couple de mois, dans la classe du grand antique et modèle vivant, professeur Beaufaux, puis dans celle de peinture d'après nature, professeur Van Lerius. Au bout de sept mois il quitta ce cours pour passer dans la classe de paysage de Jacob Jacobs. Peu après il abandonna l'Académie et devint élève de Lamorinière. Durant trois années il se développa sérieusement chez ce professeur, qu'il accompagnait en été, dans tous ses voyages. Par le même coup, il s'était intimement lié avec ses anciens maîtres Beaufaux et Van Lerius, et ces trois guides artistiques contribuèrent énormément à raffermir ses qualités naissantes.

Bientôt son esprit se dégagea. En 1869 il fit une tournée en Allemagne, se fixant à Moyland (près de Clèves), où il séjourna pendant deux étés successifs, revenant à Anvers, l'hiver. Dans ce pays admirable, il fit plusieurs tableaux, de préférence des étangs bordés d'arbres, qu'il vendait avec succès, sans même les avoir exposés.

* * *

Dès ce moment Wolters avait acquis sa place au soleil.

Il envoya, en 1870, un tableau, *Vue aux environs de Givet*, au Concours International de Sydenham ; un autre, *Vue des environs d'Hastières*, à l'Exposition de La Haye. Le premier obtint la médaille de bronze et fut vendu, à l'ouverture du Salon, au prix de 100 livres sterling ; l'autre fut acquis par M. Fop Smith de Rotterdam, pour 1200 florins des Pays-Bas. Ce fut pour le jeune peintre un véritable triomphe, une de ces poussées qui mettent de l'enthousiasme au cœur et de l'élan au pinceau. Il se prit alors à envoyer un peu à toutes les Expositions : Bruxelles, Anvers, Gand, en Hollande, en Allemagne, fréquemment à Londres ; partout ses toiles eurent un excellent accueil. En dehors de ces exhibitions publiques, le succès le suivait dans son atelier, d'où bien des amateurs enlevèrent plus d'un tableau à coups de billets de banque.

Cependant, un jour, le peintre Bource lui donna le conseil de se vouer à la peinture marine. Presque séance tenante, Wolters s'en alla étudier aux bords de l'Escaut, ce cénacle des plantureuses inspirations. Il se sentit bien vite dominé par cette nature si envahissante et si spéciale qui illustra tant de palettes. Une circonstance, importante pour lui, vint imprimer à ses idées nouvelles un développement rapide. Il avait fait la connaissance de M. Petit, ingénieur

hydrographe du Gouvernement belge, chargé des sondages de l'Escaut et de la Mer du Nord. Ce fonctionnaire accueillit avec empressement Wolters qui obtint de l'accompagner dans ses excursions maritimes. Pendant plusieurs années l'artiste se forma de la sorte à l'étude approfondie des différents aspects de la mer et du fleuve, ce qui en fit un mariniste ferré en la matière. Au surplus, il continuait ces ballades nautiques avec M. Rochet, le successeur de M. Petit. Le premier tableau de marine qu'il peignit fut *La Visite de la douane à Lillo*, qui eut beaucoup de succès à l'Exposition de Bruxelles et fut acquis pour la tombola.

Tout le littoral de l'Escaut fut exploré par Wolters qui fit, aux environs de Baesrode, une grande quantité d'études d'où sont nées beaucoup de toiles. Il parcourut aussi le Rhin, dont il rapporta des tableaux ; ainsi que la Suisse qui, soit dit en passant, ne le tentait guère. Il faut encore ajouter qu'avant d'être mariniste, il travaillait assidûment aux bords de la Meuse, où il trouva d'heureuses inspirations. Il peignit également quelques portraits, parmi lesquels celui, fort remarquable, de Mme Heye, d'Anvers.

* * *

Outre ce qu'il envoya et envoie encore régulièrement aux grandes Expositions, il eut trois exhibitions personnelles à Anvers, dont deux à la Salle Verlat en 1894 et 1896, et une au Cercle Artistique en 1897. Un succès brillant échut à ces salonnets. En 1890 il fut décoré de l'ordre de la Rédemption Africaine, à l'occasion de la vente de son tableau *Lever de lune en pleine mer*, au Président de la République de Libéria. En 1892 il obtint, par *Le Quai aux moules à Baesrode*, une médaille en bronze, à l'Exposition Universelle de Scheveningue, où il eut encore un *Lever de lune à Lillo*. Il vendit beaucoup dans les Expositions, notamment à Bruxelles, en 1894, un *Lever de lune*, à M. Galpin, de Roubaix.

La même année de 1894 il obtint la grande naturalisation belge.

Dans les collections anversoises il est largement représenté par des œuvres d'importance, entre autres chez MM. Paul Strybos, Julien de Meester, baron de Stein, Rooman, Spelten, Jacques Langlois. — M. Lion, de Mannheim, possède de lui plusieurs toiles. D'autres sont allées en Amérique ; d'autres encore, assez nombreuses, aux Indes Néerlandaises. Ce qui permet de dire que l'œuvre de cet artiste a fait du chemin.

Eugène Wolters est célibataire. Il ne s'en plaint nullement.

Piet Verhaert.

UN de ces hommes qui, comme on dit vulgairement, mettent les pieds dans le plat. Geste exubérant, criant haut et fort ce qu'il pense, sans y mettre des formes. Toujours en mouvement, parfois d'une certaine brusquerie, sans méchanceté aucune, car en général (et c'est ici le cas), les plus grands orages s'apaisent plus aisément que les coups de tonnerre sourds et latents. Dans cette figure très bistrée, toute faite de nerfs, brillent des yeux noirs, scrutateurs, perçants comme une vrille ; tandis qu'un petit nez, agréablement insolent, domine le bas de la face ornée d'une barbe noire, en fer à cheval, et de moustaches qui n'ont pas la prétention d'être fin de siècle. En somme, un gaillard redoutable en apparence, mais qui récèle d'appréciables qualités du cœur.

Piet Verhaert naquit à Anvers, le 26 février 1852, de parents aisés.

De très bonne heure, l'enfant fut mis à l'école primaire ; de très bonne heure aussi, son inclination pour la carrière artistique se

manifesta. Il dessinait toujours et lisait beaucoup, si bien qu'à l'âge de 9 ans déjà, il fréquentait les cours de l'Académie d'Anvers, alors qu'il ne connaissait encore qu'imparfaitement les rues de la ville et que, pour se rendre de la maison paternelle à l'Académie, il s'orientait sur la pompe de St. Jean Népomucène qui se trouve au Canal des Récollets. A l'Academie il resta deux ans dans la classe d'ornement, de Luc Schaefels. Quand il eut terminé ses études à l'école primaire, il fut envoyé au collège des Jésuites, d'où bientôt il fut renvoyé pour cause..... d'incompatibilité d'humeur. Il passa à l'Ecole Moyenne, où il étudia avec ardeur et qu'il quitta à l'âge de 15 ans, à l'effet de se consacrer à la statuaire. Il entra comme élève chez M. Verbucht, un sculpteur qui faisait des travaux pour les églises, et chez lequel il s'appliqua spécialement au modelage ainsi qu'au dessin.

* * *

Ceci n'empêchait pas le jeune homme de continuer la fréquentation des cours de l'Académie, dont il parcourut tout l'enseignement élémentaire en une année et demie. Après un stage d'un an chez Verbucht, il alla, pendant le jour, aux classes du petit et du grand antique, professeur Beaufaux. Là, il se rencontra avec Struys, Jef Lambeaux, Van Beers, Van Kuyck, Joors. Cette phalange de jeunes et ardents artistes forma bientôt un cénacle spécial, d'une grande indépendance d'idées, insouciants des choses officielles, ne désirant relever que de leur élan personnel.

Tout naturellement Verhaert se détacha de la sculpture pour diriger ses efforts vers la peinture. A l'âge de 20 ans il quitta l'Académie, et prit avec De Bleye, un peintre gantois, l'atelier qu'il occupe encore actuellement, mais que depuis lors, il a notablement agrandi. Aussitôt installés, l'envie vint aux deux amis de faire un voyage en Italie. Mais pour cela il fallait de l'argent. Dans ce but, ils se mirent à fabriquer des portraits qu'ils vendaient à tous prix. Néanmoins Verhaert n'oublia pas l'art sérieux, car il peignit sa première œuvre, un grand tableau allégorique-philosophique intitulé *Vanitas*. D'autre part, il fit un séjour de quelques semaines en Hollande, à l'effet d'y étudier Frans Hals et les maîtres neérlandais.

Au bout d'un temps relativement court, les fonds nécessaires au voyage d'Italie se trouvèrent réunis et Verhaert, appuyé encore

d'une certaine somme que lui avait donnée son père, s'embarqua pour le pays des orangers, en compagnie de son copain De Bleye. Une aventure les attendait à la frontière : Verhaert, avec ses cheveux longs (ils ne le sont plus), sa cravate au vent, pouvait être pris tout aussi bien pour un bohême de l'anarchie que pour un bohême de l'art. Or, comme on était en pleine guerre franco-allemande, les gouvernements avaient l'œil ouvert sur les moindres particuliers. Verhaert fut donc retenu jusqu'à production des papiers d'identité, et l'incident n'eut aucune suite fâcheuse.

A Portici on rencontra un autre peintre, M. Van Biesbroeck, ami de De Bleye. Celui-ci décida de rester sur les lieux, laissant Verhaert continuer seul le voyage.

Toute l'Italie fut parcourue : il alla admirer Venise, rendre visite aux Musées de Rome, faire des copies à Naples, croquer des études dans les ruines de Pompéï, et même voir les superbes temples de Pestum, en dépit du voisinage alarmant des bandits de la Calabre, qui n'eurent aucunement le don de l'effrayer.

Son séjour là-bas fut artistiquement productif et lorsque, les fonds épuisés, il rentra à Anvers en 1873, il se trouva armé d'un respectable bagage de connaissances en la matière.

* * *

A peine réinstallé ici, il se mit à peindre une série de ces tableautins auxquels il doit une large part de sa réputation, et qui ont toujours, auprès des amateurs, une vogue justifiée.

A l'Exposition d'Anvers de 1873 il envoya sa grande toile *Vanitas*, qui fut singulièrement méconnue. Et, comme il restera éternellement établi que nul n'est prophète en... sa ville, le même tableau eut plus tard une place d'honneur à l'Exposition de Namur, où il fut princièrement payé dès l'ouverture.

Après avoir fait quelques portraits, Verhaert s'en alla, en 1876, à Paris, non seulement pour étudier les chefs d'œuvre des musées, mais encore pour se familiariser avec l'école française.

En 1877 il revint à Anvers, où il se maria, le 1r septembre de la même année, avec la fille du peintre Florent Claes.

Depuis lors il a peint des œuvres de tout genre et collaboré à presque toutes les marquantes Expositions de la Belgique.

En 1881 il créa un grand tableau, *Cour de ferme en Flandre*, qui obtint la première médaille à l'Exposition de Bruxelles.

En 1882-83 la ville d'Anvers lui alloua un subside de 1000 francs (trop maigre, en vérité) aux fins d'aller, à Madrid, faire des copies de Velasquez. Il en rapporta deux copies, dont l'une, *Le Sculpteur Alonzo Cano*, se trouve au Musée d'Anvers.

Le même Musée lui acheta, en 1883, *La Marchande de marée*, troquée plus tard contre *Le Sceau du marin*. Ce dernier obtint une médaille d'argent à l'Exposition Universelle de Paris.

A la réorganisation de l'Académie d'Anvers, Verhaert y fut nommé professeur. Alternant ses aspirations artistiques avec celles, plus arides, de la politique, il fut élu conseiller provincial libéral à Anvers, en 1892, mandat renouvelé en 1898.

Lors de l'Exposition Universelle d'Anvers, en 1894, il écrivit et publia (chez l'éditeur Buschmann) deux brochures très intéressantes comme texte et comme dessins, intitulées *Croquis et impressions de la vieille ville d'Anvers*. La deuxième de ces œuvres traite spécialement de l'histoire de l'Escaut, depuis les temps les plus reculés, et c'est elle, à coup sûr, qui suggéra l'idée des fêtes admirables organisées par l'édilité anversoise, à l'occasion du centenaire de l'affranchissement de notre beau fleuve.

Une médaille d'argent échut à Verhaert à l'Exposition de Bruxelles de 1897, pour son *Portrait de ma mère*, et le 9 février 1898 il fut nommé chevalier de l'Ordre de Léopold. Enfin il est un des artistes chargés de la laborieuse création des peintures qui orneront l'escalier d'honneur de l'hôtel de ville d'Anvers. Le sujet lui imposé est *La Navigation*. Les œuvres de Verhaert sont très nombreuses. Il est représenté dans presque toutes les galeries importantes, même en Amérique, mais surtout en Belgique.

Il adore la Hollande, où il fait constamment des voyages par eau, en compagnie de son ami M. Théodore Cupérus.

Et, non content de ces ballades à deux, il lui arrive de frêter un bateau d'intérieur, de le transformer en habitation, avec atelier, d'y embarquer tout son ménage, femme, servante, même son chien, et de s'en aller ainsi, pendant des semaines, flotter au gré de la marée, sur les eaux d'Outre-Moerdijk, pour y étudier et peindre sur le vif les sujets si intéressants dont les Pays-Bas fourmillent. Plus d'une toile de Verhaert doit le jour à ce pittoresque mode de voyage.

Frans Simons.

S'IL est vrai que les cœurs simples sont les meilleurs, Frans Simons doit être le meilleur des hommes. Il en a, du reste, tous les signes caractéristiques. Sa figure calme et douce, relevée par une barbe blonde, aristocratiquement fine, son front large, volontiers pensif, son nez de forme pure, sa bouche aux plis bienveillants dans un sourire perpétuel, et ses yeux réflètant une sorte de caresse de vision, tout cela lui donne un air d'attirance. Sa parole mesurée, avec des accents de tribun, est convaincante et, tout en respectant les opinions d'autrui en matière d'art, elle plaide avec autorité les siennes. En résumé, Frans Simons est un gars bien campé au physique et solide comme principes.

Il naquit à Anvers, à minuit précis, entre le 4 et le 5 septembre de l'année 1858, ce qui lui fait dire, à juste titre, que son anniversaire est difficile à établir légalement.

Son père était l'un des plus riches négociants en grains de la

place, mais le terrible incendie de l'Entrepôt St. Félix d'Anvers fut pour lui d'un effet désastreux et le ruina presque complètement.

Vers l'âge de 7 ans, le jeune Frans, qui allait en classe à l'école primaire de Berber, dessinait toujours et toujours, s'exerçant à faire les portraits de ses professeurs et de ses camarades, encouragé en cela par sa mère, qui lui achetait des boîtes à couleurs et des pinceaux.

A cette époque la guerre de la Pologne battait son plein. L'esprit de l'enfant fut frappé par les récits homériques qu'en faisait journellement le barbier qui venait raser le père Simons (lequel barbier rasait aussi le père de l'auteur de ces lignes) ; et un beau jour cette impression fut si vivace que le jeune Frans, donnant libre carrière à sa fougue, remplit de dessins guerriers, les deux battants d'une belle armoire en couleur claire, qui se trouvait dans une des chambres de la maison. Naturellement, le résultat de cette équipée ne se fit pas attendre : son père lui défendit formellement de toucher encore à un crayon.

Mais autant en emporte le vent. Sur sa onzième année, l'enfant fut envoyé en pension au Séminaire de Hoogstraeten où, plus libre, il continuait à exercer sa passion pour le dessin. Il croquait des autels, des prêtres et tout ce qui s'en suit, qu'il découpait ensuite pour être distribués à ses petits camarades.

* * *

Cependant, comme il était d'une santé excessivement chétive, il rentra bientôt à Anvers où, ayant fréquenté successivement le Collège des Jésuites et l'Athénée Royal, on finit par lui donner un professeur particulier à domicile.

Simons avait alors 14 ans, et ses aspirations artistiques se développèrent, en dépit de tout, avec une persistance opiniâtre.

Il achetait des couleurs chez le droguiste, et comme fréquemment la famille Simons faisait des séjours à la campagne, à Braschaet, il s'y amusait à portraicturer les paysans qui voulaient se prêter à son étude rudimentaire. Il peignit également, à l'insu de son père, le portrait de celui-ci, ainsi qu'une statue pour monument funéraire.

Même, fier du talent qu'il se croyait déjà, et avec cette audace qui caractérise la jeunesse, il alla copier au Musée d'Anvers, *La Vierge au perroquet*, de Rubens.

Or, à cette époque le docteur de la famille, M. De Beys, venait très souvent chez les Simons. On lui montra les trois productions susdites, dont il fut enthousiasmé, et il conseilla d'envoyer l'enfant chez le peintre Luc Schaefels,à l'effet de soumettre à celui-ci le fruit de son travail. La chose fut faite, et, en dépit de l'opposition de son père, le jeune Frans reçut l'autorisation de prendre des leçons particulières de Rumfels.

Dès lors, il se crut permis de diriger tous ses efforts dans le sens de l'art. Les études à l'Athénée furent négligées et notre aspirant peintre trouvait constamment moyen de faire l'école buissonnière pour aller aux environs de la ville, principalement aux polders, exercer ses pinceaux. Des camarades de classe l'accompagnaient fréquemment, et l'on avait choisi comme quartier général, un petit cabaret aux abords de l'Abattoir, tenu par une brave vieille femme. On y buvait sans compter, on y jouait au billard, si bien qu'à un moment donné les dettes étant criardes, Simons acquitta le tout en faisant le portrait de la cabaretière.

Entretemps les leçons chez Rumfels fructifiaient admirablement ; mais cela ne suffisait point à l'ardeur de l'élève. Arrivé à l'âge de 15 ans, il déclara à ses parents qu'il voulait absolument aller à l'Académie, donnant comme raison indiscutable que, puisqu'on permettait à ses sœurs de prendre des leçons de danse, il n'y avait aucun motif pour qu'il n'allât pas, lui, prendre des leçons d'art. Il faut croire que l'argumentation fut convaincante, car on lui accorda ce qu'il demandait. A l'Académie, après avoir fait la classe de Luc Schaefels, il passa dans celle de Dujardin et parcourut ensuite tous les cours jusqu'à l'enseignement moyen.

A l'âge de 18 ans, une désagréable surprise l'attendait : son père, très éprouvé dans ses affaires, décida que Frans Simons entrerait dans ses bureaux ; et voilà envolés les rêves artistiques. Le jeune homme devait passer son temps à surveiller aux bassins les expéditions, à fréquenter la Bourse, où il dormait littéralement debout, tant il s'ennuyait. Mais il se rattrapait le soir, et il lui arrivait de se livrer, bien tard dans la nuit, à ses études du dessin.

* * *

Cette vie-là dura jusqu'en 1874, époque à laquelle de nouveaux malheurs frappèrent la firme paternelle. On émancipa le jeune homme, qui fut placé, à titre de négociant, à la tête de ce qui

restait encore de la primitive raison sociale. On transforma celle-ci en négoce de fruits pour l'exportation, et Frans Simons fut envoyé au pays wallon pour y acheter des cargaisons de pommes. Seulement les beautés de la nature ardennaise le subjugèrent si bien qu'il s'oublia dans les vergers à peindre ce qui le tentait, au lieu de s'occuper de son commerce. Décidément le négoce n'était pas de son ressort. Il n'y fit que des bévues.

Par bonheur des changements survinrent. La famille Simons émigra vers Brasschaet, où elle entreprit l'exploitation d'une brasserie. D'abord Frans s'en occupait un peu, mais bientôt il donna libre cours à ses inspirations, passant son existence dans les bois et les champs, à copier la nature. Depuis quelque temps il connaissait Eugène Joors, le brillant artiste peintre, qui lui voulait beaucoup de bien. Ce brave garçon venait constamment à Brasschaet aider de ses précieux conseils le jeune Simons, corriger ses productions, encourager ses efforts, ce qui fut pour ce dernier d'une efficacité immense. Les progrès qu'il réalisa furent sensibles et créèrent dans son cœur une ineffaçable reconnaissance pour son bienveillant et désintéressé professeur.

Il étudiait donc ferme, faisant des paysages, des portraits, ainsi que des dessins qu'il vendait couramment.

Mais sa chétivité corporelle se prononça de si inquiétante façon que les médecins l'abandonnèrent. Ce ne fut que grâce aux soins dévoués du docteur De Ligne, de Brasschaet, que petit à petit il échappa aux griffes de la mort et qu'il devint, plus tard, le solide gaillard que nous savons.

Néanmoins, ses débuts artistiques se ressentirent de son état maladif. La première toile réellement sérieuse qu'il fit fut un sujet triste, une jeune fille poitrinaire. Ce tableau, intitulé *Le Printemps*, terminé en 1881, fut envoyé à l'Exposition de Bruxelles, où il fut proposé pour la médaille ; mais un de nos délégués anversois argumenta que le peintre était trop jeune pour semblable distinction et insinua qu'un subside de 300 francs suffisait. La revanche ne se fit pas attendre : Simons obtint un subside de 500 francs (donc 200 francs de plus) et son tableau fut vendu, dès l'ouverture du Salon, à M. Van Cutsem de Bruxelles, pour 1500 francs.

Ceci lança le jeune artiste qui, du reste, avait déjà auparavant envoyé à l'Exposition d'Anvers, une grande toile *Jo heur lieveling*,

en opposition avec celle de même genre, de Jan Van Beers, *La Trayeuse*. Cette œuvre fut acquise plus tard pour la tombola, à l'Exposition de Courtrai.

* * *

Entretemps, Frans Simons étant définitivement revenu à la vie, sauvé par le docteur De Ligne, son esprit se modifia en conséquence et, des sujets tristes, il passa à d'autres, plus souriants.

Il alla beaucoup peindre au camp de Brasschaet, des scènes militaires et y donna en présent, au mess des officiers, un nu qui, un jour, fut enlevé par ordre du ministre de la Guerre.

La réputation de l'artiste allant grandissante, il se mit à produire des œuvres de belle envergure.

Telles : *Course aux bœufs*, qui eut beaucoup de succès aux Expositions d'Anvers, Bruxelles, Amsterdam, où elle obtint une médaille ; *Le Loup et l'Agneau*, tableau qui fut critiqué fortement, mais récolta un éclatant succès à différentes Expositions de la Belgique, de la France, de la Hollande et de l'Allemagne ; *Voir si Jean ne ment pas*, médaillé à Munich, après avoir figuré favorablement dans plusieurs Salons ; *Batterie au feu* (camp de Brasschaet), qui faillit être refusée à l'Exposition de Bruxelles. Meissonnier, qui n'était pas un âne, engagea l'artiste à envoyer cette toile à Paris. Simons le fit en 1889 (Exposition Universelle) et obtint un succès enthousiaste de même qu'une médaille. Il est à remarquer que, malgré tout, cette œuvre fut acquise à Bruxelles pour la tombola. Actuellement elle est au Musée de Wavre ; *La Vendange*, qui décrocha une mention honorable à Barcelone ; *Korenbloemen* et *Le Vainqueur de la course aux bœufs*, qui furent médaillés à Port-Adelaïde.

* * *

Frans Simons s'est fait un nom dans la peinture des portraits. Son pinceau créa également un nombre considérable d'idyles, qui furent vendues à peine terminées.

Il se maria en 1883 à Brasschaet, où, en 1889, il se bâtit (à Mariater-Heide) une superbe propriété avec atelier, connue de tous les touristes.

En 1894, lors de l'accident arrivé au ballon dirigeable, à l'Exposition Universelle d'Anvers, Simons se procura un lambeau de la

soie de cet aérostat et y peignit le ballon *Sherry Blossom*, avec le portrait de trois voyageurs aériens, parmi lesquels le vaillant aéronaute Toulet, dont les ascensions sont restées célèbres. Plus tard, quand Toulet périt à la suite d'un terrible évènement, la dite peinture fut exposée au profit de sa veuve et contribua de la sorte à soulager l'infortune de celle-ci.

Frans Simons eut, à la Salle Verlat, une Exposition particulière qui provoqua l'admiration. Il se prépara à faire un second salonnet personnel, lorsque, dans la nuit du 4 octobre 1895, des voleurs s'introduisirent dans sa demeure et lui détournèrent 17 toiles. Cet acte de brigandage, dont les auteurs n'ont jamais été retrouvés, enleva à l'artiste le prix d'un labeur sérieux et l'empêcha d'ouvrir l'exposition projetée.

Simons est un fervent des Expositions du Cercle Artistique d'Anvers. Il a été Vice-Président de la section des arts plastiques, à la transformation de laquelle il a beaucoup contribué.

En outre, il a présidé l'*Union des Artistes* qui, il y a quatre ans, fit naître un important et salutaire remaniement des statuts de la Société des Beaux-Arts d'Anvers.

Il est aussi membre correspondant de la Société des Artistes français à Paris.

Enfin, il se trouve à la tête de la société *De Heidebloem*, de Maria-ter-Heide, une phalange orchestrale composée de braves campagnards, que Simons mène à une gloire musicale... relative.

L'histoire dira, plus tard, s'il parviendra jamais à en faire des artistes.

Albert Baggen.

De taille moyenne, le regard brillant, les cheveux chatain clair, en brosse, la figure osseuse, avec un nez prononcé relié au front par une ride profonde et mobile, attestant un permanent travail de la pensée. Un soupçon de moustaches, avec une petite barbiche très blonde plaquée sous une bouche de bonnes dimensions. En art, un homme aux idées saines, dont l'épanouissement coule de source dans un cerveau stablement équilibré.

Albert Baggen naquit le 9 Mars 1862, à Geleen (Limbourg), au pittoresque pays de Fauquemont, où se placent de sinistres légendes.

Son père était menuisier et exploitait en même temps un minuscule lopin de terre, pour l'entretien du ménage. C'est assez dire qu'il n'avait aucune visée artistique à l'égard de son fils. Au contraire, à l'âge de 6 ans, l'enfant fut mis à l'école du village, mais avant et après les heures de classe, il devait laborieusement aider aux travaux de la famille. Evidemment, dans cette existence prosaïque il y avait,

pour le jeune Baggen, piètre matière à développement intellectuel ou artistique, et le maître d'école n'avait guère à se louer de lui, d'autant que l'enfant s'amusait beaucoup plus à dessiner des images qu'à étudier ses leçons. Il avait un ami inséparable, son couteau. Quand il vaguait dans les prés, il ne manquait jamais d'enlever au taillis une branche dans laquelle il découpait, avec une patience bénédictine, de rudimentaires figures d'hommes ou d'animaux. Mais quand il arrivait que le père Baggen s'absentait pour une journée entière, le petit Albert en profitait pour se glisser dans la cave, et y détacher du mur quelque morceau de pierre molle, à l'effet d'y tailler des figurines, au gré de son imagination. Loin de désapprouver ces tendances manifestes, le père Baggen s'en montrait si satisfait qu'il ne manquait jamais, quand il se rendait à Maestricht, d'en rapporter pour son fils un carnet de dessin.

* * *

En 1874 la famille Baggen quitta le village pour s'établir à Anvers. On envoya le garçon à l'école communale. Il s'y appliqua tant bien que mal ; mais bientôt, dominé par son penchant, il manœuvra si bien que ses parents l'autorisèrent à quitter la classe et à se consacrer aux études artistiques. Il se mit donc à suivre les cours de l'Académie ainsi que ceux du statuaire M. Thissen.

Le jeune Baggen fut ravi de ce changement inattendu. Cependant il n'était pas encore au bout de ses peines, car un évènement imprévu vint modifier le cours des choses : un jour, en jouant, il se cassa la jambe droite.

Cette catastrophe fit réfléchir le père Baggen. Il estima qu'elle empêcherait son fils de devenir jamais sculpteur, étant donné qu'il lui serait difficile de grimper aux échafaudages ou de supporter le poids d'un labeur parfois très ardu. Partant de là, il lui chercha une autre situation sociale et lui trouva un emploi de garçon de magasin chez un de ses amis, M. Delhaize, détaillant de comestibles et épiceries. Ce fut, pour le jeune Albert, le renversement complet de son idéal. Malgré ses pleurs et ses alarmes, il dut céder devant la volonté paternelle. Il n'obtint que l'autorisation de continuer à suivre, le soir, les cours de l'Académie. Il s'installa donc derrière le comptoir de son patron et se mit à débiter gravement du sucre, du vermicelle, du savon et autres articles similaires. Néanmoins, plus d'une fois, il se surprit à dessiner, sur des chiffons

de papier, les têtes de lion qu'on voyait sur les paquets d'amidon-Remy rangés dans la boutique, ou autres images de même genre. Bientôt encore, le travail du magasin étant devenu trop absorbant, son patron lui supprima la permission de suivre les cours de l'Académie. En présence de cette mesure excessive, le jeune homme se rebiffa pour tout de bon. Ses instances furent si vives, ses prières si convaincantes, qu'au bout de trois mois, son père lui permit d'abandonner ses rayons d'étalage et de se consacrer exclusivement aux études artistiques.

* * *

Dès lors, Baggen ne se sentit plus d'entraves. Il parcourut triomphalement toutes les classes de l'enseignement, remportant partout les prix d'excellence, sous le professorat de De Braekeleer et Geefs. En même temps il travaillait avec ferveur, comme praticien, dans divers ateliers, notamment chez Verlinden et François De Vriendt.

En 1888 la société *Rubenskring* organisa un concours pour un monument funéraire en souvenir de feu son président M. Wynen. Ce fut Baggen qui obtint la sculpture du portrait ornant le monument construit par l'architecte Tyck. Ce portrait fut trouvé si irréprochable par la famille Wynen, qu'elle en acheta immédiatement la maquette. Ce fut la première œuvre d'Albert Baggen que put apprécier le public. Ce ne devait pas être la dernière. Sur ces entrefaites, le personnel supérieur de la firme anversoise Ed. De Beukelaer, voulant offrir à son chef le portrait de celui-ci, commanda cette œuvre à Baggen, qui l'exécuta en marbre.

Peu de temps, après il élabora le portrait, en terre cuite, que donna à M. Peeters, instituteur en chef, un groupe de professeurs. Puis encore le portrait en plâtre de M. Royers, architecte de la ville d'Anvers; celui du forgeron M. Hansen; un groupe, *Ontwaakt*, destiné à M. Baetes, trois œuvres commandées par le cercle *Rubenskring*. Vers la même époque, le dit cercle le chargea de l'exécution des portraits buste, en plâtre, à offrir à Mlle Elisa Jonkers et à M. Hogguer, artistes du Théâtre Néerlandais d'Anvers.

Dès ce moment Baggen se mit à participer à des concours, entre autres pour le monument de Jan De Laet, où il fut proclamé premier; pour le monument Van Beers ; pour celui de De Weerdt, où il fut classé second avec félicitations spéciales du jury ; pour celui de Thomas à Kempis ; d'autres encore. Il fit une importante série de

portraits pour monuments funéraires, ainsi que le portrait de sa mère, qui eut un beau succès ; celui de De Braekeleer, son ancien professeur ; de même que ceux de MM. Smeets et Cornélis.

* * *

Il envoya également des œuvres aux Expositions de Bruxelles, Gand, Anvers, Lille (où il eut une 2e médaille par le *Portrait de ma mère*) ; à Amsterdam, où il fut très remarqué. En 1896 il vendit à la tombola de l'Exposition de Courtrai, son groupe en terre cuite *Grand'mère*. Détail pittoresque : la commission de la dite Exposition lui avait imposé l'achat de 25 billets de la tombola. Ces 25 billets, Baggen les avait donnés en présent à l'une de ses petites amies. Or, le hasard voulut que, lors du tirage, il gagna sa propre œuvre, qui fut dès lors expédiée à la demoiselle en question, au grand dam du père de celle-ci, stupéfait de voir débarquer une caisse d'emballage dont il ignorait absolument la provenance. A part toutes ces productions, Baggen créa un grand nombre de sujets de fantaisie, qui trouvèrent acquéreurs en Hollande, à Bruxelles, à Malines, mais principalement à Anvers. Il participa aussi à certaines expositions industrielles, fut un des fondateurs du cercle *Eigen vorming*, de Borgerhout (aux Expositions duquel il est fidèlement représenté), eut à l'Exposition de Tervueren une statuette en ivoire, *Jeune clown*, et confirma sa réputation par une belle création, *Le Nid*, qu'on admira à *Eigen vorming* et à *Als ik kan*.

Enfin, en 1897 il fut proclamé lauréat, avec M. François De Vriendt, au concours organisé par la ville de Hasselt pour l'important monument de la *Guerre des paysans*, à inaugurer en cette dernière ville le 28 août 1898. Cette distinction est pour Baggen une superbe victoire, car non seulement c'est lui qui a, dans l'exécution de l'œuvre, la partie vraiment laborieuse et artistique, mais encore cette victoire fut remportée sur 14 concurrents. Le monument en question sera en pierres d'Euville et aura 10 mètres de haut sur 6 mètres de large. Le piédestal comportera 30 mètres cubes de pierres bleues. Ce travail de grande allure consacre d'un trait le talent du jeune sculpteur.

Baggen est célibataire, par le fait peut-être que son esprit est constamment aux choses artistiques.

Eugène Remy Maes.

De taille élancée, il est ce que l'on peut appeler un bel homme. L'œil est vif, le front vaste, la barbe soyeuse est noire encore avec seulement de-ci de-là quelques poils grisonnants, qui ressortent d'autant mieux que le teint est d'un jaune prononçé. Comme ensemble, figure expressive et intéressante.

Eugène Remy Maes vit le jour à Puers (province d'Anvers), le 23 janvier 1849. Son père, qui était forgeron, n'avait dans la vie qu'un seul but : le travail.

Aussi le petit Eugène, après avoir fréquenté l'école de la commune, cessa-t-il toutes études à l'âge de 12 ans, pour se faire apprenti chez son père. Jusque là, du reste, aucune disposition artistique ne s'était révélée en lui. Il semblait tout indiqué pour devenir forgeron.

Son horizon était donc circonscrit à cet avenir de labeurs, lorsqu'en 1864, la famille Maes étant allé s'établir à Bruxelles, il y eut

dans l'existence de l'enfant une diversion inattendue qui décida de sa carrière future. Il y avait, notamment, à Bruxelles, un oncle du jeune Eugène, le peintre portraitiste Remy Maes qui, à ce moment, avait à exécuter deux figures d'anges pour le compte du grand décorateur Charles Albert. C'était dans la maison même du forgeron que le portraitiste élaborait son œuvre. Devant ce travail le jeune Eugène ressentit comme une extase, une sorte de fascination qui toujours le clouait aux côtés de son oncle peignant. Pour le coup il éprouva des velléités d'art et s'essaya si bien que l'oncle émit l'idée de l'envoyer suivre les cours de l'Académie de Bruxelles.

La proposition ne déplut nullement au père Maes, mais il objecta qu'il en résulterait pour lui un dommage auquel il faudrait remédier. En effet, son fils allant à l'Académie, il faudrait le remplacer par un autre apprenti forgeron. Or, cela était vraiment trop onéreux. On convint donc que l'oncle prendrait chez lui l'enfant, et qu'il lui donnerait l'argent nécessaire à son remplacement.

* * *

En conséquence Eugène se prit à suivre régulièrement les cours de l'Académie, indépendamment des études qu'il faisait chez son oncle, lequel habitait chez un brocanteur de tableaux, M. Veldekens. Seulement, comme l'oncle en question menait une existence de vrai bohême, il advint que ses absences étaient fréquentes et longues, de sorte que le jeune Eugène passait plus de temps à faire les courses pour Veldekens qu'à se livrer aux études. Cette situation se continua durant une année, quand le père Maes se plaignit d'abord du peu de progrès de son fils, ensuite de ce que bien des fois on restait en défaut de lui décompter le salaire de l'apprenti-remplaçant. Autant valait que son fils rentrât à la forge, toujours et éternellement question de gagner de l'argent.

Fort heureusement ce fut encore l'oncle qui trouva le biais : « Nous allons, dit-il, envoyer Eugène au Musée, où il fera des copies, qui certainement se vendront à des prix convenables. » Le père Maes se laissa prendre à ce raisonnement et le petit bonhomme se mit à la besogne. Il copia trois têtes d'après Rubens et fut remarqué par le copiste De Fienne, qui travaillait, lui aussi, au Musée. Ce monsieur lui proposa de le prendre à son service, à raison du salaire archi-royal de 25 centimes par jour. Faute de mieux, Maes accepta. Après quelque temps de ce servage, il entra en rela-

tions, au Musée, avec un allemand qui y faisait des études et qui le prit à son compte, comme copiste, au prix d'un franc par jour. C'était déjà une sensible amélioration pour le jeune homme et qui le mettait fort à l'aise à l'endroit de son père.

* * *

On marchait donc tant bien que mal, lorsqu'une circonstance inopinée vint encore une fois admirablement changer l'état des choses. Le Musée de Bruxelles avait acquis le tableau de Jan Steen, que l'on sait. Quelques uns des surveillants conseillèrent à Maes d'en faire une copie. Le futur artiste ne demanda pas mieux; mais les fonds lui manquaient pour l'achat du nécessaire. Alors les surveillants se côtisèrent et l'argent fut réuni. Maes se mit bravement à la tâche, et lorsque le travail fut presque achevé, un marchand de tableaux, M. De Bats, qui le vit, proposa à l'artiste de venir travailler chez lui à raison de 30 francs par semaine, mais à la condition expresse qu'il ne peindrait que des animaux. Ce fut pour Maes, une joie en même temps qu'une déception : une joie pour la question financière, une déception parce que lui qui adorait peindre la figure, allait maintenant devoir se consacrer à la peinture des animaux, ce qu'il détestait. Naturellement, il en parla à ses parents. Ceux-ci n'y virent pas d'hésitation possible : leur fils irait chez De Bats. Il y alla, en effet, et y travailla quatre années durant. Au reste, la chose ne fut pas malheureuse, puisque c'est là qu'il s'initia au genre de peinture dans lequel il s'est créé une personnalité. Pendant tout ce temps il continuait à fréquenter, le soir, les cours de l'Académie de Bruxelles, où il remporta dans toutes les classes les premiers prix (professorats De Coen, Robert et Stallaert) et où, à l'âge de 19 ans, il décrocha la grande distinction au concours de dessin d'après nature.

Sollicité par M. Alexis De Leeuw, le marchand de tableaux londonien, il s'engagea avec celui-ci pour une période de trois années, passa ensuite, pendant un même terme, au service de Bernheim jeune, et enfin au compte de M. Wilson, alors Consul des Etats-Unis à Bruxelles. Tout cela indépendamment de quelques tableaux faits pour M. Vander Heyden et autres.

* * *

En 1873, Maes se maria à Bruxelles. Il s'établit pour son compte personnel et envoya des œuvres aux différentes Expositions :

Anvers, Bruxelles, Gand etc., ce qui consacra sa réputation dans le genre qu'il a adopté. Cependant, tout en peignant exclusivement des animaux de basse-cour, il n'avait pas renoncé à son goût pour la peinture des figures. Il allait toujours encore dessiner, le soir, à l'Académie de Bruxelles d'abord ; ensuite à celle de Schaerbeek-St. Josse-ten-Noode, (direction Hendrickx) où il n'y avait aucun élève, et où il amena un noyau d'intéressants adhérents parmi lesquels Ringel, Reinheimer et Meyer. Pendant une série d'hivers il fréquenta ces classes, ce qui lui fut excessivement profitable.

En 1875, il entra en relations avec M. Albert D'huyvetter, le marchand de tableaux anversois, qui acquit de lui jusqu'à ce jour au moins 250 toiles, la plupart envoyées en Amérique. Parmi celles-ci on peut citer : En collaboration avec David Col: *Puits d'amour* ; *Bonne instruction ; La Guerre* ; *L'Aumône* ; *Une bonne histoire* ; *Au Renard* ; *In den zoeten Inval* ; *Bon conseil* ; *Joyeux chasseurs* ; *Popping the question* ; *Les Chasseurs* ; *La Fleuriste* ; *Compulsary Education ; Les Voisins* ; *Les Taquineurs* ; *L'Eté de la St.Martin* ; *Entre le marteau et l'enclume* ; *Les Pêcheurs* ; *Le Cordonnier* ; *Les bons amis* ; *Distraction* ; *Wide awake and faste asleep*. En collaboration avec Jean Portielje : *Chaperon Rouge ; Cendrillon, La Paix, The King of the Courtyard*, à M. J. G. Moulton, de Chicago ; d'autres encore. Et la série continue toujours, résultat d'un travail constant, ininterrompu. — Ajoutons : *Combat de coqs*, vendu à M. le Baron de Zérézo de Tejeda, à Bruxelles ; *Le Combat*, à M. Kryn d'Anvers ; *Les Orphelins*; *La bonne mère* ; *L'Instruction obligatoire ;* (ce dernier en collaboration avec David Col), tous trois acquis par M. Victor Cockx à Anvers. — Il vendit également à M. le comte de Beaufort, à M. Franz Arnaut de Contich ; à M. le docteur Humblé, de la même commune ; à M. P. E. Nicolié ; à M. Henri Thirion ; à M. Slaes de Bruxelles ; à la tombola des Expositions d'Anvers de 1882 et de 1885.

Il fut membre fondateur de l'*Essor*, avec Jules Dillens, Herbo, Namur, Hoeterickx, Bellis, Comein.

En 1879, Maes alla s'établir à Contich (près d'Anvers). Il y vit au milieu d'une collection d'animaux de basse-cour qui lui sont un aliment continuel pour les sujets de ses tableaux si nombreux.

Albrecht De Vriendt.

Il est des hommes qui s'imposent aux masses par leur talent, leur travail, leur caractère : Albrecht De Vriendt est de ceux-là. A étudier cette tête intéressante, on voit bien qu'elle est le siège de multiples et larges idées, naissant sous un front vaste et imprimant à deux yeux, qui vous regardent bien en face, une suggestive expression. Une extraordinaire mobilité de traits distingue cette figure hardie, ornementée d'une barbe sur le retour, et dont la douceur semble être le fond. La parole est chaude, un peu diplomatique peut-être, jamais emportée, limpide toujours. Dans l'âme de De Vriendt l'art a pris une place si envahissante que sans cesse sa bouche en parle. Telle une mère caressant son enfant préféré.

Albrecht De Vriendt vit le jour à Gand, le 8 décembre 1843.

On peut dire qu'il naquit artiste, car dès le berceau se groupèrent autour de lui des influences propres à développer en son cerveau le germe que la nature y avait placé comme une sorte de don hérédi-

taire. Son père, Jean De Vriendt, un peintre de certaine réputation, était également un homme très érudit, qui veillait avec soin sur l'éducation de ses enfants, Albrecht et Juliaan.

Et si nous accolons ces derniers noms, c'est que les deux frères qui les portent ont presque toujours marché ensemble dans la vie artistique comme dans la vie privée. Côte à côte ils ont grandi dans une même admiration du beau, une même aspiration d'âme, un même but d'avenir; par un de ces sublimes mariages d'idées, ils ont combattu pour la même cause, souffert par les mêmes déceptions, partagé les mêmes honneurs.

En ne nous occupant spécialement que de l'un, ses faits et gestes n'en seront pas moins comme une sorte d'évocation de l'autre, parce qu'ils sont restés la main dans la main, jusqu'à l'apothéose de leur carrière respective.

L'éducation que Jean De Vriendt donnait à ses enfants était très étendue. Elle embrassait tout ce que le savoir humain comporte, mais elle avait un côté caractéristique : une profonde adoration pour l'histoire de nos Flandres, puisée chez les auteurs du terroir tels que Conscience, Ledeganck et autres.

De bonne heure la jeune imagination d'Albrecht s'en ressentit à tel point, qu'à l'âge de 15 ans il avait écrit un roman patriotique, pompeusement intitulé *Philippe van Artevelde*. Ce péché de jeunesse repose, du reste, dans l'oubli le plus parfait.

* * *

A cette époque déjà Albrecht De Vriendt peignait, tout en faisant ses études de classe, qu'il alternait régulièrement avec des exercices d'équitation et d'armes.

Vers l'âge de 16 ans il se mit à suivre les cours de l'Académie de Gand, où il parcourut, avec distinction, tous les degrés de l'enseignement. Il y fit du paysage et s'y initia avec ferveur à l'art décoratif, cette source féconde à laquelle on a tort de trop peu puiser.

Ses études artistiques furent renforcées par des leçons particulières de perspective, de géométrie et des branches positives qui servent si merveilleusement l'art pictural en général, et la peinture historique en particulier.

D'autre part, son cerveau se meubla amplement de ce qu'une instruction supérieure peut exiger de connaissances philosophiques, de lectures savantes, de développement littéraire ; et lorsque, à l'âge de 20 ans, il quitta l'Académie, il se trouvait complètement armé pour la lutte artistique, avec dans le cœur un enthousiasme sans bornes pour tout ce qui touche à l'histoire de notre intéressante patrie.

De cette gestation plantureuse devait bientôt sortir une première œuvre.

Ce fut, en effet, en 1864 qu'Albrecht De Vriendt débuta à l'Exposition d'Anvers, par *Ste Elisabeth de Hongrie*, une page absolument de tendance, où la manière actuelle de l'artiste est fortement visible déjà, ce qui prouve sa constante fidélité à son idéal.

Cette toile obtint un succès qui décida De Vriendt à en créer immédiatement une autre, *Ste Elisabeth descendant la montagne*, qu'il envoya, en 1865, à l'Exposition de Gand. Elle y fut vendue deux fois, d'abord pour la tombola, ensuite à M. John Maxwell de Londres.

A partir de ce moment Albrecht De Vriendt s'absorba dans un travail sans relâche. A suivre le nombre considérable des œuvres créées par lui, on reste stupéfait, et c'est à perte d'haleine qu'on peut les énumérer seulement.

Cette production est d'autant plus importante qu'en général ce sont des compositions très étudiées. Il ne nous reste donc qu'à relater les étapes de cette existence qui fut si pleine de labeurs qu'ils y ont pris la place entière.

Au commencement de l'année 1866 on trouva Albrecht De Vriendt installé à Anvers, où, sans perdre du temps, il fit *St.-Luc peignant la Madone*, qui fut exposé à Bruxelles à la même époque et obtint un grand succès. Il y eut de nouveau double acquisition, d'une part par un amateur, de l'autre par les marchands de tableaux bruxellois MM. Van der Donck frères. Ces derniers conclurent séance tenante avec l'artiste un contrat pour 25 tableaux, devançant de quelques heures un autre marchand de tableaux, M. Dhuyvetter père, qui vint lui faire la même offre, trop tard naturellement.

La réputation du peintre allait grandissant : le docteur De Fourchaux, qui possédait un petit Alma Tadema, lui en commanda un pendant. Il fit *Marguerite regrettant Faust*.

En 1867, il quitta Anvers pour retourner à Gand, où bientôt il créa *Pélérinage en Flandre*, puis *La dernière prière de Marie Stuart*. Ce tableau, exposé la même année à Anvers, fait partie de la collection de M. Adolphe Huybrechts.

La même année encore, l'artiste envoya à l'Exposition Universelle de Paris, *St.-Luc*, que MM. Van der Donck frères vendirent à M. Stevens de New-York.

Enhardi par ses succès, il se mit alors à traiter différents sujets de l'histoire de Marie Stuart qui, tous, furent accueillis avec faveur.

Après la mort de son père, en 1868, Albrecht De Vriendt alla se fixer à Bruxelles, avec son frère ; puis, l'installation faite, ils entreprirent, à deux, un long voyage en Allemagne.

Ils n'y travaillèrent point, se bornant à étudier les chefs-d'œuvre disséminés dans la patrie de Goëthe. Rentré à Bruxelles, plein des souvenirs de la majestueuse peinture monumentale, De Vriendt créa *Le Denier de la Veuve* et *L'Homme heureux*, qui fixèrent son nom déjà connu.

A cette période appartiennent également : *La Vieillesse de la Vierge*; *Jehan l'imagier* ; *Le Jeu d'échecs* ; *Jeanne et Marguerite de Constantinople* ; *Charles Quint et Marguerite* ; *Un vendeur de bibles à Bruges* ; *Froissart* ; *L'Offrande à la Madone*. Puis, en 1871, son grand tableau *Jacqueline de Bavière implorant de Philippe le Bon la grâce de son époux*, qui, après avoir figuré à différentes Expositions, fut acquis par le Musée de Liége. Cette même toile valut à son auteur (Exposition de Bruxelles de 1872) le titre de Chevalier de l'Ordre de Léopold.

Une série de tableaux moins importants suivit, jusqu'en 1873, alors que furent créés : *Dodonée* ; *Van Eyck peignant le portrait d'Isabelle de Portugal* et *L'Anniversaire*. En 1875, *Danseuse Egyptienne* ; *Le ménage de Thomas Fabri* ; *Une salle de conseil au XVe siècle*, acquis par M. De Kuyper de Rotterdam ; *Le Rosier*, vendu à M. Fransen-van de Putte, ministre des colonies de Hollande. Tout ceci indépendamment d'un grand nombre d'aqua-

relles de certaine importance, sans compter des toiles de moindre envergure.

* * *

Ayant déjà, à cette époque, visité en détail le Nord de l'Italie, De Vriendt alternait encore son travail par un voyage d'études annuel, de préférence en Allemagne, en compagnie de son frère ; puis il peignit, en 1877, son *Bouchard d'Avesnes*, qui est au Musée de Bruxelles ; de même que *L'Angelus*, dont le Roi Léopold II est propriétaire.

En 1878 son pinceau élabora deux pendants, *La Cigale* et *La Fourmi*, qui appartiennent à la famille Modave de Bruxelles.

En 1879 il exposa une œuvre de première importance, *Othello*, acquise par M. Maswiens, de Bruxelles.

A côté de ces toiles, il en fit une quantité d'autres, passées en Angleterre, notamment *Les Colombes*, vendu à M. Samuel, de Liverpool.

Le tour vint, en 1880, à *Philippe le Beau armant son fils Chevalier de la Toison d'Or*, exposé à Paris (Champs Elysées) en 1882, où il fut acquis par M. Herrman de Rome.

Ce tableau vient d'être reproduit en gravure par Lenain de Paris. Il fut vendu deux fois et, avec l'autorisation du premier acheteur, l'artiste en fit une copie un peu modifiée, pour M. Wolf, de New-York.

Afin de se reposer l'esprit, De Vriendt entreprit, en 1880, un nouveau voyage en Italie, voyage au retour duquel il s'embarqua, avec son frère, pour l'Orient, où ils travaillèrent beaucoup.

Rentré à Bruxelles, il s'y maria et peignit deux ou trois tableaux, sujets orientaux ; mais comme ce genre ne lui plaisait que fort médiocrement, il se rabattit sur l'aquarelle, dont il fit toute une suite.

Cependant son cerveau tourmenté lui suggéra des compositions plus mouvementées.

En 1883, il eut la paternité de *Le Pape Paul III devant le portrait de Luther*, qui fut exposé à Paris, Munich, Anvers, et gravé par Lenain, un autre maître. Ce tableau fait partie du Musée d'Anvers.

Du même coup, De Vriendt peignit, pour les frères Van der Donck, *Les Esclaves mérovingiennes*.

Par une de ces transitions qu'on constate fréquemment dans les élans d'un artiste, Albrecht De Vriendt se prit d'amour, en 1884, pour une série de sujets mettant en scène des Bouffons, ces personnages philosophiques par excellence.

Les amateurs se jetèrent avec acharnement sur ces toiles qui toutes passèrent à l'étranger, sauf *Le Fol du roi*, acquis par M. De Wael, d'Anvers.

* * *

En 1885, l'artiste engendra le grand tableau qui se trouve au Musée de Bruxelles : *Comment ceux de Gand rendirent hommage à Charles-Quint enfant ;* puis, en 1886, naquit en lui une de ces audacieuses entreprises artistiques qui, à elle seule, est susceptible d'absorber la vie d'un homme : la peinture murale de l'Hôtel-de-Ville de Bruges.

Il en commença les premières esquisses en 1889. Depuis lors, en dépit des charges incommensurables qui l'assaillissent, il se dévoue corps et âme à ce travail gigantesque ; et, quand on pense qu'il faudra encore deux années pour le terminer, on est saisi d'admiration devant tant de persistance unie à tant de talent.

Ce travail, le plus vaste et le plus important qui aît jamais été entrepris en Belgique, comporte la synthèse de l'histoire des Flandres, et formera 13 compositions et 35 figures historiques. Déjà les esquisses ont été exposées à Munich et Berlin, où elles furent proposées pour la plus haute récompense, qui ne pouvait être décernée, le peintre s'étant placé hors concours. C'est d'ailleurs une décision que De Vriendt a prise depuis 1869.

Pendant ce temps, l'infatigable artiste a commencé la peinture murale du Palais de Justice de Furnes. Jusqu'ici l'un des panneaux est achevé, celui intitulé *Philippe le Beau jurant fidélité aux privilèges de la ville de Furnes.*

N'oublions pas qu'Albrecht De Vriendt est également l'auteur des panneaux représentant les quatre Evangelistes, au Kristuskirche à Anvers.

* * *

Mais le destin lui réservait d'autres honneurs encore : deux mois

après la mort de Verlat, le gouvernement l'appela aux importantes fonctions de Directeur de l'Académie d'Anvers, et ce fut en 1891 qu'il vint définitivement prendre possession de son emploi. Sa Direction savante a imprimé à l'enseignement de notre Ecole un superbe mouvement.

En 1888, il avait eu, à l'Exposition d'Anvers, *Vondel*, appartenant à M. Léon Van Roey ; en 1894, Exposition Universelle de la même ville, il eut *Le Triptyque*, placé à Notre Dame d'Anvers ; la même année il fut nommé Commandeur de l'ordre de Léopold et professeur à l'Institut supérieur des Beaux-Arts, remplaçant dans ces fonctions son frère, qui démissionna à la suite de son élection comme membre de la Chambre des Représentants.

En 1895, il créa *Les jeunes filles de Bruges*, propriété de la Pynacothèque de Munich ; et en 1898, les esquisses, complétées, de sa peinture murale de Bruges, lui valurent, à Vienne, la grande médaille du Gouvernement.

* * *

Ce que De Vriendt a fait partie de jurys des récompenses est indéfinissable ; il semble destiné tout particulièrement à la présidence des assemblées auxquelles il collabore.

Dans cet ordre d'idées, ses titres sont nombreux : depuis de longues années il est Président de la Société Royale des aquarellistes ; en outre, Membre de l'Académie de Belgique ; Associé étranger (le plus haut grade) de l'Institut de France ; Membre effectif de la Commission des Monuments ; Président de la Commission de Perfectionnement de l'art du dessin ; Membre de la Commission de la réorganisation des concours de Rome ; Membre de l'Académie Royale de Munich et de diverses autres ; Vice-Président de la Société Royale des Beaux-Arts d'Anvers.

Il fut aussi Président des jurys internationaux aux Expositions de Bruxelles de 1894 et 1897.

D'autre part, il est fortement constellé : outre son grade de Commandeur de l'ordre de Léopold, il possède ceux de Commandeur de l'ordre d'Isabelle la Catholique ; Commandeur de l'ordre du Mérite de St. Michel de Bavière ; Officier de l'ordre d'Orange-Nassau ; Chevalier de la Légion d'honneur.

Et comme si toutes ces dignités n'étaient pas encore suffisantes, Albrecht De Vriendt a formé un projet d'avenir qui clôturera admirablement sa laborieuse carrière.

Il créera un *Guldenboek van Vlaanderen*, publication de grand intérêt, avec texte et gravures, relatant tous les épisodes de l'histoire des Flandres, depuis les époques les plus reculées jusqu'à nos jours.

Il n'y aura pas de meilleur enseignement pour les jeunes et les vieux, que ce Livre d'Or, qui sera à la portée de tous, puisqu'on en publiera une édition de luxe et une édition populaire.

Voilà ce que fit et ce que fera Albrecht De Vriendt, dont la mission artistique n'a donc certainement pas été une sinécure.

Jef Van de Roye.

Du premier coup d'œil on voit en Van de Roye un homme décidé : lignes de la figure fortement caractérisées, regard profond, nez arqué solidement, front dessiné avec ampleur. Le teint est excessivement hâlé, évoquant une continuelle caresse du soleil. Les moustaches, portées militairement, font pendant à une barbiche sans prétention ; et, si la parole est brève, elle n'en est pas moins avenante.

Jef Van de Roye naquit à Anvers, le 14 Mars 1861.

Son père, courtier en sucres, ne se préoccupait point des questions d'art.

Son frère était peintre décorateur, ce qui intéressait surtout le petit Jef, en ce sens, qu'il était constamment en admiration devant les travaux de son aîné. Ce dernier ne lui épargnait, du reste, pas ses encouragements, car bientôt, sous sa conduite, l'enfant s'essayait

avec bonheur à la peinture de l'aquarelle, les fleurs l'attirant surtout.

Dans sa première jeunesse, Jef Van de Roye était un enfant indomptable, se refusant à toute étude, et préférant battre le pavé ou, amateur précoce d'équitation, monter les chevaux d'un louageur du voisinage.

Ce fut seulement à l'âge de 12 ans qu'il se décida aux études; il resta à l'Ecole Moyenne, jusqu'à l'âge de 15 ans.

Alors il s'en fut à l'Académie suivre le cours de Luc Schaefels, le soir, tandis que, pendant le jour, il était chez le décorateur M. Van Edom. Mais chez ce dernier il ne fit pas longue carrière, parce que ses fonctions y consistaient généralement à faire les courses.

Promptement il dit adieu à son patron, en vue surtout de suivre les cours du jour de l'Académie.

* * *

Dès ce moment il fit au complet, et ce pendant une année, la classe de nature morte de Luc Schaefels, où il étudia avec un véritable acharnement.

Non seulement il s'y fit une réputation de bon élève, mais encore il y conquit des palmes de bravoure pour avoir rossé un jour, sur toutes les coutures, lui, gamin, un élève d'un autre cours, gaillard bien musclé et beaucoup plus âgé, qui s'était permis certaine algarade.

Jef Van de Roye avait 17 ans quand il quitta l'Académie, pour entrer chez son frère, à titre de peintre-décorateur.

Il y resta jusqu'à l'âge de 20 ans, époque du tirage au sort.

Ayant amené un mauvais numéro, on l'incorpora au régiment du Génie, où il fut bientôt appelé au grade de caporal instructeur de la gymnastique.

Autorisation lui fut donnée de reprendre la route de l'Académie, aux jours non requis par le service militaire, jusqu'à ce que, libéré en 1884, il rentra définitivement dans la classe de Luc Schaefels, avec la décision bien arrêtée de devenir artiste peintre, au lieu de simple décorateur.

Après la mort de son professeur, il obtint un atelier à l'Académie et se mit franchement au travail.

Il fit une série de petites toiles, qui se vendaient avec une infinie facilité, et fut remarqué par le marchand de tableaux Nicolié, qui lui avait déjà acheté sa première œuvrette : *Fruits*.

Nicolié le poussa sérieusement et lui acquit encore, par la suite, plus d'une œuvre.

Mais ce ne fut qu'en 1888 que Van de Roye se révéla. A l'Exposition d'Anvers de cette année-là, il envoya un grand tableau, *Fruits*, acheté pour la tombola au prix de 600 francs et qui tomba en partage à M. Julien De Meester d'Anvers.

En dehors de Nicolié, il avait trouvé un protecteur en Lamorinière, qui lui prodigua sans cesse de précieux conseils.

* * *

Sous l'impulsion de son premier succès, l'artiste travailla avec constance et succès. Les deux tableaux qu'il envoya à l'Exposition d'Anvers de 1891, furent vendus, l'un, *Fruits*, au Roi Léopold II ; l'autre, *Homards*, à la tombola.

A cette époque il fit un voyage en Hollande, à l'effet de visiter les Musées.

L'Exposition de Gand, de 1892, eut de lui un grand tableau, *Fruits*, auquel on donna une place exécrable. L'artiste fut promptement vengé de cette injustice, car la même toile ayant été envoyée à Munich, y eut un brillant succès et trouva acquéreur à 1800 Marks.

Pendant toute cette période, Van de Roye acheva un grand nombre de toiles de moindre importance, qui se débitèrent avec une facilité extraordinaire.

En 1894, Exposition d'Anvers, il se fit remarquer par un tableau de belle dimension, *Fruits*, que lui acheta le Musée de notre ville et qui lui valut la médaille d'argent.

A son tour le Musée d'Ypres acquit, en 1897, sa toile importante, *Lilas*, exposée cette année-là dans la dite localité.

D'ailleurs, à toutes les grandes Expositions de Belgique on a vu des œuvres de Van de Roye ; et, les trois fois qu'il a exposé à Munich, il y trouva acquéreur.

Aux salons de *Als ik kan* il fut également collaborateur assidu.

A Anvers, plusieurs amateurs possèdent de ses tableaux, notamment Madame della Faille et M. Everaerts.

Jef Van de Roye est célibataire.

Depuis plusieurs années il souffre d'une maladie nerveuse ; mais ceci n'a pu, un seul instant, abattre son courage et son ardeur au travail.

L'art est pour lui un ange consolateur.

Frans Van Kuyck.

Le regard scrutateur sous ses lunettes, bienveillant et doux ; le front haut et d'une grande mobilité de lignes ; la bouche souriant volontiers ; la barbe largement parsemée de stries grisonnantes. Tête caractéristique sur un corps de solide envergure, un vrai spécimen de la bien membrée race flamande. Au reste, homme de conviction, tant en matière artistique que sociale, esprit droit défendant avec énergie ses principes, et dont on peut dire que quand il veut une chose il la veut bien. Une de ces natures qui mettent dans l'exécution de leurs plans une persévérance extraordinaire, un de ces travailleurs infatigables qui se dépensent sans compter, dans l'intérêt de la cause commune. Esprit remuant, chercheur, débordant de projets et rêvant toujours une innovation quelconque dans le domaine artistique.

Frans Van Kuyck, naquit à Anvers, le 8 juin 1852.

Son père, Louis Van Kuyck, était un peintre de valeur.

Il n'est donc pas étonnant que, dès son enfance, Frans Van Kuyck se sentait porté vers l'idéal esthétique.

Aussi dessinait-il d'instinct à l'époque où les enfants ne pensent encore qu'à leur nourrice ou à leur bâton de sucre d'orge.

D'ailleurs, son père encourageait hautement ses dispositions naissantes, et guidait ses premiers pas. Il s'en suivit que lorsque le jeune Frans était à l'école, ses efforts se dirigeaient bien plus vers les envolées artistiques que vers les données grammaticales. De prime abord sa carrière se trouvait ainsi définie.

On l'envoya à l'Athénée Royal d'Anvers, où sa passion du dessin continuait à le tenailler avec persistance.

* * *

Mais s'il était doté de l'instinct artistique, il était affligé d'un mal dont les effets lui furent et lui sont restés une gêne permanente : une inguérissable faiblesse des yeux. Naturellement, tous les secours de la science furent tentés; rien n'y fit, et à l'heure actuelle encore, Frans Van Kuyck reste sous le coup de ce mal peu enviable.

A l'âge de 15 ans, le jeune homme quitta l'Athénée Royal, à l'effet de se consacrer exclusivement aux travaux artistiques.

Il entra à l'Académie, dont il suivit successivement tous les cours, jusqu'à ce que, arrivé à l'âge de 19 ans, il fut admis comme élève chez son père. Cependant, ce dernier étant décédé peu de temps après, Van Kuyck s'en fut à l'atelier de Lamorinière, dont il devint bientôt un des plus fervents admirateurs.

Voulant étudier sur le vif la nature, il séjournait presque constamment à la campagne, avec une prédilection pour notre belle Campine, où les champs de bruyère s'offrent si abondamment à l'inspiration des artistes.

Van Kuyck y fit une ample moisson d'études et, en 1873, il envoya à l'Exposition d'Anvers, son premier tableau : *Les Moissonneurs*. L'œuvre attira sur lui l'attention et fut vendue pour la tombola. Dès ce moment le travail du jeune artiste s'accentua.

Il produisit, coup sur coup, *La Sorcière*, acheté par M. Cockx d'Anvers ; *Le Roulage*, également vendu ; ainsi que *Heideoogst*, acquis par M. Moons. Toutes ces toiles eurent du succès à l'Exposition d'Anvers.

En 1875, Frans Van Kuyck se maria en cette dernière ville.

Peu auparavant, il avait fait un charmant petit tableau, intitulé :

Le Soir d'une belle journée, une idylle très personnelle à l'artiste, dont l'action se déroule au milieu de la bruyère, près du Stappers Ven, sous Calmpthout. Cette toile fut acquise par M. Jos. Isenbaert, d'Anvers. Le même collectionneur possède le grand tableau *L'Automne en Flandre*, par Lamorinière (oncle de Frans Van Kuyck), étoffé en 1871, par l'artiste qui nous occupe. Dans toutes les œuvres qui précèdent le jeune peintre avait établi sa personnalité par une manière toute particulière d'interpréter la nature, appuyée d'une grande correction du dessin et d'un excessif souci des détails.

* * *

A peine marié, Van Kuyck élabora l'important album du cortège de l'*Olijftak*, travail qui fixa sa réputation comme dessinateur. Bientôt M. Victor Lynen d'Anvers lui fit la commande de deux grands tableaux, *La Fenaison* et *La Moisson*.

Quelque temps après, Frans Van Kuyck quitta Anvers, pour se fixer à Buggenhout. Là, en face de la grande nature, et en compagnie de Théodore Meyers, il se mit à étudier avec ardeur et peignit, entre autres *L'Automne*, appartenant à M. Hertogs d'Anvers.

En 1879 il s'installa à Hoboken, où il fut nommé professeur de l'Ecole Normale des filles, actuellement supprimée. En 1880 on lui confia le mandat de professeur de l'Ecole Normale des garçons à Anvers (également supprimée), ainsi que les fonctions de professeur à l'Ecole professionnelle pour jeunes filles, de la même ville.

A Hoboken commença pour Van Kuyck une période de labeur opiniâtre, de travail continu. Il s'y attacha surtout au plein air, et les plantureux horizons des polders avaient pour lui un attrait manifeste. Il y peignit *La Moisson*, commandé par M. Victor Lynen, tableau qui obtint à l'Exposition de Gand, de 1880, la médaille d'or. Il y fit aussi *Dans mon jardin*, vendu à M. De Bruyn, d'Anvers, *Sur la Digue*, *L'Hiver* et *L'Eté*, ces deux derniers acquis par l'imprimeur Ratinckx, qui en prit en 1885 et 1886, les sujets pour ses riches calendriers annuels. Ce fut encore à Hoboken, que Van Kuyck élabora l'adresse aquarellée offerte par les exposants italiens au marquis de Mafféi ; puis encore un grand tableau, *Retour des champs*, exposé avec succès à Anvers et acquis par M. Florent Joostens ; *Paysanne Flamande*, vendu à M. Maurice Elsen. En plus il s'y occupait non seulement d'ornementation, de peinture sur porcelaine, d'eau-forte, de dessins pour menus, mais

encore il y faisait des illustrations, notamment pour l'ouvrage *Les Kermesses*, de Georges Eeckhout, et pour les œuvres de Virginie Loveling. Ce fut là encore qu'il composa l'affiche pour l'Exposition d'Anvers de 1885, travail qu'il dessina sur les pierres mêmes que l'imprimeur Ratinckx lui faisait apporter de la ville.

En 1884, les amis d'Anvers, se souvenant toujours de lui, lui offrirent la Présidence de la Section des Arts Plastiques de notre Cercle Artistique, qu'il accepta.

On voit qu'alors le travail s'accumulait déjà autour de Van Kuyck, comme une sorte de prélude au labeur énorme dont ses épaules se sont chargées plus tard, quand il entra d'une manière si militante, dans la vie publique.

Et cependant, à l'instar de Pierre-le-Grand, il trouvait encore moyen de prendre quelques heures sur son travail artistique pour se livrer à un amateurisme aussi utile que prosaïque : la menuiserie. Outillé comme le plus soucieux praticien, il sciait, rabotait, ajustait et exécutait toutes sortes d'ouvrages en ce genre ; il est resté fidèle à ses outils, puisque, à l'heure actuelle, il possède encore, au grand complet, son atelier de menuiserie. Il est à supposer pourtant que, vu ses multiples occupations artistiques et politiques, le menuisier-peintre chôme assez fréquemment.....

* * *

En 1885, Van Kuyck retourna à Anvers, où il organisa, chez lui, un cours de dessin et peinture pour jeunes filles. Ce cours marcha admirablement durant trois ou quatre années, lorsque, à la demande d'un groupe de demoiselles, il fut institué dans les locaux mêmes de l'Académie, en 1889, et que Van Kuyck en devint le professeur.

Ce fut également en 1885 qu'il organisa, chez M. Victor Lynen, en raison de l'Exposition d'Anvers, une série de tableaux vivants, dont le souvenir n'a pas été perdu par les privilégiés qui ont pu les voir. En 1887, il fit une frise à l'aquarelle représentant le *Cortège de l'amour*, et ce à l'occasion du mariage de M. Lynen, fils.

En 1888, Frans Van Kuyck fut élu conseiller provincial libéral ; en 1891, conseiller communal d'Anvers ; et en 1892 il fut nommé chevalier de l'Ordre de Léopold.

Pendant toute cette période, à part naturellement bon nombre d'œuvres moins importantes, il avait peint : en 1888, *Famille de Bûcherons*, appartenant au Musée d'Anvers ; *Idylle campinoise*, à

M. Rautenstrauch. — En 1889, *Bruyère*, à M. Karcher. — En 1890, Portrait de Mlle Castelot, œuvre qui a péri dans un incendie ; portrait de Mlle Bauss ; *Braconnier à l'affût* (Exposition de Bruxelles) à M. Heirman. — En 1891, *Scène de braconnage* (Exposition d'Anvers), acquise pour la tombola. — En 1892, *Jardin de ferme campinoise*, envoyée à l'Exposition de Munich, et achetée par M. le Procureur du Roi de la dite ville ; *Halte dans la Bruyère*, à M. Auban-Moët, d'Epernay ; *La Récolte des pommes de terre* (Exposition de Chicago), vendu à un particulier.

La même année de 1892, lors des célèbres fêtes du *Landjuweel* à Anvers, Van Kuyck fit pour la Société *De Verbroedering*, qui représentait *L'arbre croissant de Lierre*, le char de *La Paix* et celui de *L'Histoire*. Ce travail fut remarquable, puisque le rapport officiel du jury disait que si l'on avait eu à délivrer une récompense pour la composition des chars, ceux du *Verbroedering* eussent obtenu le premier prix. Van Kuyck fit également le scintillant *Groupe des Violieren*, représenté par la noblesse d'Anvers.

En 1893 Van Kuyck envoya à Munich, *Dimanche dans un village de la Campine* ; et la même année il se mit à élaborer, avec quelques collaborateurs, le projet du sensationnel *Vieil-Anvers*, qui fut un des coins les plus intéressants de l'Exposition Universelle d'Anvers de 1894. Le nom de Frans Van Kuyck est resté accolé à cette innovation, car la part qu'il y a prise est d'une importance capitale. C'est lui qui composa tout, en fait de constructions (M. Eugène Geefs en était l'architecte), costumes, meubles, cortèges, organisation de festivités ; en un mot, il fut la cheville de cette admirable cité artistique qui provoqua l'enthousiasme, et qu'on a vainement essayé d'égaler dans d'autres World-fairs. Pour cette entreprise si brillante, Van Kuyck avait accumulé un nombre considérable de dessins, dont une grande partie a été dévorée par les flammes, lors d'un incendie partiel au *Vieil-Anvers*. Parmi les objets brûlés se trouvent les dessins ayant trait aux costumes etc. du cortège de Charles-Quint.

En 1894, à l'Exposition d'Anvers, (section d'architecture) Van Kuyck obtint le grand diplôme d'honneur, pour son *Vieil-Anvers*.

En 1895 il fut appelé aux difficiles et arides fonctions d'Echevin des Beaux-Arts de la ville d'Anvers.

Il est compréhensible, il est même naturel, que depuis son investiture dans cet important mandat officiel, la production des tableaux de Frans Van Kuyck se soit notablement restreinte ; car la vie publique, pour celui qui la comprend véritablement, est absorbante au premier chef. Van Kuyck est un de ces mandataires-là. Avec son esprit chercheur, préoccupé d'innovations artistiques, il ne cesse de mettre son Echevinat à profit pour doter la ville d'Anvers, et spécialement l'hôtel communal, de choses nouvelles, marquées au coin d'une vision et d'un but essentiellement esthétiques. Mais tout cela n'est pas encore suffisant à l'ardeur de Frans Van Kuyck.

C'est lui qui fut le plus actif organisateur du cortège de la Presse, au Théâtre Royal d'Anvers, en 1897, fête pour laquelle il dessina des choses exquises. C'est encore lui qui composa une interminable série de drapeaux pour cercles et sociétés, notamment celui du *Bond der Belanghebbenden van Dokken en Kaaien*, travail qui obtint le 1r prix à l'Exposition de Bruxelles de 1897. C'est encore lui qui fut l'auteur du Bijou Académique, qu'en 1897 un arrêté royal adopta officiellement. C'est de lui aussi qu'on admira au Cercle artistique d'Anvers, à l'Exposition de l'Art dans la vie publique, en 1898, deux superbes dessins à la plume enluminés : L'*Entrée de Charles Quint à Anvers* et *Le Tournoi*. C'est lui, toujours lui, qui élabore l'Album du *Vieil-Anvers*, intitulé *Oud Antwerpen 1894*. Cette œuvre de grande allure, éditée par la Maison Lyon-Claessen de Bruxelles, est en cours de publication. Déjà trois livraisons ont vu le jour, et ces livraisons donnent l'idée du labeur énorme qu'y dépense Frans Van Kuyck, étant donné que c'est lui-même qui compose les lettrines, les culs de lampe, les vignettes du texte, et naturellement les grands et magnifiques dessins. Cette publication seule prend des années de travail, et lorsqu'elle sera terminée, Van Kuyck pourra se vanter d'avoir fait une création marquante.

A part son titre de Membre agrégé du Corps Académique, Frans Van Kuyck est Chevalier de la Couronne de Roumanie et Chevalier de l'Ordre d'Orange-Nassau.

Voilà donc encore un artiste qui n'aura pas passé son existence dans le « far niente » auquel notre siècle sacrifie si communément.

Léon Abry.

Le maintien militaire, avec un air de sévérité, moins réel qu'apparent, car l'artiste qui va nous occuper n'a absolument rien d'un Brutus ou d'un Néron. Au contraire, son langage est tout de courtoisie ; ses manières d'excellente société appellent la sympathie de ceux qui savent apprécier son caractère. Il a ses principes résolus sur les hommes et les choses et ne transige point avec ses appréciations sur l'art. D'ailleurs, à voir son regard profond s'allumant volontiers au feu de la conversation, on sent en lui un tempérament d'action, un de ces mortels dont le vaste front ne contient pas que des idées, mais encore de la décision, de l'entêtement même, quand ces idées sont arrêtées. Tout, dans l'ensemble de cette figure, concourt à une impression fière ; le nez dessiné fortement, la bouche aux lignes martiales, la tête bien droite sur les épaules, et jusqu'aux moustaches à la russe, qui semblent trôner allègrement sur une barbe un peu revêche.

Léon Abry naquit à Anvers, le 6 mars 1857.

Son père, qui avait combattu pour notre indépendance, en 1830, était officier de l'armée belge.

Sa mère était de la famille des Damry, qui avait compté plusieurs artistes-peintres, dont quelques œuvres se trouvent encore conservées dans les églises de Liége et de Rome.

Presque immédiatement après la naissance de Léon, la famille Abry partit pour Mons, d'où elle rentra à Anvers lorsque le jeune Abry avait l'âge de 4 ans.

Dès sa plus tendre enfance il crayonnait avec une persistance à toute épreuve, noircissant de dessins tout ce qui lui tombait sous la main, allant surtout au port étudier les bateaux, dont il essayait de reconstituer ensuite les silhouettes. Il trouvait toujours moyen de se faufiler dans le bureau de son père, où les crayons disparaissaient comme par enchantement, de quoi gréver sérieusement le budget des fournitures administratives.

En 1865, la famille fut déplacée pour Ypres, et l'enfant y fut envoyé à l'école communale, dessinant toujours bien plus qu'étudiant.

En 1866, le père Abry étant nommé général, on alla habiter la ville de Gand. Là, l'enfant suivit les cours de l'Ecole Moyenne et de l'Athénée, mais sa grande préoccupation continuait à être le dessin. La cité de Van Artevelde, avec ses coins pittoresques, l'inspirait beaucoup et il en ressentait comme une sorte de poussée romantique. Aussi dessinait-il de plus en plus et, comme on vivait très en famille, son goût artistique pouvait se développer à l'aise. Bien qu'en principe ses parents le destinaient à la carrière militaire, ils s'intéressaient énormément à ses efforts et ne les contrariaient nullement.

* * *

A plusieurs reprises, l'enfant était allé voir son père au Camp de Beverloo et, par le fait même, les scènes militaires avaient grandement impressionné son esprit. Les chevaux le tentaient bientôt et il s'acharna sur la peinture d'histoire, à laquelle il tâchait de s'initier en dessinant spécialement des chevaliers.

Survint la guerre franco-allemande ; le général Abry fut appelé à la frontière. Le jeune Léon lui rendit visite, plusieurs fois, là-bas, et

ressentit une ineffaçable impression des scènes qui se déroulèrent sous ses yeux pendant la terrifiante canonnade, tels que le transport des prisonniers, les convois de blessés, et d'autres fragments du drame sanguinaire ; si bien que dès ce moment la peinture militaire paraissait vouloir, de force, s'inculquer en son cerveau.

La guerre terminée, le général Abry demanda sa retraite et l'obtint ; puis rentra se fixer à Anvers, avec l'idée bien nette de faire embrasser par son fils la carrière militaire, aux fins de quoi ce dernier suivit les cours de l'Athénée.

Le 10 juin de l'année 1872, le Général mourut, et le petit Léon resta seul au monde avec sa mère, qu'il affectionnait comme une sainte. A cette époque, sans avoir précisément une idée artistique arrêtée, il n'en éprouva pas moins une tendance singulière vers un idéal qui ne ressemblait pas à la pratique des armes. Et, lorsqu'à l'âge de 18 ans, il fut sur le point d'entrer à l'Ecole Militaire, un revirement soudain s'opéra en lui : il confessa à sa mère que son désir impérieux était de devenir artiste. On alla trouver De Keyser, auquel on exhiba quelques uns des dessins du jeune homme. Le grand peintre en fut satisfait, mais s'empressa d'ajouter : « Mon ami, j'ai 65 ans, et tous les jours j'apprends encore. Vous voyez donc que la carrière est ardue. Réfléchissez. »

Mais il n'y avait plus à réfléchir. La conquête du monde paraissait aisée au débutant, comme à tous les jeunes du reste, et il entra à l'Académie, directement au cours du grand antique, professeur Beaufaux, où la première année, il fut second et où la deuxième année, il obtint le prix d'excellence.

De là, il passa à la classe de peinture d'après nature, dirigée par De Keyser, et, après y être resté un an, il quitta l'Académie, pour prendre un atelier à son compte personnel.

Bientôt son premier tableau vit le jour. Ce fut *Le Cheval qui gagne l'avoine*, exposé au Cercle Artistique d'Anvers, en 1878, avec beaucoup de succès.

Vers cette même époque, il fit *Les Emigrants*, ainsi qu'un grand portrait équestre de son père, qu'il exhiba avantageusement à l'Exposition Historique de Bruxelles 1880, en compagnie de quelques uns de ses premiers sujets militaires.

* * *

Sur ces entrefaites, Verlat ayant été appelé à la Direction de

l'Académie d'Anvers, fit exprimer à Léon Abry le désir de le voir participer au concours pour le prix de Rome. Mais le jeune artiste, carrément opposé à cette institution, refusa, ce qui créa entre Verlat et lui une animosité dont il subit malheureusement, durant plusieurs années, les conséquences. Celles-ci se firent manifestement sentir, peu de temps après, quand l'artiste créa son tableau *Gilbert à l'Hôtel-Dieu*. Cette toile, envoyée à l'Exposition de Bruxelles, fut très mal placée, grâce à des manigances officielles ; l'année suivante elle fut refusée à Munich ; mais la même année, le peintre eut une brillante revanche à Paris (Champs Elysées), où son œuvre obtint un éclatant succès ; puis elle eut une place d'honneur à une autre Exposition de Munich, là où quelque temps auparavant elle avait essuyé un refus. Seulement, cette fois-ci, elle n'avait pas passé par le comité belge.

Ce fut alors pour Abry une période de gestation nouvelle : il avait retrouvé un cercle d'officiers, et au milieu de ces influences spéciales, il entama définitivement le genre dans lequel, depuis lors, il a affirmé sa personnalité. Ce furent surtout le petit sujet militaire, les mœurs de caserne, qui fixèrent son intention. Il en exposa un peu partout, avec un succès soutenu, non seulement en Belgique, mais encore à l'étranger.

En 1882 il envoya à l'Exposition de Madrid, le portrait équestre de son père, qui lui valut le titre de Chevalier de l'ordre de Charles III.

Cependant, après avoir produit une série considérable de tableautins militaires humoristiques, il résolut d'élargir son cadre d'action et se mit à suivre nos troupes à leurs différents champs de manœuvres. Naturellement, dès ce moment le cheval commença à jouer un grand rôle dans ses conceptions, et une tendance nouvelle se manifesta chez lui, faite de plein air et d'impressionnisme. Il poussa ardemment ses études sur ce terrain et se mit à créer des toiles de plus grande dimension. Telles : *Le Pansage*, qui se trouve au Musée d'Anvers ; *Batterie gravissant une côte*, Exposition d'Anvers de 1884 ; *Avant-poste (Guides)*, Exposition de Gand 1890 ; la même année, Exposition de Bruxelles, *Le Roi et la Reine aux grandes manœuvres*, tableau appartenant au Gouvernement Belge ; *Contre la cavalerie à* 1,200 *mètres*, Exposition de Bruxelles de 1892 ; *Patrouille de découverte*, exposée à Anvers en 1894.

A la suite de cette œuvre, la Comtesse de Flandre fit mander Léon Abry et lui commanda le portrait de S. A. R. feu le Prince Baudouin. L'artiste y trouva un prétexte à tableau et composa de ce chef, une œuvre de marque, représentant le Prince au milieu d'une action militaire qui eut pour titre *Renfoncement d'une ligne de tirailleurs.*

* * *

Lors de l'Exposition Universelle d'Anvers, en 1894, Abry fut désigné pour peindre et élaborer le Diorama, au compartiment militaire. Le sujet imposé était l'Armée Belge. L'artiste y reproduisit le général Wauters et tous les uniformes de l'armée belge. Ses collaborateurs furent Hippolyte Leroy, sculpteur, et Philippet, qui fit le paysage de la toile de fond.

Léon Abry se maria à Anvers, le 23 août 1897.

La même année il eut à l'Exposition de Bruxelles, *Position d'attente (chasseurs à pied)* ; en 1898, à Namur, *Pointe d'officier poursuivie* ; à l'Exposition d'Anvers, de la même année, il eut *Sentinelle double* et *Le Ralliement après le combat à pied.*

A différentes époques, l'artiste fit d'importants portraits équestres, parmi lesquels ceux du général Van der Smissen, du commandant Van Strydonck, du colonel Montegnie, du colonel Chevalier Marchal, du Major Heimburger, du colonel Vidrequin, du général baron Jolly.

En dehors de cela, les portraits de M. Camille Coquilhat ; M. Charles Dumercy ; feu Mme Dumercy ; le général Poplimont ; l'avocat De Maertelaere, d'Anvers, et Mme De Maertelaere ; Mlle Dupont ; les enfants de M. De l'Arbre ; M. Rouvet ; le commandant Langrand ; M. Orban, de Bruxelles, etc.

Léon Abry est également un fervent aquarelliste, et dans cet art spécial, on peut citer de lui : *Le Rassemblement* (rues de Diest) ; *Sentinelles conduites à leur poste*, appartenant à M. Charles Le Jeune d'Anvers ; *Officier de cavalerie marquant un plan* ; *Triptyque du soldat belge* ; *La Mère* ; *Marche en avant (chasseurs à pied)* ; *Tactique des trois armes* ; *Cavalerie d'exploration* ; *En terrain varié*. Puis les portraits à l'aquarelle du capitaine Muller ; du colonel Pecquerau ; du commandant Algrain ; de l'avocat Wouters ; du capitaine Van den Eynde ; du général Fischer et son Etat Major ; de M. G. Caroly ; de M. Victor Van Strydonck ;

de la mère de l'artiste ; de Mme Duckerts. — Les portraits au pastel de Mme De Maertelaere et de Mlle Gevers. Ensuite quelques sujets de femmes, telles que *Sportwomen*.

Il faut encore relever une série de sujets de genre, tels que *Lévrier russe ; Le Chemin perdu (guide)*, appartenant à M. Havenith ; *Curieuse* ; différentes vues de La Roche ; *Infanterie enlevant un village (Loenhout)* ; *A l'Etape*; *Bien gardé*, (chien danois). *De garde* et *Cantine*, achetés par l'Etat.

Léon Abry est chevalier de l'ordre de François Joseph et chevalier de l'ordre de Léopold, (1894).

Il n'existe pas de plus convaincu adversaire des médailles aux Expositions que Léon Abry. Il y a sept ans il refusa celle qui lui fut octroyée au Salon d'Anvers ; et s'il a accepté celle qui lui fut décernée, l'année dernière, à Bruxelles, c'est qu'elle était votée par un jury international.

Ainsi, chaque artiste, comme chaque homme, a son appréciation personnnelle des choses de ce monde.

TABLE DES MATIÈRES :

	PAGE
Préface.	5
Abry, Léon	261
Boks, E. J.	25
Bource, Henri-Jacques.	33
Boom, Charles	69
Brunin, Léon	73
Baggen, Albert	235
Col, David	9
Carpentier, Evariste	103
Cap, Constant	127
De Lathouwer, Auguste	45
De Braekeleer, Jacques	83
Dupon, Josué	93
Dierckx, Jacques	173
De Jans, Edouard	193
De Vriendt, Albrecht	243
Elsen, Alfred	207
Farasyn, Edgar	151
Godding, Emile Pascal	49
Guiette, Jules	123
Houben, Henri	187
Jespers, Emile	145
Joors, Eugène	155
Joris, Frans.	169

GETTY RESEARCH INSTITUTE

3 3125 01409 7352

PAGE

Lamorinière, François 29
Luyten, Henry 199
Lauwers, Frans 211

Mols, Robert 59
Meyers, Isidore 107
Marcotte, Marie-Antoinette 133
Mortelmans, Frans 179
Maes, Eugène-Remy 239

Ooms, Karel 37

Portielje, Jean 21
Portielje, Gérard 159
Portielje, Edward 165
Plumot, André 41

Rosier, Jean-Guillaume 97
Rul, Henry. 203

Schaefels, Rik 17
Siberdt, Eugène-François 79
Steppe, Romain 87
Simons, Frans 229

Van der Ouderaa, Pierre 13
Vinck, Frans 53
Van Beurden, Alphonse 63
Van Engelen, Louis 111
Van Engelen, Piet 117
Van Leemputten, Frans 139
Van Aken, Léo 183
Verhaert, Piet 225
Van de Roye, Jef 251
Van Kuyck, Frans 255

Wambach-De Duve, Marie 217
Wolters, Eugène 221

86-B4302

POSADA
art-books
Rue de la Madeleine 27
1000 Brussels - 02/511.08 34